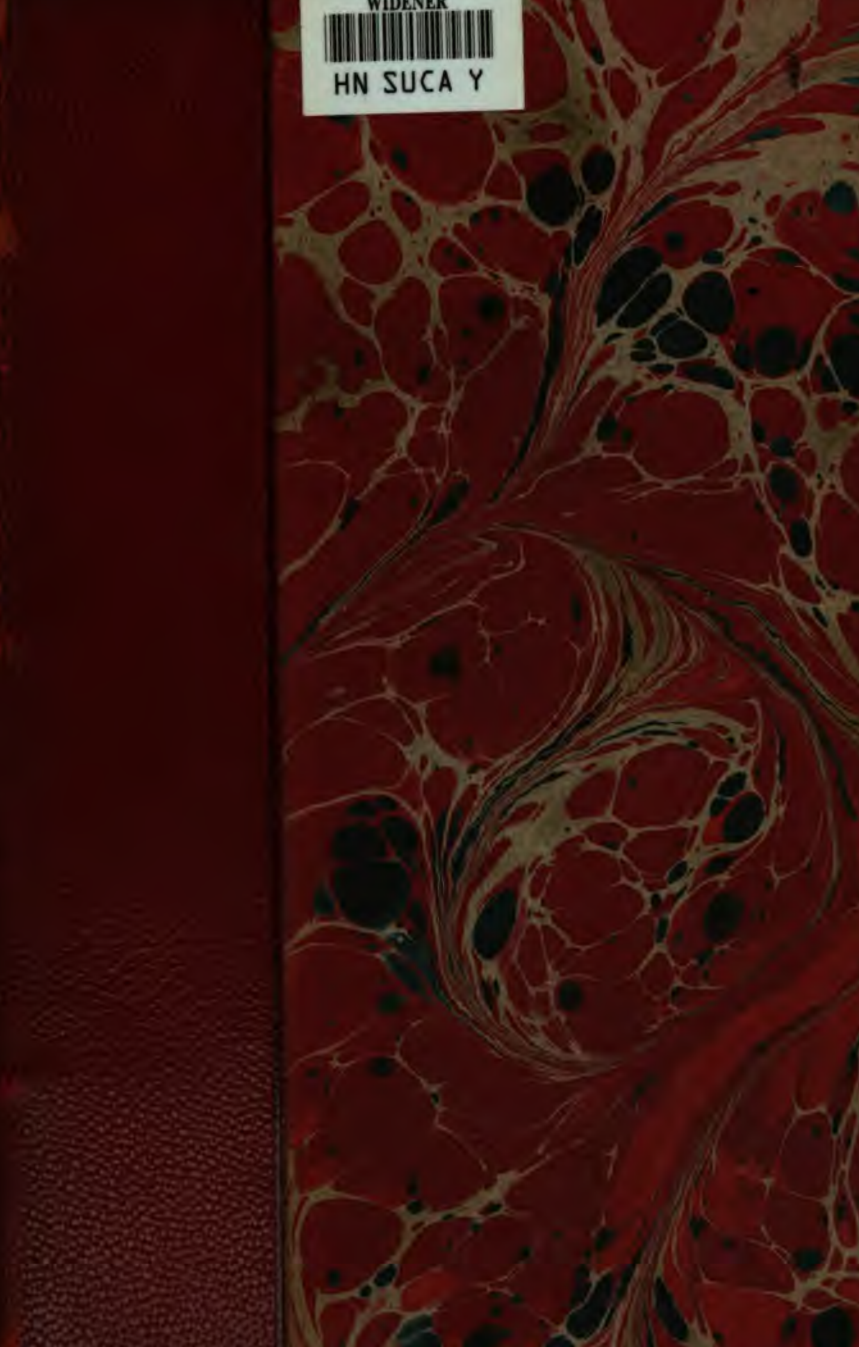
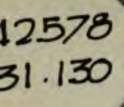
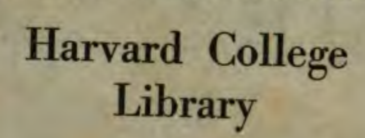
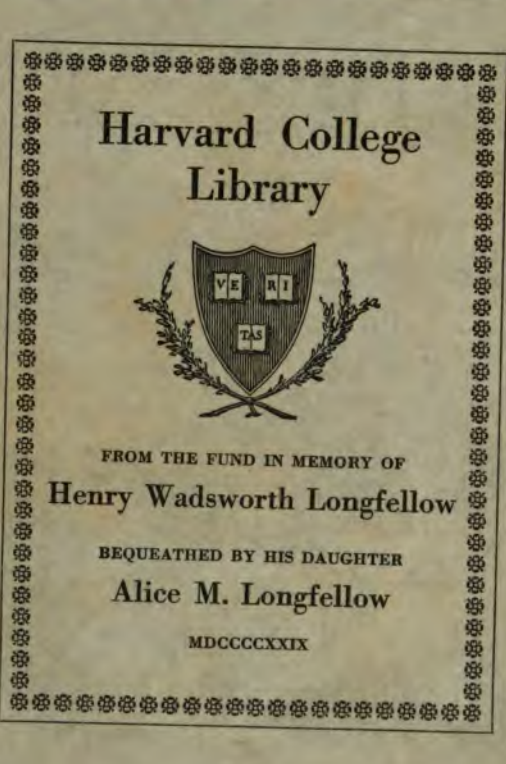
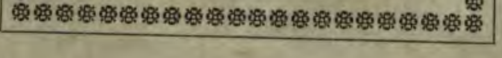







ROZ
PARIS

SAINT-POL-ROUX

La Dame à la faulx

— *TRAGÉDIE* —

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCIX

LA DAME A LA FAULX

DU MÊME AUTEUR

LES REPOSOIRS DE LA PROCESSION .... I vol.

L'AME NOIRE DU PRIEUR BLANC, drame............. I vol.

LES SAISONS HUMAINES, drame .... I vol.

DE LA COLOMBE AU CORBEAU PAR LE PAON, poèmes en prose........... .... I vol.

LE CHEMIN DE MA VIE, poèmes en prose............ I vol.

SAINT-POL-ROUX

La Dame à la faulx

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

Deuxième édition



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 12

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



AVIS

Pour la représentation et la traduction de LA DAME A LA FAULX s'adresser à l'Auteur, à la librairie du *Mercure de France*, 15, rue de l'Échaudé, Paris.

À

LA HARDIE

QUI

LA PREMIÈRE

INCARNERA MA TRAGIQUE DAME

CETTE ŒUVRE EST DÉDIÉE PIEUSEMENT

S-P-R.

PRÉFACE

LA DAME A LA FAULX, spectacle de l'Humanité parmi le multiple conflit de la Vie et de la Mort, est une *tragédie intérieure* dont — pour la rendre saisissable à la foule — j'ai extériorisé les éléments en des cristallisations simples, familières, oserai-je dire *populaires*, et c'est parfois de larges fresques d'Epinal.

Ce thème concave, il fallait le traduire convexe, car le théâtre est domaine du relief : domaine où l'Idée ne vaut (dramatiquement, s'entend) que par sa spiritualité réalisée, et n'en impose que si elle a troqué ses membres occultes contre des membres sensibles. Il y a de la sculpture vive, en quelque sorte une série d'accouchements, dans la manifestation d'un drame. C'est ce que nous nommons *idéoréaliser*, soit que la physique gravisse la métaphysique et la réduise à son image, soit que la

métaphysique descende en la physique et s'y assujettisse : il s'offre là un problème que seul un thaumaturge de théâtre peut résoudre au bénéfice du public.

Il n'existe pas que les êtres catalogués par la foule, il en est d'autres, innombrables, dans les prétendus interstices et marges du règne sensible, légion à la découverte de laquelle il nous faut des « yeux qui savent voir ». A celui possédant une telle intuition, c'est-à-dire au poète, d'enseigner ses trouvailles au public inhabile et de les lui faire sentir au moyen d'allégories ou de symboles, comme on fait lire les aveugles au moyen de cunéiformités.

La Vie est un agrégat de vies, famille compacte et une en sa mosaïcité, et c'est dans ce que l'on suppose le *vide* que se tiennent les assises de la Destinée, cette infiniment petite Infiniment Grande.

Lié à l'univers par un cordon qui n'est jamais tranché, l'être a des attaches éternelles dont, à son *heure dramatique*, il devient le centre, — heure exceptionnelle au cours de laquelle il emprunte la face de Dieu. Collectivité qui s'ignore ou se sait selon que poète ou non, l'homme, ce plusieurs, n'est jamais seul; ses monologues même signifient qu'il en appelle aux êtres invisibles, là pourtant, blottis autour ou dans lui, personnage unique et comme homocentrique, ou bien ils sont le verbe

de ces êtres subtils empruntant ses lèvres. Les individus se solidarisent à l'infini et l'univers entier fuse par ce cratère minuscule, une bouche qui s'ouvre (1).

Tout le temps que plane son énergie ou que rampe sa faiblesse (cette énergie des *autres*), tout le temps que se développe son action ou que stagne son inertie (cette action des *autres*), l'homme est roi, fainéant ou superbe. On est ensemble effet et cause, à la fois créateur d'une création et création d'un créateur. Le mendiant de notre seuil, peut-être se rallie-t-il à César par son passé, et par son avenir au dernier éphémère.

Ainsi donc, chaque être ayant pour compléments, anciens, présents, futurs, des voisins et des hôtes aimables et farouches à qui l'apparente une cohésion mystérieuse aux pathies variées, l'exprimerons-nous à travers cette atmosphère de corrélations soit par l'*analyse* à la façon des Primitifs qui déversent leur héros dans le ciel patrial, dans le verger d'alentour, dans la flore et la faune proches, et jusques dans l'aile du moulin et la poulie du puits, soit par la *synthèse* à la manière de Rembrandt qui dans une figure agglomère tous les climats, toutes les archives et tous les appétits d'une patrie. Car le génie a deux styles distincts : ou bien il thésaurise en un geste ramassé d'avare le

(1) Solitude, vide, silence : termes imaginés par l'ignorance. (S.-P.-R.)

rayonnement du protagoniste, ou bien, ce protagoniste, il l'éparpille comme une aumône en un circulaire geste de semeur (1).

Certes il y a une maïeutique du Mystère à laquelle il nous sied de tâcher.

Ainsi nous aurons élargi le monde des œuvres ou du moins épanoui ses provinces vierges, ainsi nous aurons doté d'entiers personnages aux entités foncièrement définies le spectacle restreint de la terre et donné au théâtre les hautes allures d'un haras d'étalons. Pénétrons donc la féerie latente des causes premières et, moyennant des transpositions corrélatives, ramenons-les à la surface humaine à moins qu'auparavant elles ne se soient offertes d'elles-mêmes en ce déguisement tangible où parfois elles se haussent dans ce besoin d'extériorité, de vulgarisation, qui est la fin des Idées, abstractions concrescibles. Ne viennent-elles pas, tôt ou tard, au bord de notre sensibilité, comme les biches de l'opaque forêt au bord de l'étang clair? Tous les aspects du règne apparent sont, à la longue, réalisées, des Idées qui autrefois couvaient dans l'ignorance des peuples.

Qui ne s'affirme explorateur de l'Absolu s'alanguit parmi des momies, n'agite que des marionnettes surannées. L'œuvre, disons le drame, drame

(1) Au théâtre nos préférences iraient à la *synthèse*, l'art dramatique étant par excellence l'art des centralisations (S.-P.-R.).

signifiant œuvre première, doit charrier en soi la sève du monde et paraître un *tout* à la fois principe et fin, une révélation, — une *création*, par quoi le poète s'égale à Dieu puisqu'il le découvre, le démystérise, le précise et le regarde en face.

En somme Dieu n'est que cette incommensurable portion de la Vie qui nous reste étrangère, inconnue.

Explorons-le, poètes, avec ferveur.

Amplifions et magnifions la Vie, notre mère-patrie, en colonisant Dieu.



Pour LA DAME A LA FAULX j'ai usé de formes adéquates aux émotions traversées — ici le mode fixe, parfois une simple ligne à cadences, souvent la prose aux vertèbres d'harmonie et queue d'assonance, là le vers d'allure anarchique — éclairant le tout d'une vierge atmosphère de « chanson populaire », insistant avec une évidente complaisance sur le vers de quatorze pieds que je considère comme un progrès sur l'alexandrin d'un appariement à la longue harassant et compassé en dépit de ses avatars modernes.

Au demeurant, clamons qu'il n'y a pas, à proprement parler, une « écriture en vers » plus qu'une « écriture en prose », il y a le *style de la Beauté* simplement. L'expression de la Beauté ne se caté-

gorise point, elle est ou elle n'est pas, et cette expression, quelle forme qu'elle revête, a pour fondement essentiel le rhythme (1).

O Rhythme : palpitations de Pan!

Parti d'un centre d'expansion — cœur des êtres ou cœur des choses — le rhythme se prononce en figures comme géométriques dont la science compose le génie du poète à qui revient le privilège de cadastrer l'évolution des sensibilités du monde, petites et grandes, subtiles et drues, douces et tragiques, et d'en paraphraser le lyrisme intérieur.

Tout se traduit par des ondes.

A son instant de manifestation, chaque foyer de vie dégage une émotion particulière dont le poète doit saisir l'irradiement sur l'ambiante page de la Destinée. Sinon l'œuvre est d'artificialité, les beaux fruits d'art ne se cueillant que sur cette idéale et souple végétation. La culture des nombres épars peu à peu nous initie à l'âme universelle, car c'est à coups de relatif que l'on parvient à l'Absolu.

De même que dans le mystère et que dans la nature, le rhythme se meut dans notre être en vagues de sang avec, pour tabernacle animé, notre

(1) L'époque en est au rhythme passementé d'allitérations et se terminant par la rime ou l'assonance pareille au pied qui frappe nerveusement le sol pour rebondir ou s'y pose telle une caresse, cependant j'estime l'assonance elle-même condamnée à disparaître à son tour pour céder la place à la seule cadence. (S.-P.-R.)

cœur (1). Essence de vie, expression initiale, idiome indivis, il permet aux êtres les plus opposés de se fédérer dans une compréhension réciproque et de battre à l'unisson, *éoliennement*, sans toutefois perdre leur caractère idiosyncratique, devant le multiple frémissement de la nature et du mystère.

Parmi les éléments et l'humanité, foyers d'émission, le poète se dresse en foyer de réception susceptible d'attirer les ondes diverses et de les hospitaliser dans l'appareil de son âme pour à son tour devenir, lui poète, sous les espèces de l'œuvre, foyer de transmission vis-à-vis de la foule attentive.

Ajouterai-je après cela que le rhythme ne s'enseigne point dans les traités rigoureux, mais à travers les instincts et les passions des êtres, le jeu des éléments, l'épiphanie des phénomènes, — et que, les Mouvements de la Vie, voilà son école.

De l'individualité du rhythme il faut conclure à une forme *ad hoc*.

On ne saurait contraindre plus longtemps le rhythme, valeur autonome et primesautière, aux gaufriers des âges de servitude; de soi il indique son allure et son volume, il doit être lui-même sa propre forme.

(1) L'homme, animal rhythmique à l'excès, grandit avec dans la mémoire les primitives mesures du berceau et des bras maternels. (S.-P.-R.)

De ce scrupule naquit le vers moderne, tel que diversement le cultivent MM. Gustave Kahn, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin et les vaillants poètes de ce temps.

A ces ondes auxquelles on disait : *vous n'irez pas plus loin!* nous disons : *allez où bon vous semble!* Elles n'ont plus à s'asservir à des lois antérieures, partant étrangères, elles créent leurs lois par le seul fait d'être. Cette divinité fluide, flexible, malléable, que les poètes des périodes académiques voulaient captive et se cassant les ailes aux barreaux, les poètes de la période symboliste lui laissent pleine ipséité.

Dans l'art de nos pères, le centre de vie explose, à travers jalons et compartiments, jusqu'à des limites d'avance fixées, de sorte que les ondes dégagées sont forcées de se recroqueviller contre des parois de convention et d'en subir les contours tyranniques ; dans l'art moderne, au contraire, le centre de vie dilate son rhythme sans entraves et les vertèbres libres jusqu'à des lignes d'exaltation pure qui sont celles de la propre forme de ce rhythme, si bien que, au lieu de parois barbares, ce sont les fluctuations et les limites mêmes de la déflagration qui parviennent à constituer le vase d'harmonie.

D'où il appert que le symbolisme revient au culte de la Beauté vêtue de sa seule splendeur, c'est-à-dire nue, — à la Toute Beauté : joie de la Vérité.

Telles œuvres anciennes réclament une certaine admiration, sachons en convenir, néanmoins, leur matière ressortissant d'un code plutôt que de la spontanéité, nous évoquent-elles quelquefois ces horlogeries de patience élaborées dans les prisons.

Les cadres classiques sont contemporains des jougs monarchiques. Comme le rhythme, prisonnier d'une formule, on vit l'humanité prisonnière d'une volonté primant les personnalités. Si les révolutions politiques successives ne rompirent tous les jougs, du moins sont-ils largement amoindris et desserrés. Bientôt l'individu se reconquiert, et l'affranchi ne saurait tarder à reconnaître une valeur particulière, une entité, à tout ce qui participe à la Vie, — les républiques étant des copies réductives du panthéisme. Dès lors se transforment l'esprit et la chair des œuvres. La liberté n'est-elle pas le champ musical par excellence? Et qu'est-ce que le génie sinon d'*être*, en un mot de s'épanouir selon toutes les garanties de la liberté? A l'homme libre, il fallait un art libre ne relevant que des lois divines, lesquelles ont pour base la religion de l'individualité, — qualité essentielle des dieux (1).

(1) La forme ne vaut qu'individuelle. L'Ecrivain-aux-manchettes l'a judicieusement proféré : le style est le propre de l'homme. Individuelle, qu'il s'agisse d'une œuvre d'ipséité directe ou d'une œuvre d'ipséité indirecte, l'auteur s'exprimât-il à découvert ou s'exprimât-il sous le masque de ses hérauts. Puisqu'il existe autant de visions de la Beauté une que d'individus, comme nous l'exprimons dans le Liminaire des *Reposoirs de la procession*, conséquemment les formes se manifesteront aussi nombreuses, aussi variées que les individus.

Le triomphe de cet art de liberté sera lent, reconnaissons-le, car des siècles d'oisiveté mentale pèsent sur cette foule émancipée d'hier, foule dont l'émancipation intéresse les instincts avant d'intéresser l'intelligence. La multitude a pu renier en partie déjà ses tyrans physiques, non encore tout à fait ses tyrans moraux. La bête prime le Dieu dans l'homme, et toujours le ventre précédera le cerveau chez les pèlerins du Devenir, les révolutions au nom de la Beauté étant moins promptes que celles au nom de la Nécessité. On délaisse la diligence et l'huile pour la vapeur et l'électricité, mais on se cramponne aux fossiles doctrines de la morale esthétique. C'est pourquoi le poète nouveau qui s'offre autour du jeune festin amuse-t-il à la manière superficielle des bouffons.

Tout chef-d'œuvre est une hypothèse, unique en soi, de la Beauté. Le poète doit réaliser à son gré; les hommes n'ont pas à lui imposer une mesure, il revient au poète de leur imposer la sienne. Art officiel = art mort. Laissons les merveilles à leurs piédestaux, vénérons-les sans les descendre en vue d'un moule à mendier. L'artiste qui déverse sa sève dans les canaux d'une morphe étrangère déchoit et rappelle (à rebours) le Spartiate cagneux conduisant sa femme au bellâtre comme le paysan sa vache au taureau. Incomparable assistance pour l'originalité dans la forme et l'intégrale manifestation du fond que le vers libre! Le poète acquiert la spontanéité de formuler sa pâte d'œuvre et devient reconnaissable à son œuvre comme on reconnaît tel pèlerin à l'empreinte qu'a laissée sa fatigue ou sa rêverie sur le sable sensible de la grève. Il y a des grandes lignes, des bases, des sortes d'alluvions étagées, décrétées, tracées par la coutume des peuples sur lesquelles, nécessairement, il faut édifier; cependant, tout en le rattachant par ses fondations au patrimoine de tradition, tâchons que notre édifice soit de matière imprévue, révélée. (S.-P.-R.)

En vérité, parmi tant de chaînes à rompre, nos pères omirent celles de la prosodie, entendons cette officielle prosodie de laquelle sont à ce degré farcies nos mœurs qu'un poème ne sera taxé d'excellence que s'il s'annonce tributaire des canons traditionnels et consent aux procusticités.

Cela tient à ce que, tandis que la force corporelle se garde vierge et même se décuple au gré des espoirs durant la servitude pour, à l'aube de délivrance, se cambrer toute, la force cérébrale subit l'empreinte des dominations qui y versent, comme un narcotique, leurs règles de passivité ; c'est alors, quand sonne la diane, une endormie qui titube et dans laquelle devra se pratiquer une patiente canalisation nouvelle pour qu'enfin l'énergie rédimée s'ouvre au soleil et devienne soi.

Entre autres exemples, il y a, pour le public, en matière de poésie classique, comme une joie paresseuse d'être édifié d'abord sur le nombre, ses oscillations, ses distances. D'avance le public aune son plaisir et projette de sommeiller à l'audition de l'œuvre taillée dans la coutume et d'accoupler son ronron à celui du poème. Il regimbe devant le vers polymorphe parce que, non seulement ce vers le frustre d'un farniente, mais encore sollicite son intelligence et l'invite à une complicité sinon à une collaboration discrète (1).

(1) Loin de moi la pensée de condamner d'un trait la forme fixe.

Les masses n'adoptent la Beauté qu'à la suite de maintes exégèses, telle une statue uniment visitée sur la somme accrue des réclames officielles. D'ailleurs, dès apparue, la Beauté fait honte à moins qu'elle ne fasse peur. On la hait d'être diminué, humilié, par son coup de foudre et sa splendeur, et le premier geste humain est de châtier la divine comme pour lui faire expier l'encens futur. Ce n'est qu'après l'avoir habillé de crachats et cloué sur le sycomore ainsi qu'une bête odieuse que l'homme tombe aux genoux de Jésus. Il y a du repentir, sinon du remords, dans l'admiration.

Enfin, notre art de liberté, sa lenteur à triom-

Le paros a son prix. Au surplus, n'en usai-je pas au cours de cet ouvrage? Elle s'applique utilement aux passages de didactisme, aux vérités communes et comme sculptées dans l'esprit des générations, à certaines orations plus imposantes sous les bandelettes, à telles énergies tragiques davantage efficaces en ornements pontificaux ou royaux parmi les coups de sceptre ou de crosse, etc... Certes le vers classique apparaît trop souvent une amplification du proverbe populaire, manie consistant à circonscrire même l'Infini et à le mettre à la portée des foules moyennant une rime pour chaque oreille, mais cela tient à ce que la courte intelligence populaire voulut en principe tout réduire à son image, cela tient enfin à ce que la limitation formelle est fille de la suffisance humaine et de l'instinct de la propriété. Manipulons ces traditionnelles reliques avec une prudence extrême. La forme fixe est d'invention humaine, la forme libre est d'origine divine. La Beauté s'offre sans conditions, *ensealissime*, comme Dieu. L'indépendance importe donc aux visions du lyrisme; l'accentuation, avec des libertés toutefois, aux réalités du drame, le drame étant d'atmosphère humaine, le lyrisme d'atmosphère divine. Au théâtre, l'action psychique ou physique exige des reliefs, elle doit être scandée comme la marche des personnages, musclée comme la gymnastique des passions, organisée, en un mot *syllabisée;* il faut une métrique aux pieds prononcés, hachée selon la respiration qui la porte et selon le geste qui la modèle et la paraphe. (S.-P.-R.)

pher dérive de sa *nouveauté* surtout ; une initiation s'impose, d'où les tâtonnements du profane encombré des partis-pris d'école, mais nous savons que l'aveugle qui a recouvré la vue doit passer par une gamme de chambres avant d'aborder avec fruit le soleil.

La présente époque assiste non pas à une Renaissance, mais à une Naissance.

N'importe !

Sachons attendre, ô poètes de cette génération, la plus sincère et la plus laborieuse parmi tant de générations successives ! La Victoire, des lointaines ailes de laquelle on sent déjà presque la caresse, la Victoire épousera finalement notre énergie à la face du monde. Oui, mes frères, sachons attendre, forts d'avoir exposé au soleil la Beauté que la bêtise humaine maintenait dans la Caverne aux Ombres, et travaillons jusqu'à l'heure des palmes, à travers les obstacles et les préjugés. Eh tenez, nos efforts déjà produisent leurs effets ! Rayonnant de nous, une universelle exaltation d'idée pure et de vie se manifeste, et partout — si ce n'est un peu moins dans notre admirable patrie — partout l'esprit s'oriente d'après le nôtre, forçant nos négateurs eux-mêmes à nous faire d'hypocrites emprunts.

Mais la sagesse sera de vaincre en n'ayant pas cessé de rester soi.

Laissons-nous donc guider par notre ferme et grande foi en le peu que nous sommes.

L'Avenir, c'est nous autres.

Forêt des Ardennes, octobre 1895.

SAINT-POL-ROUX.

Qu'ajouter à ces notes de la Forêt où, quinze mois durant, je partageai l'existence des simples?

Ceci pour prévenir l'accusation de pessimisme :

Par cette DAME A LA FAULX j'ai voulu, en grande religion de la Joie, en grand respect de la Vie, faire œuvre de santé; et j'estime que de ce drame élaboré en mars 1890 à Paris, revu plus tard parmi la nature, se dégage le robuste conseil de vivre, — de vivre son écot d'énergie commune et d'universelle harmonie.

Paris, novembre 1896.

S.-P.-R.

PERSONNAGES

ELLE.
MAGNVS.
DIVINE.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE.
JORIS, étudiant, ami de Magnus.
LE PAGE DE MAGNUS.
LA TRUIE, prostituée.
MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF — Étudiants, amis de Magnus.
L'ARCHEVÊQUE.
MATHUSALEM, vieil étudiant.
L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE.
LE LANTERNIER.
LES SEPT VIEILLARDS, gardiens du manoir de Divine.
LES HEURES DE PEINE.
LES HEURES DE JOIE.
LES CINQ FIANCÉES.

UN VIEUX PÈLERIN.
L'AMOUR ET LA VIE.
LA FOISON DE NAINS.
ALCHIMISTES, PHILOSOPHES, APOTHICAIRES, MARCHANDS.
LE RECTEUR ET LES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ.
LES TROIS ROIS MAGES.
BOURGEOISES EN GOGUETTES.
ÉTUDIANTS.
LE LAURÉAT DE L'UNIVERSITÉ.
UN NAIN, tavernier du Cabaret de la Folie.
UNE JEUNE FILLE.
UN JEUNE HOMME.
UN HÉRAUT.
UNE PETITE FILLE EN ROBE BLANCHE.
UN SERGENT.
ROSALIE LA MORTE.
LE PÈRE DE ROSALIE LA MORTE.
UN SERGENT ET DES SOLDATS.
UN PETIT GARÇON.
UNE PETITE FILLE.
UNE NUÉE DE PETITS ENFANTS.
LES PÈLERINS DE LA FORÊT.
FANTASMAGORIES DE LA CHEVAUCHÉE.
LES HOTES DE MAGNUS.
LES AIEUX DES MURAILLES.
ARC-EN-CIEL DE GILLES.
PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE DE LA FOLIE.
MEUTE D'ÉPOUVANTÉS AUX MASQUES HILARES.
LA MAITRISE ET LE CLERGÉ DE LA CATHÉDRALE.
LA PROCESSION AUX JOUES ROSES.
UNE CAVALE BLANCHE.

UNE CAVALE BLANCHE ET NOIRE.

UNE CAVALE NOIRE.

PAONS.

BÊTES DIVERSES...

Gens de la Vallée, Oiseliers, Pastoures, Bûcherons, Moissonneurs, Musiciens, Populace, Chœur de Vierges, Notables de la Ville. Masques, Tire-laine, Ribaudes, Vagabonds, Dames, Buveurs, Invités, un Maraîcher, une Portière, etc.

—

EN PLEINE HUMANITÉ

MAIS AU SEUIL DU MYSTÈRE

—

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Le pont-levis du manoir de Divine; manoir d'ailleurs visible en son entier, des fossés au beffroi.

PRÉLUDE

Les Trompettes du Jugement Dernier hennissent par trois fois sur le Songe du Monde en le silence noir. — Peu à peu la Ténèbre déploie sur ses genoux des langes, un à un. Aube. La dernière étoile, clou d'or, s'efface comme enfoncée dans l'infini à coups de cocoricos. Les alouettes escaladent l'espace, produisant un bruit de ciseaux qui tailleraient les flottantes mousselines de la brume. Éveils. Prière des oiseaux. Aurore. Sous l'aspersion de rosée, les tournesols redressent graduellement leur œil-face vers l'Orient. Soudaine fanfare des couleurs. Joie massive, le Soleil jaillit du giron du Mystère dans le ciel cru.

SCÈNE I

LES SEPT VIEILLARDS

Le premier et le septième en tête, les Vieillards sortent avidement du manoir par le pont-levis.

PREMIER VIEILLARD

Le soleil!

SEPTIÈME VIEILLARD

Le soleil!

LES SEPT VIEILLARDS

Voici le soleil!

Ils se hâtent à pas menus, en insectes, vers un banc de pierre, à gauche.

DEUXIÈME VIEILLARD

Tassons-nous épaule contre épaule
Pour ne pas tenir une place trop grande.

TROISIÈME VIEILLARD

Se serrant davantage, on vieillit moins d'espace.

Face au soleil, ils échangent de lentes paroles.

QUATRIÈME VIEILLARD

Songer que, bas-relief ou fresque à la muraille,
Voilà sept siècles presque sur ce banc de pierre!

CINQUIÈME VIEILLARD

Que c'est malingre une roseraie d'ans!

SIXIÈME VIEILLARD

Pas même un brin de paille de l'Éternité!

SEPTIÈME VIEILLARD

Comme du ventre de la mère au ventre de la terre on change!

PREMIER VIEILLARD

A travers les mues brunes ou blondes,
O le pèlerinage vers la toison blanche!

DEUXIÈME VIEILLARD

Rien ne commence, hélas! si ce n'est pour finir!

SIXIÈME VIEILLARD

Le glas est dans le son de cloche du baptême
Comme l'ombre du voleur sur une monnaie de valeur.

SEPTIÈME VIEILLARD

La vieillesse pâle est déjà là derrière la jeunesse rose;

Que simplement il se retourne,
Et le jeune homme rose est un vieil homme pâle.

LES SEPT VIEILLARDS

La vieillesse !..

PREMIER VIEILLARD

Ah dès lors,
En le sang,
C'est le givre annonçant qu'on va cesser de vivre
Et qu'on aura bientôt cinq aunes d'arbre pour manteau
Et pour fourrure un peu de marbre !

LES SEPT VIEILLARDS, leurs bras maigres vers l'adolescence du soleil.

Soleil, réchauffe-nous de ton vin de lumière !

PREMIER VIEILLARD

Roi des campagnes,
Roi des mers,
Roi des montagnes,
Roi des airs !

LES SEPT VIEILLARDS

Réchauffe-nous de ton vin de lumière, Soleil !

Le page de Magnus, survenant de la droite en oiseau chanteur, va donner étourdiment dans cet espalier d'extases.

SCÈNE II

LES SEPT VIEILLARDS, LE PAGE DE MAGNUS

LE PAGE, sur la dernière pointe de ses pieds, en suspens.

Les graves tournesols d'argent à face humaine!

LES SEPT VIEILLARDS, s'empressant autour du joli enfant pour en quelque sorte le respirer.

La fraîche vision de vie!

PREMIER VIEILLARD

Fleur!

DEUXIÈME VIEILLARD

Fruit!

TROISIÈME VIEILLARD

Papillon!

QUATRIÈME VIEILLARD

Oiseau!

CINQUIÈME VIEILLARD

Miracle!

SIXIÈME VIEILLARD

Rêve !

SEPTIÈME VIEILLARD

Te nommes-tu Matin ?

PREMIER VIEILLARD

T'appelles-tu Printemps ?

SEPTIÈME VIEILLARD

Montes-tu de la terre ou tombes-tu du ciel ?

LE PAGE

O patriarches
(Tant sur vos dos, telle une eau sur des arches,
A si longtemps passé le Temps !)
Les bienheureux qui dans l'azur gardent leur Dieu
Sont moins heureux que vous qui dans ces murs gardez Divine !

Ramageant.

Que je vous conte !
Il vient de me sembler qu'une foison de vierges blondes
Emplissait la Vallée d'émeraude
Et que j'allais comme dans un trésor
D'yeux de turquoise et de saphir.

LES SEPT VIEILLARDS

Toute la vie bleue du monde
Accourrait-elle aux fiançailles de Divine ?

LE PAGE, avec un soupir.

Simple mirage, hélas!

Mon trésor
Ce n'était qu'une orgie
De bluets et de pervenches
Autour de quoi ma folle du logis
D'improviser fronts de maïs ou d'orge,
Si bien que, les coteaux et les prairies,
Vous eussiez dit une féerie
De filles d'or
A belle gorge
Atournées de pâquerettes blanches.

PREMIER VIEILLARD

D'où jaillis-tu, lutin
Dont cette toque éclaire d'un coquelicot
Le pourpoint de satin?

LE PAGE, en coq.

Je viens des cinq tourelles
Couleur de tourterelle
Qui, de là-bas, font vis-à-vis
Aux cinq tourelles de Divine,
Et suis le menu page du prince Magnus.

LES SEPT VIEILLARDS, admirativement.

Le magnifique fiancé de Divine est son maître!

SEPTIÈME VIEILLARD

Que n'es-tu, rossignol, à la droite de l'aigle?

LE PAGE

Puisqu'un départ doit aussitôt suivre les ris,
Mon maître, à mi-chemin vers sa fleurie,
Voulut prier la croix des aïeux dont il sort
Et parer d'un adieu la candide nourrice qui le rendit fort :
Retard que j'accours pallier aux pieds de la mignonne seigneurie

On entend, gravissant les coteaux, des musiques naïves.

DEUXIÈME VIEILLARD, écarquillant les yeux vers la droite.

Sont-ce pas là tes vierges d'or?

LE PAGE, courant regarder au loin vers la droite.

Presque!

En leur robe d'aurore,
Images de la Vie,
Voici, minces et riantes,
S'avancer les fiancées
Des cinq étudiants
Qui ce jour d'hui chevaucheront avec le prince vers la Ville
Après l'échange en ces murailles de l'anneau des fiançailles

Voyez, chaque pucelle a son entour de jouvencelles.
Suivent les gens de la Vallée,
Pastoures, vignerons, moissonneurs, bûcherons,
Chargés de dons ayant pour orient la châtelaine au front de blé.

LES SEPT VIEILLARDS, associant leurs yeux pour, à eux tous, voir ce qu'à lui seul voit l'enfant.

Parmi ses familiers éloignés du cortège
On ne distingue pas le prince à la face de jour.

LE PAGE, les rassurant.

Sa cavale de neige
Hennira sur ce pont au carillon d'amour.

Alerte, il entre au manoir.

SCÈNE III

LES SEPT VIEILLARDS, LES CINQ FIANCÉES

DEMOISELLES D'HONNEUR, VIGNERONS, MOISSONNEURS, BUCHERONS, PATRES, PASTOURELLES, OISELIERS, UNE NUÉE DE PETITS ENFANTS, MUSICIENS, GENS DE LA VALLÉE

Les Vieillards accueillent le cortège arrivant de la droite et introduisent les groupes successifs au manoir par le pont-levis : les fiancées un lys à la main ; les vignerons portant une grappe gigantesque ; les moissonneurs, des gerbes merveilleuses ; les bûcherons, des rameaux parés de baies, genièvre, myrtille, mûres, framboises ; les pâtres et les pastourelles, des agneaux ; les oiseliers, des colombes, des faisans...

Autour des fiancées, une nuée d'enfants jettent des fleurs champêtres ; çà et là des musiciens, aux mélodies rudimentaires desquels se mêlent roucoulements et bêlements.

Du beffroi, une Heure de joie égrène un rire sur la Vallée.

SCÈNE IV

CHŒUR DES HEURES DE PEINE

Rampant, semble-t-il, apparaissent par la gauche, comme immatérielles, les douze Heures de peine en robe sombre : sournoises, lèvres mauvaises. D'être seules, elles s'enhardissent, se redressent et fixent envieusement le beffroi.

PREMIÈRE HEURE DE PEINE

Depuis bientôt vingt ans
Nos claires sœurs de joie
Flamboient au front de ce manoir!

DEUXIÈME HEURE

Ne souffrons plus d'encore attendre!

CHŒUR

Attendre est la monnaie d'être défunt.

TROISIÈME HEURE

O beffroi,
Notre tour est venu de t'habiter enfin
Pour vomir de ton faîte,

Sur les alentours,
L'effroi!

CHŒUR

Hâtons-nous, Heures de peine!

QUATRIÈME HEURE

Assez longtemps,
O tour,
Tu fus hantée par les colombes
Dont la manne tombe
Sur les fronts orientés vers le tombeau!

CINQUIÈME HEURE

Changeons le colombier en sabbat de corbeaux!

SIXIÈME HEURE

Emparons-nous des campanes de bronze
Et qu'elles soient des robes à nos barbaries!

CHŒUR

A l'assaut, furies!

SEPTIÈME HEURE

Pour que n'aille nous pourchasser
Le fouet riant des fiancés,
Grimpons en tapinois à même le manoir

Par les barbes de lierre aux mentons de la pierre,
Telles autrefois nos misérables sœurs de joie
Lorsqu'elles vinrent évincer nos aïeules de peine
Alors planant de ce beffroi
Sur ce domaine
Où le Deuil était roi!

CHŒUR

A l'assaut!... à l'assaut!...

Apeurées par les voix ardentes des jeunes gens qui s'annoncent à droite, hâtivement elles grimpent aux chaînes du pont-levis, puis, à l'aide des ongles et des dents, escaladent les murailles du manoir à la conquête du beffroi, disparaissant et reparaissant tour à tour, selon les surprises du décor, jusqu'à la scène finale du tableau.

SCÈNE V

JORIS, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF

Parfois, dans l'espace, crabes aux murailles, LES HEURES DE PEINE

Les jeunes gens poursuivent autour de Joris impassible une discussion très animée. Seul Joris n'est pas fleuri en fiancé.

MAX

A la fin,
Joris,
Explique à tes amis
Ce refus de cueillir comme eux une promise
En le jardin vivant de la Vallée?

RODOLPHE

Magnus ayant élu Divine,
Ensemble nous convînmes, ses amis d'enfance,
De prendre vierge à son exemple.

JEF

Toi seul assistes l'âme close
Et l'œil fatal
A ce festin
De roses.

RODOLPHE

Tes fiançailles avaient lieu comme les nôtres ce matin.

MAX

La cérémonie finie,
Tous les sept on chevauchait vers la cité,
Chacun laissant, saphirs au collier du retour,
Deux yeux d'amour sous le tilleul natal.

JEF

Fou qui nous lâches à la première étape
De félicité !

HANS

Ça, ruminerait-il de s'enfouir à la Trappe?

GILLES

Songerais-tu, faux-frère, à confesser nos ménagères?

MAX

Les heures, ces éclairs, font l'existence brève
Et le soir est un œuf au panier du matin,
Aussi, poète, il faut tourner le dos au rêve
Et tremper ses deux bras en le sang du destin.
Le présent, c'est un gland à la branche d'un chêne,
Il doit grandir en chêne et non choir au pourceau.
Notre devoir est d'être un anneau de la chaîne
Alliant, univers, ta tombe à ton berceau.

Personne n'a le droit d'anéantir sa race.
Allons à l'avenir comme on vient du passé.
Aïeux, petits-neveux, nous sommes cette masse,
Et qui s'arrête à soi jette un monde au fossé.
Malheur à l'homme seul et sans épithalame!
Il n'est qu'une grimace aux tréteaux des instants.
Malheur à qui refuse le champ d'une femme!
Il mourra tout entier sous le talon du Temps.
Semons-nous donc en l'infini d'une chair blanche
Et devenons plusieurs, ô Mort, à te toiser.
Si l'on n'évite point le costumier de planche,
On peut du moins survivre au moyen du baiser.
L'amour, Joris, l'amour est la force féconde
Avec quoi l'on domine la réalité.
Il faut aimer si tu veux voir la fin du monde,
—Et c'est cela peut-être l'*immortalité.*

HANS, agaçant Joris.

Penses-tu coriaces les tétons de femme?

RODOLPHE

Eh je devine, camarades!
Étant poète, mon Joris a le goût des parades,
Et l'hameçon, dont il agriffe la vasque du rêve,
A mon avis brigue une reine en guise de sirène.

On s'exclame.
Joris se dégage timidement du groupe et monte s'appuyer à une chaîne du pont-levis, les yeux dans les fossés.

GILLES, poursuivant Joris d'obséquiosités.

Sire,
Je sollicite une place à la cour :
Chancelier des bouteilles !

HANS, de même.

Moi, des victuailles!

On rit.
Vivats lointains.
Ils se portent vers la droite et regardent là-bas.

RODOLPHE

C'est Magnus qu'on acclame à travers la colline.

JEF

Il descend du hameau de mousseline.

MAX

On l'aime pour sa bonté, l'admire pour sa beauté :
Celle-ci n'étant que celle-là sculptée.

RODOLPHE

Lorsque passe en sa grâce et sa force Magnus,
Dirait-on pas dans la nature
Une succession de révérences,
Comme vers l'ostensoir
D'une procession ?

JEF

Le liseron prend une allure d'encensoir.

HANS

Le bocage délègue ses gosiers choisis.

GILLES

Les troupeaux vont à lui, parés de courtoisie.

RODOLPHE

Il porte en soi toutes les fleurs de sa longue guirlande d'aïeux.

JEF

Magnus a des splendeurs de résurrection.

MAX

Après que, pour entrer chez l'heureuse nourrice,
Il eut, à l'anneau du chambranle, attaché sa cavale blanche,
La foule maintenait sa curiosité
Sur la bête immobile entre le rhythme oisif des étriers,
Comme si l'absence du cavalier ce fût encor de la beauté.

HANS

Diadème d'envie,
Je vois autour de lui déjà luire les yeux,
Tous les yeux de la Ville.

JORIS, se mêlant à eux

Envier la lumière est d'un front de hibou,
Jalouser le chef-d'œuvre est d'une âme de boue.

Ils redescendent.

LES JEUNES GENS, unissant les noms avec allégresse.

Magnus et Divine!

MAX

Ils sont la haute *expression* de ce val de sourire
Qui de vœux en vœux,
Comme on fait d'une cire,
Les créa tous deux,
Ici-bas tout s'affinant vers un Mieux grandiose
Édifié par l'espérance en rêve au cœur des choses.

RODOLPHE

Le génie, au surplus, n'est que le mandataire
Des épars et multiples désirs de la terre.
Un fragment de chacun scintille en tout chef-d'œuvre,
— Sinon serions-nous autres devant lui que des aveugles?

LES JEUNES GENS, de même.

Divine et Magnus!

MAX

Un soir,
Timide orphée,
Nommas-tu pas Divine, o Joris, une fée?

Je maintiens ce dire.

Songez au Temps de Deuil qu'autour de la fontaine
Narrent les vieillardes d'une voix lointaine.
Les arbres du pays ne produisaient alors que des cercueils;
Chaumières et manoirs
Avaient pour même toit une vaste aile noire
D'où l'Épouvante,
Ainsi qu'un sacripant de son manteau,
Lâchait sur les foyers ses grands coups de couteau.
Or,
Une aube,
Carguant sous sa paupière usée
Son long regard brisé
Par un trop long voyage aux millions des nuits,
Le Très Vieil Astrologue
Découvre,
A la lueur d'un chant de coq,
Apparemment venue de l'Inconnu
Sur la rosée des mousses de la tour,
Une petite fille toute nue.
L'homme aux mains pâles cueille l'ange rose.
Et Divine le nomme sur les fonts d'aurore.
Puis,
Comme, vêtus de lin,
Nos derniers châtelains
Venaient de choir au gouffre de la Mort
Sans laisser l'héritier nécessaire à leur race,

Le Très Vieil Astrologue, droit sur la terrasse
Et tendant la chair fine vers les toits de plainte,
(Telle, en résurrection, ton *âme*, ô race éteinte !),
Clame : « Gloire au don rose que nous fait le ciel ! »
A ce noël,
En robe de dimanche,
Poings aux hanches,
Toutes les cloches de danser au front de la Vallée
Qui, voyant la charmante offerte comme un fruit
Par deux bras qui de loin ressemblent à deux branches,
Comprend, sous les dragées de bruit,
Que le Malheur enfin s'en est allé.
Dès lors succède au paysage de mort un paysage de vie,
Les arbres reproduisent des berceaux sous la cognée ravie,
Et c'est un chœur de délivrance
Vers la frêle magicienne épanouie sur le pays
Comme sur une tombe un signe d'espérance.

En appelant à ses amis :

Divine, eus-je raison de la dire une fée ?

LES JEUNES GENS

Certes !

On distingue là-haut les Heures de peine, arrivées à la base du beffroi, qui se cramponnent aux modillons et gargouilles et reprennent haleine avant de tenter le suprême assaut.

MAX

La male destinée

Qui brise
Maintefois est détournée
Par un ange trouvé dans les fins langes de la brise.

JORIS

La Foi, dit-on, réalise les fées à la baguette d'or.
Eh bien — si malheureuse! — la Vallée
Dut implorer la salvatrice avec tant de force
Que le grave Absolu dépouilla son écorce
Et que, belle de tous les cris, apparut l'*appelée.*

Divine est notre Dame de beauté.

RODOLPHE

Et Magnus son élu de toute éternité.

JORIS, en soi, gravement.

De toute éternité...

VOIX DE LA VALLÉE, très proches.

Los à Magnus!..

Ils remontent vers la droite.

MAX, voulant parler de Magnus.

Voici venir l'apothéose d'une race!..

Carillon. Les cloches, dans une confiance étourdie, se trémoussent sur les innombrables et minimes pervenches du ciel.
Les premiers flots de la foule envahissent la place.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAGNUS, LA FOULE,
UNE FEMME DE LA VALLÉE, UN NAIN
Dans l'espace, LES HEURES DE PEINE ET LES HEURES DE JOIE

Admirable en sa vêture de fiançailles, apparaît Magnus sur sa cavale blanche émergeant de la foule enthousiaste; des jolies filles lancent des fleurs vers son sourire.

JORIS, en hommage à Magnus.

Honneur au bel! honneur au sage! honneur au fort!

MAX, de même.

Vive celui qui fait peur à la Mort!

LA FOULE

Los à Magnus!... los à Divine!...

Symboles dela curiosité,deux paons survenus aux créneaux font la roue superbement.
Escorté de ses amis, Magnus s'engage sur le pont-levis; la cavale blanche hennit de joie.

UNE FEMME DE LA VALLÉE, juchée sur le banc de pierre.

O prince,
O châtelaine,

Quelle surprise émanera de vos baisers
Pour le ravissement de l'espérance humaine?

Un Nain hideux, au profil hyrcin et à la barbiche en nœud de vipère, vient, comme jailli d'entre les sabots d'argent de la cavale blanche de Magnus, s'épater au milieu de la foule.

LE NAIN, en réponse à la femme de la Vallée.

Du néant!... du néant!... du néant!!!...

Une explosion de huées accueille le venin du Nain qui, menacé de pierres, s'évapore dans la direction de la forêt en ricanant, — cependant que, là-haut, les Heures de peine envahissent le beffroi tout à coup. Lutte entre celles-ci et les Heures de joie. Quelques Heures de joie sont précipitées du beffroi, et c'est comme un vol de grands oiseaux de lumière. Tombent aussi quelques Heures de peine, et c'est comme un vol d'énormes oiseaux de ténèbre. Des Heures de joie, débusquées, se réfugient sur le faîte du beffroi; d'autres se maintiennent cramponnées aux cloches, mais on les sent en moindre nombre que leurs rivales de peine. Un charivari de sons a succédé au pur carillon. Et le beffroi s'élève comme un doute.

DEUXIÈME TABLEAU

La grand'salle du manoir de Divine.
A gauche, une haute et large verrière ouvrant sur la Vallée.
Près de la verrière une harpe d'or.

Dans la chapelle du manoir : orgues et voix enfantines chantant l'*alleluia*.

SCÈNE I

JORIS, survenant pâle, par la galerie de la chapelle.

Ah!...

Il se laisse choir sur un siège à droite.

En la crainte des larmes gonflant mes prunelles
Comme des raisins,
J'ai quitté la chapelle
Où je sentais les yeux voisins,
Tourbillonnant à la façon des guêpes,
M'épier.

Vainement je tâchais de prier,
Et j'étranglais en ma gorge l'envie
De crier le secret de ma vie
Tandis que l'essaim d'yeux
Aiguillonnait mon âme
Agenouillée,
Telle une pauvre et triste femme,
Devant Dieu...

Un paon du dehors vient s'abattre sur le rebord de la verrière entr'ouverte et fait la roue face à Joris.

Des yeux!.. encor des yeux!.. toujours des yeux!...

Au paon :

Cirque d'yeux qui fouillez l'angoisse de mon âme,
Vous ne trouverez plus qu'un peu de cendre
Où ce fut une flamme!..
Il s'est évanoui, mon rêve téméraire, en les limbes d'oubli...

Tirant de son sein un petit bouquet de violettes.

Pleure sur lui ces fleurs d'adieu,
Pauvre âme à la torture,
Du moins pure
Au grand regard de Dieu!...

Il dépose les violettes sur la harpe d'or.
Le paon s'envole.
Aux orgues de la chapelle sortie triomphale.
Joris s'écarte, auprès de la verrière.

SCÈNE II

JORIS. — Arrivant de la chapelle, MAGNUS et DIVINE, LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, MAX et sa Fiancée, RODOLPHE et sa Fiancée, HANS et sa Fiancée, GILLES et sa Fiancée, JEF et sa Fiancée, Demoiselles d'honneur, Suivantes... Puis, à diverses reprises, LE PAGE DE MAGNUS; puis LES SEPT VIEILLARDS; puis UNE NUÉE DE PETITS ENFANTS.

Divine et Magnus descendent parmi une haie d'admiration.

DIVINE

Roi de mes sourires!

MAGNUS

Lyre de ma joie!

DIVINE

Mon cœur est une grive sous les pampres.

MAGNUS

Mon cœur, une clochette dans un temple.

DIVINE

D'ineffables abeilles
M'enchantent d'un miel pris aux corbeilles dù ciel.

MAGNUS

Tous les avrils battent de l'aile entre mes cils.
O fiancée,
Te voir c'est avoir du génie.

DIVINE

Te contempler, c'est ciseler la clef du paradis.

MAGNUS

Sois la bienaccueillie
Par le rose troupeau de mes jeunes années,
Houlette d'or cueillie
Au jardin glorieux des bonnes destinées!

DIVINE

Le clair troupeau de tes matins
Si prudemment le guiderai
Vers la vêprée dernière du destin
Que l'ivoire des loups
Dépensera ses coups
Sur la forme illusoire des brises
Sans effleurer le vrai troupeau
D'abord d'aurore, enfin de soir,
Qui se fondra sur le coteau des têtes grises
Au suprême soleil des tranquilles tombeaux.

MAGNUS

Je me figure en ce moment,
Vierge au parler de séraphin,
Que mon être jamais n'eut de commencement
Et qu'il n'aura jamais de fin.

DIVINE

Magnus est éternel puisque Divine l'aime
Etque l'amour considérable dont je t'aime a l'infini du ciel.

MAGNUS, ses yeux dans les yeux de Divine.

Je puise dans tes yeux l'orgueil qui me fait dieu,
Et chaque mot venu de ta chère beauté
Met un astre de plus à mon éternité.

DIVINE, s'offrant dans toute sa naïve splendeur.

Magnus!

MAGNUS, l'enveloppant.

O Divine, ton nom véritable est : la Vie!

Il approche ses lèvres du front de Divine, et l'on entend la caresse dont il l'endiadème, puis c'est le gazouillis de celles données à leurs fiancées par les cinq jeunes gens.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, en sa haute cathèdre, à droite, comme sortant de ses neiges pour prêter l'oreille.

Oyez le thème d'allégresse!

DIVINE ET LES FIANCÉES, pâmées.

O caresse !

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Diadèmes, colliers, bagues, pendants d'oreilles,
Et tous les orients des magiques joyaux,
Vous ravissez l'amante à qui vont vos merveilles
Et l'amant qui les offre ainsi qu'on offre en songe des oiseaux,
Mais vous ne suggérez qu'une fragile ivresse
Auprès du paradis créé par la caresse
Allant de tes lèvres, jeune homme, au printemps d'une femme.
Oui c'est moins qu'un bijou, l'insaisissable chose
Qu'une bouche pose sur une joue rose,
Et pourtant elle éveille dans l'écrin de l'âme
Toutes les joies du monde
Auprès desquelles sont cailloux toutes les perles de Golconde.

TOUS

O caresse !

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Que le grand Oiselier des Caresses,
Enfants,
Vous garde l'infinie tendresse !

DIVINE

Puissions-nous mener paître en la prairie du Temps,

Comme vous,
Un paisible troupeau de cent ans!

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Je suis le pâtre aux cent brebis
Dont les fins bêlements
Furent des heures au bercail des cloches...
Le temps est proche,
O séculaire théorie,
Où je te conduirai vers Celui qui demeure!

DIVINE, s'élançant vers les genoux du vieillard.

Père!

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, la tête d'or entre ses doigts.

Ta chevelure, ô ma Divine, est un essaim d'abeilles.

DIVINE, lui caressant la barbe de la main.

Ta longue barbe est une aile de cygne.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, solennel.

Je chanterai bientôt.

La berçant presque.

Quand je ne serai plus,
Don de l'azur,

Te rappelleras-tu le mage à la simarre de turquoise
Qui te semblait un grandiose lézard des étoiles?
Bouquet tombé du firmament,
Dis, oh dis, te rappelleras-tu
L'hôte si blanc qui fut le jardinier de tes vertus
Et qui sut aspirer
Des yeux
La primitivité des cieux
Pour en paroles te la respirer
Dans les deux frêles coquillages
Éclos aux bords de ton visage?
Dis-moi, trésor, te rappelleras-tu le très vieil étranger,
Qui, n'ayant eu l'orgueil de te cueillir à son propre verger,
A ce point t'allaita du moins de tous les lys de sa pensée
Que, lorsque dans son ombre il te plaît de passer,
Vierge plus blanche que sa barbe,
Il murmure tout bas : C'est mon Ame qui marche!

DIVINE

Père, mon avenir sera construit de votre souvenir.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, à Magnus.

Prince, mon déclin vous confie son aurore.

MAGNUS

Oui je fais le serment sur l'autel neuf de mon honneur
D'être le chevalier, le chevalier charmant de son bonheur.

Dehors grince une heure acariâtre.

JORIS, à la verrière, regardant au dehors.

Un nuage énorme,
Ayant la forme d'une orfraie,
Sournoisement sourd de la forêt.

MAGNUS, à son page qui se présente.

Page, qu'on selle nos chevaux !

Le page sort.

DIVINE ET LES FIANCÉES, désolées.

Quoi, déjà les adieux vont mouiller nos anneaux !

MAGNUS

Belles, il nous faut gagner la cité
Où demain s'ouvre l'Université,

DIVINE

Hélas !

LES JEUNES GENS, à leurs fiancées.

La route est longue à travers la forêt.

LES FIANCÉES

Hélas !

JORIS, toujours à la verrière.

L'orfraie
Pourchasse un nuage mignon colorié comme un chardonneret.

DIVINE, qui s'est approchée de la verrière, subitemen effarouchée.

Un éclair d'améthyste a, de très loin, rayé mes yeux!

MAGNUS, la calmant d'un sourire.

Nous braverons l'orage.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, se levant.

Enfants, vidons la coupe des adieux!

Il monte signifier un ordre.
Les jeunes gens et leurs fiancées se répandent dans le fond en couples amoureux.
Divine s'assied sur une escabelle devant la harpe d'or; Magnus, à ses côtés, penché. Ils restent seuls aux premiers plans, avec Joris non loin, à la verrière, attentif au spectacle du dehors, puis aux paroles de Divine.

MAGNUS, à Divine qui caresse de doigts tristes les cordes d'or.

Tu peignes, on dirait, le riche front d'une petite sœur.

DIVINE, en s'accompagnant de la harpe.

Lorsque ta joue, fruit de lumière,
Triomphera dans les palais,
N'oublie point l'âme de chaumière
Où bat l'oiseau de tes reflets.
Avec mon rêve, emmi la voie,
Partage l'or de tes désirs.
Je veux aussi ma part de joie.

Songe à Divine en tes plaisirs.

Si jamais, tel un christ d'ivoire,
On te clouait sur l'univers,
Clame à l'azur que tu veux boire
Et j'accourrai vers tes revers.
Ils ont, mes yeux de magdeleine,
Des perles douces aux malheurs.
Je veux aussi ma part de peine.
Songe à Divine en tes douleurs.

Magnus boit une larme au bord des cils de Divine.

MAGNUS, avisant le bouquet de violettes sur la harpe.

D'où te vient ce bouquet de violettes?

DIVINE, prenant le bouquet.

De quelque âme timide sans doute
Dont le geste n'avait à m'offrir que ces modestes de la route..

Elle baise les violettes et les place sur son sein. Joris, qui a vu cela, quitte la verrière et se précipite vers Magnus, tandis que Divine reprend sa mélodie.

JORIS, attirant Magnus vers la droite, suffoqué.

Frère, je m'accuse du péché de vanité!

D'une voix basse:

Moi, né d'une bergère et d'un berger,
Sans autre patrimoine qu'un verger,
Frère,

J'ai, dans l'innocence d'un rêve,
Et sans lui dire,
Et sans me le dire à moi-même,
Osé
— Frère, pitié pour ma folie! —
Osé chérir,
Comme on chérit une Sainte exposée,
Chérir en le mystère, o prince, ta Jolie!

La harpe d'or sanglote sous les doigts de Divine.

A présent crie : va-t'en!
Ou bien ordonne de mourir!
J'attends.

MAGNUS, ému aux larmes.

Comme tu dois souffrir!

Il ouvre ses bras à Joris, qui s'y jette, puis, l'ayant amené devant Divine :

Divine,
En face de la tienne,
Voici l'âme la plus noble
De notre Vallée de sinople.

DIVINE, se levant, gracieusement.

Joris.

MAGNUS

Il venait devant toi me prêter le serment
D'être au loin le sévère gardien de ma foi.

JORIS

Frère, à quoi bon les serments superflus?

MAGNUS

Va, tout de même jure entre Divine et son Amant.

JORIS, étendant la main, radieux.

De l'homme que j'étais ce serment fait un prêtre,
Et ce prêtre est le vôtre,
O Divine et Magnus,
Pour éternellement!

Il baise pieusement la main que lui tend Divine.
Le Très Vieil Astrologue redescend, suivi des Sept Vieillards apportant une table chargée de flacons et de coupes.
On distribue et emplit les coupes.

MAGNUS, élevant la coupe que lui présente le Très Vieil Astrologue.

Buvons à la Vie!

TOUS, haut les coupes.

A la Vie!

MAGNUS

Je bois à la Vie
Qui prend pour moi le frais visage de Divine,
A la Vie qui m'apparaît viride et forte
Comme une branche prise au chêne d'espérance
Et décidée vers des lointains sans bornes!

TOUS

A la Vie !

On boit.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, dodelinant de la tête.

Las ! ici-bas la Mort limite tous les pas du sort.

Le ciel se couvre graduellement.

MAGNUS, hautain.

Eh ! qui donc croit à Celle-qui-n'existe-pas ?

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Absente incessamment *présente* que Dame la Mort,
Sans cesse à croppetons sur l'ourlet du Néant
D'où la stryge s'élance au galop fou d'un appétit géant.

Assombri :

Voilà vingt ans ce fut son heure en la Vallée.

MAGNUS

Conte à la longue exagéré sous les timides lampes des veillées !

LES SEPT VIEILLARDS, sourdement.

Prince, ne dites pas cela !

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Vous tous, filles, garçons, veniez de naître à peine.
La Mort s'en fut à travers monts à travers plaines,

Marquant de noir fermes, châteaux, cabanes, tours, moulins,
Et son passage vous laissa, les uns les autres, orphelins.

LES JEUNES HOMMES ET LES JEUNES FILLES, rembrunis soudain comme par l'aile noire d'un tel souvenir.

Orphelins...

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, lisant dans sa mémoire.

Ce fut une lugubre époque.
L'espérance gisait, fanée.
On avait l'âme comme en loques,
Et l'on allait la marche des damnés.
En l'air pourri l'âpre corbeau raclait son cri :
Bruit d'un cercueil de fer
Qu'on entrebâille dans la fouille
Après mille ans de rouille
Au fond de l'univers.
Les chairs fondant peu à peu sous la peau,
La Vallée s'emplit vite d'un grouillement d'os
A croire qu'à travers les prés autrefois verts
La Reine-aux-mausolées
S'amuse aux osselets.
Bientôt personne plus ne va vers l'eau pure du puits,
Ni vers le lait, ni vers les œufs, ni vers le pain, ni vers les fruits,
Ni vers ces frais rubis des bois : la fraise et la framboise,
Ni vers les poissons clairs de la rivière et de l'étang...
D'une heure à l'autre allait-on pas disparaître du Temps ?

C'étaient de grands silences que les foules!
Résolus à quand même déjouer la goule,
Les jeunes hommes et les jeunes filles
(O la naïve adolescence!)
Courent se cacher,
Qui dans les tonnes des celliers,
Qui dans les oubliettes des manoirs,
Qui parmi les hargneux sangliers au sang noir;
Mais, de son œil alimenté de toutes les prunelles
Arrachées aux faces mortelles,
La Mort sait voir où que l'on aille
Et son fantôme a le pouvoir de traverser bois et murailles,
Aussi la Faulx,
Faisceau d'innombrables regards devenus *son regard*,
Fonçait-elle partout abattre les fuyards.

Enfin se fit un froid silence.

Les fiers de la Vallée dormaient tous à jamais.

LES SEPT VIEILLARDS, se signant.

A jamais.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

D'une aussi vaillante existence
Il ne restait plus,
Épargnés comme maigre pitance
Ou bien différés à plus tard,

Que les bébés joufflus criant vers la mamelle
Et leurs aînés jouant à la marelle
Et ces autres enfants griffés de rides et perclus,
Les vieillards.

MAGNUS, secouant un trouble passager.

Tudieu, la gaillarde est gourmande!

JORIS, attiré à la verrière.

Maintenant le nuage accuse les contours
D'un vautour...
Il fond sur le soleil
Comme sur un quartier de viande gigantesque.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, prophétique.

La Mort repasse aux grandes heures de beauté.

MAGNUS, nerveusement.

Durant sa longue absence de vingt ans
Nous avons pris des forces pour lutter ;
Aussi, du haut de ma santé, moi, Magnus, je la nargue.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, paternel.

Prends garde!

MAGNUS, élevant sa coupe, jovialement.

Au nez camard de la Dame à la Faulx!

LES JEUNES GENS, à l'exception de Joris, imitant Magnus.

Au nez camard de la Dame à la Faulx!

Un tonnerre grogne, le vent se lève.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, d'une voix étranglée.

La sombre Dame vous pourrait ouïr et se montrer.

LES FIANCÉES, craintives.

Se montrer?

LES SEPT VIEILLARDS, appuyant le dire du Très Vieil Astrologue.

Se montrer!

MAGNUS, fanfaron.

Ce me serait un charme de la rencontrer!

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Dieu t'en garde!

MAGNUS, incrédule.

Or ça, maître, l'auriez-vous vue?

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, avec un accent profond.

Vue... comme je te vois, Magnus, en ce moment.

Saisie, l'assistance se rapproche.

C'eut lieu ce matin même où je fus enrichi de Divine.

Immense crabe,

Fantomale,
Un pan de lune pour manteau,
Elle passa, dans l'aube mauve,
Sur la terrasse du château...
Devant moi s'arrêtant en un crissement sec,
La Maigre entre toutes les maigres
Me fixa de ses prunelles aigres,
— Oh des yeux si particuliers,
Que je saurais les reconnaître entre milliers
S'il leur plaisait de m'apparaître de rechef!
Mon corps usé,
Triste butin,
Dut, je présume, décevoir la goinfre en quête d'un festin
Car, vite, m'éclatant de rire en plein visage,
— Oh ce rire! —
Elle s'évanouit parmi des chants de coq
Jaillis du plus proche village,
Et sa faulx s'enfonça prompte dans le mystère
Comme un soc
En la terre...

Je pantelais, encore aux griffes de ce cauchemar,
Quand un cri puéril abaissa mon regard :
Divine souriait à la dernière étoile.

Pas un seul être n'est allé depuis sous les cyprès de la Vallée.

MAGNUS, d'un ton réfractaire.

Vision!

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Le mystère est le champ fécond de l'avenir.

MAGNUS

Je crois à tout ce qui s'énonce, au grand contrôle de mes sens...
Sinon par du néant, comment, ô Mort, te définir?

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Elle est peut-être,
En une forme vague,
Parmi nous,
Dans cette salle,
Sur ce fauteuil
Ou bien sous cette dalle,
Entre tes bras
Ou bien sur mes genoux,
Qui rit
Et nous observe
Avec, en guise d'œil,
Ce diamant de bague
Ou ce trou de souris...

La harpe d'or choit subitement d'elle-même sur les dalles, produisant un macabre bruit de cordes cassées.

TOUS, sursautant.

Dieu!

MAGNUS, s'éjouissant de l'angoisse générale, et comme pour expliquer la chute de la harpe.

C'est le vent!

LES SEPT VIEILLARDS, relevant la harpe, en sciant l'espace de leur haleine précipitée.

Non, ce n'est pas le vent!

Joris ferme la verrière.

LES FIANCÉES, un doigt levé.

La Mort,
Les bûcherons de la forêt voisine
Assurent que parfois elle revêt une forme sensible.

DIVINE

La Dame à la Faulx,
S'il faut en croire une légende très ancienne,
Fait sa ronde quotidienne à travers le monde.

Tandis que dans le vent grommelle le tonnerre :

Son front sur la cime,
Ses pieds dans l'abîme,
Dextre à l'orient,
Senestre à l'occident,
La Vagabonde marche
Par les cités de marbre
Et les villes de brique
Et les hameaux de paille
Et les bois d'émeraude
Et les champs de bataille,

Épiant
L'heure tragique de maraude.

Dans le but d'assouvir sa redoutable envie,
Il n'est pas un moyen que ne tente la Dame
Sur le Théâtre de la Vie,
Tragédienne ou comédienne aux mues sans nombre
Suivant le drame clair ou sombre.

Homme, prends garde aux avatars de la Camarde!

Voyez-la donc qui se déguise
Et devient tour à tour à sa guise :
Chute d'orgueil,
Espoir qui croule,
Aigres douleurs,
Corne d'écueil,
Parfums de fleurs,
Poison qui saoule,
Oiseau de proie,
Guêpe qui pique,
Dogue qui mord,
Flèche d'aspic,
Ver du remords,
Clous de la croix,
Essieu qui casse,
Bise d'hiver,
Vices secrets,
Nœud de gibet,
Péril en mer,
Guerre qui passe,
Deuil du banni,
Feu de la foudre,
Appel du gouffre,
Amour trahi!

Oh prenez garde aux avatars de la Camarde!

Sous le masque morose ou gai de la Nature
Tel un serpent noué sous un bouquet de ronces ou de roses,
Elle est partout, dans l'air, sur la terre, par l'onde,
En quête de pâture,
Celle-de-silence
Au sceptre fait d'un bois et d'une lance,
Épiant sa proie,
Dont ses long doigts sans ongles lentement creusent la tombe!
Elle est partout, dans l'air, sur la terre, par l'onde,
L'Ogresse de la pourriture
Qui pour bonbons a nos deux yeux,
Pour fruits nos seins, nos joues,
Pour moissons nos cheveux,
Pour boisson notre sang
Et les amers bijoux de nos sanglots!
Elle est partout, dans l'air, sur la terre, par l'onde,
La Faucheuse d'os
Aux prunelles d'ivoire
Qui d'un coup féroce
Abat gloire et beauté,
Laideur et pauvreté,
Faucheuse d'os
Dont la lame glacée
Tranche la forme et la pensée,
Faucheuse d'os
Qui fera tout descendre
En le gouffre de cendre
Où triomphent les vers,
Tout jusqu'au fier soleil qui fait le paon sur l'univers!

La Dame à la Faulx,

S'il faut en croire une légende très ancienne,
Fait sa ronde quotidienne à travers le monde.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Aussi bien,
Pèlerin fragile d'ici-bas,
Observe toute lèpre en obstacle à ta voie!
Mais surtout dévisage toute grâce et toute joie
Avant de l'honorer d'un hommage et d'un pas,
La Dame sacrilège,
Afin de mieux nous induire en folie,
Prenant souventefois forme jolie!
C'est pourquoi,
Pèlerin,
Égrène ta prudence grain à grain,
Que survienne une Vierge
Aux équivoques yeux de faon
Paissant ses portelaine
Au milieu de la plaine,
Ou que surgisse,
Impériale dans le soir,
Déesse ou femme,
Une Beauté
Capable de dompter l'encensoir de ton âme
Sous le pistil ensorceleur de son grand œil de fleur!

LES SEPT VIEILLARDS, marmonnant.

Oh prenez garde aux avatars de la Camarde!

JORIS, attiré par le spectacle du dehors à travers la verrière close.

Le nuage n'a plus le relief d'un vautour...
A présent c'est l'aspect funèbre
D'une femme
A travers les vertèbres
De laquelle passe la chair bleue du jour...

Intrigué.

Cette femme brandit, semble-t-il, un drapeau...

Regardant avec plus d'insistance.

Mais non, — c'est une faulx!..

TOUS

Une faulx!!!

MAGNUS, éclatant.

Le moment est propice à célébrer la Vie!

D'exaltation en exaltation :

Salut, ô maternelle Vie
Dont la vieille mamelle est le jeune soleil!

Salut à toi,
Reine du monde,
Qui fais forts les lions et douce la colombe!
Salut à toi qui mets le jour après le jour
Et ciselles la nuit des baisers de l'amour!
Salut à toi,
Fille de Dieu le Père!

Mère, salut à toi
Dont les bras blancs, roses du sang de la clarté,
Versent à l'espoir ébloui de la terre
Des paniers de sourire et des corbeilles de santé!

Inonde-moi de ta tendresse!
Incendie-moi de ta splendeur!
Vois, je tombe à genoux devant ta charité.
Vêts-moi du bouclier de tes saintes caresses
Pour que mon être, orné d'une indomptable ardeur,
Se relève robuste d'immortalité!

LES JEUNES GENS, d'un commun enthousiasme:

Salut, ô maternelle Vie
Dont la vieille mamelle est le jeune soleil!

Un tonnerre tout à coup.

LES FIANCÉES ET LES VIEILLARDS, courbant la tête.

Ah!..

MAGNUS bondit vers la verrière et rugit, bravant l'orage:

O Mort, je te défie!..

Aussitôt une bourrasque enfonce la verrière, et la foudre crève formidablement sur le balcon, terrassant à demi Magnus, qui porte vivement les mains à ses yeux, comme aveuglé.

Clameurs d'épouvante.

JORIS ET DIVINE, recevant Magnus dans leurs bras.

Magnus!..

Silence.

MAGNUS, secouant l'hébétude et se retrouvant peu à peu

Ce n'est rien... ce n'est rien...
Une ortie d'eau sur le visage,
Et dans les yeux un chardon d'étincelles...

A Divine, avec un sourire forcé :

Ce n'est rien, te dis-je, ce n'est rien...

Un extraordinaire rire sarcastique tombe des airs fantastiquement.

TOUS, encore pétrifiés.

Avez-vous entendu ce rire égratignant l'espace?..

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, plongé dans une subite remembrance.

Ce rire!.. ce rire!.. ce rire!..

MAGNUS, redevenu lui-même, à la verrière.

Eh voyez!
Notre hymne épouvanta l'orage...
Pris de panique, il s'ensauve, le lâche,
Et ses éclairs pâlissent devant le soleil
Qui revient bellement faire son empereur
Sur la médaille vaste et première du ciel...

Soleil magnifique.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, aux Vieillards.

Faites entrer les tout petits enfants avec des fleurs!

On a besoin de savourer un rire puéril
Au milieu des parfums et des couleurs d'avril.

Les Sept Vieillards remontent ouvrir les galeries du fond. C'est une invasion d'enfants rieurs chargés de fleurs qu'ils offrent et parsèment. La salle se bariole en gai jardin. On se précipite avidement sur les fleurs. On élève les mignons et les baise frénétiquement sous les largesses de la lumière.

LE PAGE, descendant vers Magnus.

Les chevaux piaffent dans la cour.

Exit.

MAGNUS

En route, mes amis!

JORIS ET LES JEUNES GENS

En route!

MAGNUS, aux jeunes gens.

Hâtons l'épreuve lamentable des adieux.

Allant à Divine.

Vierge,
Donne tes lèvres
Et, tes yeux dans mes yeux,
Buvons-nous l'âme, — puis au bon vouloir de Dieu!

Les couples de fiancés se baisent sur les lèvres.

DIVINE

Vos illusions,
Courez les gaspiller aux flammes de l'humanité.
Nous vous préserverons le lys de vérité
Que l'on peut distinguer dans le puits précieux
De notre âme
En se penchant sur la margelle de nos yeux.

MAGNUS aux Fiancées.

Certes parmi les Heures nous allons changer
Au point de ne trouver qu'une figure d'étranger
Dans le miroir futur,
C'est pourquoi daignez en otage,
O primitives,
Garder notre présente image
Afin qu'en retournant de la Cité des Hommes
Nous puissions à vos pieds nous retrouver tels que nous sommes.

Magnus, Joris, Max, Rodolphe, Hans, Gilles et Jef s'inclinent devant le Très Vieil Astrologue qui étend ses mains sur eux.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Allez, enfants à qui j'ai donné la becquée !
L'heure est de sauter bas du nid
Et de s'apprendre sous l'œil rond
De l'épervier larron
Par qui l'on est, ses jours durant, traqué.

Voici venus le devoir d'être et le courage de paraître!
Eh bien, petits, je vous le crie du haut de mes cent ans:
Sculptez votre beauté sur le socle du Temps!
Refusez d'être l'homme entrevu dans un livre,
Fût-il, cet homme, un héros de poème.
Imiter n'est pas vivre,
Imiter c'est mourir à soi-même.
Soyez votre royaume et soyez votre roi.
L'oubli de nos valeurs nous transforme en fantôme,
Et le sceptre de gloire est à qui reste soi.
Mais surtout gardez-vous du Mal qui nous épie,
Car, mes fils, sous la rose attendent les épines.
Videz enfin toutes les coupes d'énergie
Et souriez à toutes les vertus du sort.
Qui se dresse en vigueur sur l'horizon de Dieu
Retarde le cyprès de sa propre élégie,
La volonté de vivre différant la Mort!

Soyez!

Les sept jeunes gens baisent la main du Très Vieil Astrologue, gagnent la porte de laquelle ils envoient, sauf Joris respectueux, un baiser vers les fiancées, puis sortent précédés par les sept vieillards. Le Très Vieil Astrologue reste debout, l'esprit dans l'infini... Divine et les fiancées, haletantes, se penchent à la verrière, en bouquet.

La cour du manoir résonne bientôt du cabrement des chevaux que montent Magnus, ses amis et son page.

LES CAVALIERS, dans la cour, répétant à l'unisson l'Hymne à la Vie :

Salut, ô maternelle Vie
Dont la vieille mamelle est le jeune soleil!..

Les voix et le galop s'engouffrent sous la voûte du pont-levis.
A l'invisible beffroi, ricane une heure...

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

PRÉLUDE-ALLÉGORIE

Magnus et ses Amis splendissent sur des coursiers de triomphe parmi une symphonie de glorieux symboles : palmes, harpes, buccins, joyaux, étoffes et métaux précieux, oiseaux rares, hanaps, sceptres, diadèmes, oriflammes, encensoirs, astres, soleils, arc-en-ciel... Sous cette symphonie à la Jordaens, se tordent des reptiles aux gueules narquoises.

NOTA : Ceci est traduit sur un rideau d'avant-scène. Les Cavaliers n'agissent en chair et en os qu'après ce Prélude-allégorie. Dès lors, soit au galop, soit au trot, soit à l'amble, soit au pas — suivant le ton des idées — la Chevauchée traverse des spectacles variés : faces de la Vie réduite à la synthèse rapide d'une *journée.*

LA CHEVAUCHÉE

SCÈNE I

Des jardins de fleurs naïves (1).

En chevauchée MAGNUS, SON PAGE, JORIS, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF

CHŒUR D'AMES, en libellules.

Jeune éclosion
Qui passes,
Ouvre ta gourde et ta besace
Au pur viatique d'Illusions!

MAGNUS, caressant de la main Fidèle, sa cavale blanche.

A nous la Vie!

(1) Apocalyptiques, les décors de la Chevauchée se succèdent sur une toile qui se déroule. Sans doute un jour pourra-t-on développer cette chevauchée cinématographiquement. (*Note de l'auteur*).

A nous la Vie (1)!

(1) A la représentation, cette CHEVAUCHÉE DE LA VIE peut être ainsi réduite : 1° Un synthétique rideau d'avant-scène sur lequel sont peints les Cavaliers. Une fois que l'orchestre a exécuté une courte chevauchée, ce rideau se lève pour montrer 2° le Carrefour de la Forêt de la SCÈNE IX jouée intégralement, scène que toutefois l'on fera précéder des deux répliques de Joris et Max de la SCÈNE VIII; 3° de nouveau le rideau des Cavaliers peints, afin de laisser l'orchestre achever la chevauchée. Finalement, relever ledit rideau sur le décor du QUATRIEME TABLEAU. (*Note de l'auteur.*)

SCÈNE II

Un retour d'hirondelles

. LES MÊMES CAVALIERS

UNE DAMOISELLE, chantant son âme à son balcon.

Mon Chevalier d'Amour
A nom Toujours...

MAGNUS

A nous l'Amour!

LES CAVALIERS

A nous l'Amour !

SCÈNE III

Une plaine d'émeraude gardée par des peupliers.

LES MÊMES CAVALIERS

CHŒUR D'ADOLESCENTS, sous les charmilles.

Espérance !

MAGNUS, cueillant au galop de sa monture une branche de laurier qu'il utilisera comme sceptre ou cravache.

A nous la Gloire !

LES CAVALIERS, l'imitant.

A nous la Gloire !

SCÈNE IV

Un ciel où plane un aigle.

LES MÊMES CAVALIERS

CHŒUR DE SOLDATS

Ecrase, ô mon Orgueil,
La tête de l'Ecueil !

MAGNUS

A nous le Monde!

LES CAVALIERS

A nous le Monde!

SCÈNE V

Une bourrasque soudaine et brève.

LES MÊMES CAVALIERS

Les Choses hurlent et font des gestes fantastiques qui jettent de la poussière et du gravier sur les figures de la Chevauchée.

MAGNUS, se garant la face derrière l'encolure.

Les invisibles algues de cette rafale
Paralysent la proue de ma blanche cavale.

HANS, de même.

En vérité je vous le dis,
Qui vous savez doit écorcher son porc en paradis.

GILLES, de même.

Non, c'est *là-bas* le Diable qui renâcle, pète et s'ébroue.

LA BOURRASQUE

Dz...

RODOLPHE, de même.

Seraient-ce pas plutôt tous les eunuques à la ronde
Sifflant tous les chefs-d'œuvre de ce monde?

LA BOURRASQUE

Dz...

LES CAVALIERS

Brr...

MAX, de même.

Quel bazar avant la lettre que le Ven
rubans,
écharpes,
banderoles,
fil à couper le beurre,
ciseaux,
lames de couteaux,
haches,
sabres,
marteaux,
cordes pour se pendre,
cibles,
flûtes,
fifres,
tambours,
crécelles,
cymbales,

toupies,
vire-vire,
tournebroches,
balançoires,
poupées qui pleurent...

LA BOURRASQUE

Dz...

LES CAVALIERS

Brrr...

SCÈNE VI

Après le branle-bas : nature en haillons.

LES MÊMES CAVALIERS

UN MARCHAND D'ALMANACH, sur le sentier d'un hameau.

La nue creva sur les orties
Son outre de sanglots;
Par delà les flots
Les hirondelles sont parties.

Les Cavaliers regardent mélancoliquement la branche de laurier cassée à leur poing.

SCÈNE VII

Un étang, des saules, des arbres tors...

LES MÊMES CAVALIERS

CHŒUR DE DÉSABUSÉS, harpes dans les saules.

Illusion n'est plus!
La tiare de ma chevelure
Se répand
Et mes bras sont tragiques comme des serpents.

Les montures, tête basse, se piquent les naseaux aux houx et glaïeuls.

LE PAGE

Jésus! quelle est donc cette masse énorme, là?

JORIS

Enfant, c'est la Forêt — cela.

Des crapauds coassent.

SCÈNE VIII

Une gorge.

LES MÊMES CAVALIERS

THÉORIES DE PÈLERINS, çà et là sur les versants.

La Vie,
Quand bien même la Vie,
Serait pleine d'épines et de pleurs,
Nous la préférons à la Mort
Quand bien même la Mort
Serait pleine de rires et de fleurs.

MAGNUS

Voyez au loin, sur les versants divers,
Ces gens en marche vers un même point.

JORIS

Ce sont des pèlerins
Qui vont, selon l'usage, au carrefour des Sept-Ravins
Où trône,

Ingénument sculptée dans un tronc d'aulne
Et peinte de framboise, de myrtille et d'haycinthe
Par les bûcherons,
Une Notre-Dame de La Vie.

MAX

Les gens des environs viennent prier la Sainte
Aux jours d'épidémie.

HANS

Ma mie la Mort ferait-elle encore des siennes ?

MAGNUS, curieux,

Chevauchons vers les antiennes!

Les chœurs des Pèlerins s'unissent.

SCÈNE IX

Un carrefour dans la Forêt.

LES MÊMES CAVALIERS, PÈLERINS, PUIS UN NAIN

Au fond, sur un reposoir de roche, taillée dans le bois et coloriée, la Statue de Notre-Dame de La Vie.

LES PÈLERINS, à genoux, les bras tendus vers la Statue.

Ayez pitié de nous,
O Notre-Dame de La Vie!

La Chevauchée survient,
Les Cavaliers mettent pied à terre.

MAGNUS, montant vers le reposoir à travers les rang de Pèlerins.

D'elle qu'espérez-vous,
O pèlerins en qui se mirent tous les maux?

LES PÈLERINS

Qu'elle pourchasse la Dame à la Faulx.

UN PÈLERIN LIVIDE

Allant,
Du linge sur l'épaule,
A la rivière,
Une lavandière
A vu la sombre Dame rôder sous les saules.

UN AUTRE PÈLERIN

Quelque fléau menace nos hameaux.

MAGNUS

La crainte humaine est la servante de la Mort.
Qui veut vivre ne meurt pas.
Soyez forts!
Le hardi vainc le trépas.

UN VIEUX PÈLERIN

Toute volonté s'use à la roue des années.

MAGNUS

Suranné, tu délires!

LE VIEUX PÈLERIN

Enfant qui fais ton premier geste vers la Destinée,
Ton tour viendra de t'apeurer aussi.

MAGNUS, haussant les épaules.

Laisse-moi sourire,

O corps rouillé
Dont la barbe à la Mort tient lieu de quenouillée!

LES PÈLERINS, entre eux.

Quel est donc ce jeune homme qui se targue ainsi?

MAGNUS, se dressant orgueilleusement sur les marches du reposoir.

C'est Magnus qu'on me nomme, lâches!
Je suis Celui-qui-ne-doit-point-mourir
Parce que la Vie m'aime et que j'aime la Vie!

LES PÈLERINS, se prosternant.

O Vierge de la Garde,
Apparais à la Forêt qui te regarde!

LA STATUE DE NOTRE-DAME DE LA VIE, s'animant et empruntant le visage et la voix de Divine.

Je vous prends sous ma sauvegarde,
Amis des arbres,
Mais le pouvoir de ma rivale outrepasse le mien.
Sa force est la force du rien,
Cependant mon rayon ne saurait prévaloir
Contre la Faulx brandie vers l'épi vert de vos espoirs.

MAGNUS, fasciné par le miracle de la Statue.

Vous l'avais-je pas dit?
Je suis Celui-qui-ne-doit-point-mourir,

Parce que la Vie m'aime et que j'aime la Vie!

S'élançant.

Divine!

La Statue reprend sa forme inerte.
Magnus se passe la main sur les yeux comme après un rêve.
Les Pèlerins se relèvent et montent l'un après l'autre baiser les pieds de la Statue.

JORIS, allant à Magnus.

Le soleil est au seuil du coucher.

MAGNUS

Poursuivons la chevauchée.

Les Cavaliers remontent à cheval.
Un Nain, encapuchonné, est là qui depuis un instant garde par la bride la cavale de Magnus. Lorsque celui-ci se présente, le Nain lui tient l'étrier (1).

MAGNUS, une fois en selle, au Nain :

Fantoche à mettre dans sa poche,
D'ici la Ville sais-tu pas une hostellerie?

LE NAIN, obséquieux.

D'ici la Ville point d'hostellerie, seigneur...

Insinuateur :

Néanmoins...

MAGNUS

Néanmoins?...

(1) Ce Nain est celui de la Scène VI du Premier Tableau.

LE NAIN

Lorsqu'à la nuit vous parviendrez au bas de la colline,
Adoptez le sentier de coudriers et de viornes,
Comme l'indique un écriteau sur un poteau d'épines.
Dès au plateau,
Cherchez dans l'ombre,
Et vous découvrirez une tour sombre en un tas de décombr
Dans le donjon ronronne une Vieille aussi vieille que l'Huma
Frappez à l'huis en demandant qu'on vous accorde l'hospita

Malignement :

La Vieille recevra vos seigneuries.

MAGNUS, lui jetant une bourse.

Va te griser à ma santé!

Le Nain attrape la bourse au vol et rit du nombril en voyant les Cavaliers s'éloigner au galop.

THÉORIES DE PÈLERINS, regagnant leurs hameaux.

La Vie,
Quand bien même la Vie
Serait pleine d'épines et de pleurs,
Nous la préférons à la Mort
Quand bien même la Mort
Serait pleine de rires et de fleurs.

Le Nain, assis au bord d'un chemin sur ses jambes croisées, ouvre la bourse, l'élève et la penche ainsi qu'on fait d'une gourde : de l'or en fusion lui coule dans la bouche.

SCÈNE X

Coucher de soleil.

LES MÊMES CAVALIERS

RODOLPHE, singeant un poète décadent.

Le Passant d'or s'en va dormir
sous ses édredons de baleines
dont il gîcle des plumes d'eau...

TOUS, s'excitant au rire.

Do do, dodaine, do do !..

SCÈNE XI

Chauves-Souris

LES MÊMES CAVALIERS

CHŒUR DE SORCIÈRES, aux chauves-souris.

Éteignoirs,
Faites l'obscurité.
Peignez en noir
Ce qui fut de clarté.

MAX, désignant les chauves-souris.

Voyez-les donc grignoter la lumière
Et de l'aile faire
Le geste de se taire.

JEF

La parole est aux sorcières!

SCÈNE XII

Pies.

LES MÊMES CAVALIERS

UNE DAME, parmi des asphodèles flétris.

Lorsqu'il s'en fut loin sur le fleuve ,
J'étais en robe du dimanche
Bien repassée sur quatre planches.
« Je t'écrirai des pages blanches,
Blanches comme ta robe neuve. »

Las ! est tombé dedans le fleuve.
« Il dort en habit du dimanche
Pour jamais entre quatre planches »,
M'a dit la lettre noire et blanche
Ainsi que ma robe de veuve.

SCÈNE XIII

Corbeaux.

LES MÊMES CAVALIERS

JORIS, à Hans et Gilles qui lancent des coups d'épée contre les vols de corbeaux.

Amis, rengaînez votre zèle,
Car les corbeaux sont des tombeaux ayant des ailes.

SCÈNE XIV

Clair de lune ; fourrés hérissés de crocs et de boutoirs de sangliers.

LES MÊMES CAVALIERS

MAGNUS

Vilaines et farouches,
O ces mâchoires qui seront des crucifix d'ivoire
Sur la gorge et la bouche des gentilles châtelaines !

SCÈNE XV

Yeux d'oiseaux nocturnes sur les branches.

LES MÊMES CAVALIERS

LES CAVALIERS, *comme plongeant les mains dans les tas d'yeux brillants.*

Brassons des millions...

JORIS

Gare au coup de bec de la Désillusion!

SCÈNE XVI

Un poteau d'épines avec un écriteau devant un sentier montant de viornes et de coudriers.

LES MÊMES CAVALIERS

MAGNUS, apercevant le poteau.

Eh voici le poteau du sentier conduisant au plateau !

MAX

Tout là-haut, c'est la Tour aux ronrons séculaires.

HANS, bâillant de fatigue.

Ah la noble fanfare que mon nez va faire !

RODOLPHE

A nos éperons !

LES CAVALIERS

Hip ! hop !..

MAGNUS, passant le premier.

Galope, Fidèle, galope!

LES CAVALIERS

Hip! hop!..

La Chevauchée s'engouffre dans le sentier.

QUATRIÈME TABLEAU

Un plateau dans la Forêt.
A gauche, jaillissant des ruines
d'un ancien manoir, un Donjon, le front ceint
d'un mobile diadème d'yeux
d'oiseaux nocturnes qui ulullent.

PRÉLUDE

Les feux follets butinent la plainte éparse. De l'abîme émanent, sourdes ou aiguës, d'animales et humaines lamentations. A travers l'immensité deux cors échangent des adieux.

SCÈNE I

UN CORBEAU, UNE CORBELLE, UNE CHATTE, UNE FOISON DE NAINS

Les Bêtes jacassent, durant que la foison de Nains — chacun sur le dos un sac plein — gravit les dernières roches du plateau.

LE CORBEAU, sur un hêtre éventré par la foudre.

L'aubaine de sommeil fut-elle importante aujourd'hui?

LE PLUS PETIT DES NAINS

Bien plus que celle de la veille!

LA CORBELLE, sur un sycomore mangé de chancres, au Corbeau :

Vois : les sacs pèsent, obèses.

LE MOINS PETIT DES NAINS

Chaque pays a son tour,
Car nous allons de tour en tour épandre de la nuit.

LA CHATTE, pénétrant dans la Tour par une lézarde.

O Maîtresse précieuse !

LA FOISON DE NAINS

Elle fauche les gens, dont nous glanons les yeux.

Chaque Nain dépose devant soi son sac fermé d'un nœud de vipère, et l'entr'ouvre avec ravissement.

LE NAIN OPALE

Moi, ce sont des yeux d'enfants à la mamelle.

LE NAIN PAVOT

Moi, des yeux de joueurs de billes.

LE NAIN SCABIEUSE

Moi, des yeux de pucelles.

LE NAIN CIGUË

Moi, des yeux de mères de famille.

LE NAIN LIE DE VIN

Moi, des yeux d'artisans.

LE NAIN FUMIER

Moi, des yeux de fainéants.

LE NAIN TEMPS D'ORAGE

Moi, des yeux de soldats.

LE NAIN BLEU DE CORBEAU

Moi, des yeux de forçats.

LE NAIN FRUITS POURRIS

Moi, des yeux de philistins.

LE NAIN PEAU DE SERPENT

Moi, des yeux de poètes, — des yeux encore gros de larmes !

LE NAIN PUSTULES DE CRAPAUD

Moi, des yeux de putains, — plein de larmes aussi !

LE NAIN SURFACE DE MARÉCAGE

Moi, des yeux de critiques.

Retirant du sac une poignée d'yeux de critiques :

En vérité je vous le dis, les malins apôtres qui prétendent voir mieux et plus loin que les autres sont myopes, neuf sur dix, à moins que, nouveaux cyclopes, ils n'aient au front qu'un œil-de-bœuf — ou rien encore!

Les Nains se passent des yeux de critiques, on en écrase pour voir ce qu'il y a dedans, d'autres jonglent avec, et l'on s'esclaffe du nombril à la ronde.

LE NAIN CHAIR DE NOYÉ

Moi, des yeux de nonnes et de moines.

LE NAIN ÉCAILLES DE LÊPRE

Moi, des yeux d'archevêques, d'abbés, de prieurs et de chanoines.

LE NAIN VIANDE EN DÉCOMPOSITION

Moi, des yeux de nobles, de seigneurs, de princes et de rois.

PREMIER GROUPE DE NAINS

Portons-les au bivouac
Et demain, avant le chant du coq,
Partons semer dans la lande nos sacs...

SECOND GROUPE DE NAINS

Pour que, de chaque sac enfoui dans la nature,

Sourde et s'épanouisse, en le printemps futur,
Un paon à pattes de racine et queue de jettatûre.

LE PLUS PETIT DES NAINS, l'oreille contre le sol.

J'entends six pas,
Dont deux d'un homme et quatre d'un cheval,
Quelque part dans le val...

LA FOISON DE NAINS, renouant leurs sacs.

Alerte !

Ils s'évanouissent par les soubassements de la Tour. Les lézards étalés sur les troncs d'arbres se dissipent comme des lambeaux d'espoir. La nuit s'épaissit en deuil impérial. Même les vers luisants s'éteignent, un à un.

SCÈNE II

MAGNUS

Il arrive par la droite, à pied, tenant Fidèle par la bride.

MAGNUS, laissant Fidèle et faisant quelques pas.

O Forêt!... Pêle-mêle de gueules et d'ailes;
Tohu-bohu de hurlements et de chants frêles ;
Hymen de belladone et de balsame en fleurs ;
Piliers d'église ou de caverne de voleurs ;
Colosse au rêve hybride, infernal et mystique,
Aux mains l'une d'aumône et l'autre de larcin ;
Grandiose Forêt, difforme et magnifique,
Où le vent sonne l'angelus et le tocsin...
Je m'imagine traverser l'immense conscience
D'un Titan
Qui serait à la fois moine candide et farouche assassin!..

Hésitant parmi les hautes broussailles.

Double Forêt, la Lune ayant soudain bouché
D'une nuée opaque et couleur de péché
Le hautain pavillon de son cor lucifère,
Je crains, risquant un pas encore en ce mystère

Où la ténèbre égare mes yeux d'ignorance
Entre des corps que le sommeil déguise en morts,
Je crains de culbuter l'Ange de l'Espérance
Ou de glisser sur le Reptile du Remords!...

LES AMIS DE MAGNUS, des profondeurs d'un ravin.

Ohé!

MAGNUS, vers l'abîme, les mains en porte-voix.

Ohé!...

Capriciosités de l'écho.

Les traînards
Ne sont qu'à mi-chemin — là-bas, dans le ravin...
Plus robuste et plus agile,
J'arrive préparer un gîte où reposer jusqu'à demain.

Un jet subit de lune.

Enfin le cor des yeux égarés dans la nuit
M'accorde une rasade de son bruit qui luit!...

Avec un cri de soulagement à l'aperçu du Donjon.

M'y voilà donc!

Il s'étonne un instant des bizarreries de la terrasse : les créneaux du Donjon entre quoi passent et repassent des pupilles de phosphore paraissent lui évoquer une énorme mâchoire qui croquerait escarboucles et topazes...
Se remémorant le propos du Nain du Carrefour :

« Dans ce Donjon ronronne une Vieille aussi vieille que l'Humanité... »

Jovial :

Bah, mieux vaut une vieille en somme
Pour l'homme en quête d'un bon somme!

Comme auparavant :

« Frappez à l'huis en demandant qu'on vous accorde l'hospitalité. »
Allons!

Prenant Fidèle par la bride, il se dispose à frapper à la porte de la Tour, mais la cavale blanche se cabre, laboure du sabot le sol et recule comme pour entraîner son Maître, en hennissant.

Hai! qu'as-tu, Fidèle, à regimber de la sorte
Devant cette porte?..
Tu hennis, je devine, après ton râtelier...
Hélas, ma brave, sache faire bonne mine à la misère!
Contente-toi ce soir des pousses tendres du hallier
Et de ronfler sur le genêt en guise de litière
— A moins que la matrone n'ait de quoi te satisfaire!

Ayant attaché Fidèle au fond à un arbre, il revient secouer trois fois le heurtoir de la Tour.
Silence.
Magnus redouble, cette fois appelant :

Hôtesse!

Silence.

On a le tympan dur, à ce qu'il paraît.

Il cogne fortement à l'huis du pommeau de son épée.
Criant :

Une âme vibre-t-elle en cette épave de demeure?

ELLE, dans la Tour, d'une voix qui semble dater du commencement du monde.

Qui frappe à cette heure indue?

MAGNUS, parlant à l'Invisible, à travers la porte close.

Un voyageur perdu, Madame.

ELLE

Avant que ton pommeau ne heurte à ma demeure,
As-tu bien réfléchi, passant de la Forêt?

MAGNUS

Dieu me damne si je ne meurs de faim
Et si, de plus, une meule de pierre
Ne pend à chaque cil de mes paupières!

ELLE

Crois-moi, jeune homme, passe ton chemin!

MAGNUS, vivement.

L'hospitalité jusqu'à l'aube, de grâce!
Cette nuit les étoiles ont l'air d'aigus rubis de glace.
Je suis transi.

ELLE

Il fait froid bien davantage — ici.

MAGNUS

As-tu peur que tu me répondes
Comme à travers un couvercle de tombe?

ELLE

Il n'est au monde aucune force que je craigne.

MAGNUS

Serais-tu quelque avare truffée de ducats?
Duègne, en ce cas j'affirme sur l'épée n'être pas un voleur.
Et que tu seras même amplement défrayée!

Il fait tinter de l'or.

ELLE

L'or est pour moi sans la moindre valeur.

MAGNUS

Serais-tu belle, et trembles-tu pour ta vertu?

ELLE

Je suis vilaine et je me prostitue.

MAGNUS

... Ton âge?

ELLE

L'âge de la Vie.

MAGNUS, éclatant de rire.

C'est remonter au père Adam, ma mie!

ELLE

Son fils Abel fut mon premier amant.

MAGNUS, pressé d'en finir.

Trêve de plaisanterie!

ELLE, glaciale.

Mais jamais je ne ris.

MAGNUS

Ah pourquoi perdre tant de temps à discuter!

ELLE

Nous avons devant nous toute l'éternité.

MAGNUS

Ouvre sans retard,
La Vieille,
J'ai besoin d'un copieux sommeil.

ELLE

Tu l'auras tôt ou tard.

MAGNUS

Ça, ne te fais-je pas honneur en descendant chez toi?

ELLE

Bien avant vous des rois sont descendus chez moi, seigneur.

MAGNUS

Avouables raisons de mépriser
Quiconque ne cogne d'un sceptre à ton chambranle usé!

ELLE

Ma philosophie sait égaliser.

MAGNUS, s'inclinant.

Vous avez de l'esprit jusqu'au bout des ongles.

ELLE

Je n'ai point d'ongles.

MAGNUS

Alors, jusqu'au bout des cheveux.

ELLE

Je n'ai point de cheveux.

MAGNUS, le prenant au badinage.

Tu mériterais,
Bouffonne de forêt,
Qu'on te coupât la langue!

ELLE

Je n'ai pas de langue.

MAGNUS, à la fin agacé.

Bavarde,
Comme on te battrait,
N'était d'émettre avecque la peau de ton ventre
Ce son sec et sourd du tambour
Qui pousserait à braire tous les ânes d'alentour!

ELLE

Mais je n'ai pas de ventre, et je n'ai pas de peau.

MAGNUS, un instant décontenancé.

Diantre!

Puis riant aux éclats :

L'admirable commère que cela doit faire!

Conciliant :

Madame, finissons!
Volontiers je conçois que l'imprévu répugne à telle heure de nuit.
Excusez donc ma main tardive au heurtoir de votre huis,
Et, mes torts confessés, daignez pour cette fois...

ELLE, le coupant.

Je t'attendais.

MAGNUS, surpris.

Tu... m'attendais ?

De mieux en mieux !
Et tu me condamnais au pied de grue !
On aime à rire tout de même, la matrulle !

Réponds :
As-tu des lits ?
J'en réclame sept, larges, pour mes amis et qui te parle,
Plus un moindre, un berceau presque, pour mon page.

ELLE

Je possède des lits pour l'univers entier.

MAGNUS, se récriant.

Il n'en faut pas autant pour quelques cavaliers, ma chère !

Tes lits sont bons ?

ELLE

De sapin pour les gueux, de chêne pour les fiers.

MAGNUS

Solides ?

ELLE

Ils se composent de cinq planches,
Et quelques clous les consolident.

MAGNUS

Blancs, les draps?

ELLE

Blancs, bien blancs, très blancs.

MAGNUS, satisfait.

Fort bien!
En attendant que mes amis surviennent,
Donne toujours la chambre où m'étendre à mon aise.

ELLE

Ne vous déplaise,
En dépit de leur étroitesse
Le client peut dormir tout son saoul dans les miennes.

MAGNUS

Soit!
Il ne vous reste plus, Madame, qu'à m'ouvrir la porte.

Impatient :

Ouvrez donc, ouvrez la porte!

Appliquant son oreille contre l'huis.

Rien, plus rien ne bouge...
On entendrait voler une âme...

Ebranlant l'huis.

Or ça, têtue, m'ouvriras-tu la porte de ton bouge?...

De guerre lasse.

La recluse a regagné sa couche...
Me voilà tel un vagabond jusqu'au matin.

Du poing:

Le Diable t'enfourche, catin!

Songeur :

Pourtant ne m'a-t-elle pas dit : « Je t'attendais »?

Se passant la main sur le front :

Est-ce la fatigue
Ou les senteurs maléfiques de la montagne,
Un lourd sommeil soudainement me gagne...

Avisant un tas de feuilles mortes à la base du sycomore vers la droite, un peu au fond :

Ah, sous ce sycomore, un tas de feuilles mortes...

Il dispose une litière sur laquelle il s'étend. Parlant à Fidèle qui, non loin, lève la tête.

A l'approche de mes amis, Fidèle, hennis-leur que ton maître dort dans ces fougères : ils suivront mon exemple, et l'on roucoulera du rêve ensemble jusqu'à ce que le roy des tournesols se lève et monte l'escalier de l'air.

Il tire le manteau jusqu'à son menton — et s'endort.

LES AMIS DE MAGNUS, dans le ravin:

Ohé!..

L'écho seul leur répond, et aussi des oiseaux ulullent.

SCÈNE III

MAGNUS endormi sur le tas de feuilles mortes, ELLE

L'huis de la Tour miaule sur ses gonds rouillés.

Advient une Vieille au long col de vautour, osseuse et recroquevillée à croire un squelette dans un sac. La lumière verdâtre d'un gros chat-huant, perché sur le poing de la Vieille en guise de lampe, éclaire un visage de parchemin où ardent deux prunelles d'une flamme insolite. Les pans de son vêtement couleur de cendres mettent à la Vieille d'immenses ailes de chauve-souris. Ayant posé sa lampe vive dans une blessure du mur, la Vieille descend le degré du seuil. Elle ne marche pas, elle glisse...

Ici Fidèle s'ébroue, fléchit sur les genoux, se fait toute petite, se couche sur le sol et se dissimule sous les fougères...

ELLE

Croyant à quelque arbuste desséché,
Parvule une fauvette est venue se percher
Sur mon squelette, au crépuscule.
A l'instant de mon geste vif et qui termine,
La frêle, en quête d'un refuge,

Alla, d'instinct, s'emprisonner dans la cage funèbre
Qui s'accroche à ma colonne de vertèbres...

Avec délices :

Cela m'a mis un cœur naïf en la poitrine!

D'harmonieuses voix depuis m'ont visitée.
C'est, dans mon corps de Reine de l'Inanité,
La venue de ce baume dont les saintes femmes
Versent la caresse sur la plaie des âmes;
Et ma misère rachetée par la métamorphose
Rêve de respirer des roses
Et de s'agenouiller devant de la divinité.

Elle se dirige vers Magnus, et s'arrête, comme suspendue par un éblouissement :

O merveille!

Tombant à genoux devant le dormeur :

Niaise qui me flattais d'un pouvoir sans rival,
Car mes yeux n'étaient pas des yeux qui savent voir!
En toi, Beauté, la Mort célèbre son égale!
Encore ma grandeur, ô Beauté, ma grandeur
Est-elle un fœtus noir auprès de ta splendeur.

Repliée sur elle-même :

Depuis l'aube des temps je plane sur la Vie,
Tel un oiseau de proie aux serres de démon.
L'Humanité, qui va sous mon signe asservie,
J'en saccage à mon gré les troupeaux de limon.

Mon appétit sans borne a pour gueules les tombes
Dont les fines et mobiles dents sont des vers.

Il me faut chaque jour d'énormes hécatombes,
Je mange tous les soirs un morceau d'univers.

C'est moi, la Mort, c'est moi qui veux les éphémères;
C'est moi, la Mort, qui mets l'automne après l'été;
C'est moi, la Mort, c'est moi qui fais pleurer les mères
Et qui plonge l'Amour dans les flots du Léthé.

Les Vivants m'ont craché les noms les plus infâmes
Car je tiens en mes mains tous les pouvoirs maudits,
Hors celui d'étrangler les diaphanes âmes
Qui glissent de mes doigts vers les bleus paradis.

Eh bien, monde, ne me hais plus! la Mort désarme!
L'implacable s'avoue lasse d'anéantir
Et dépouille aujourd'hui sa simarre d'alarmes
Pour humblement vêtir le lin du repentir.

Vivants, je ne veux plus tisser le mauvais rêve
Ni grossir l'océan du tribut de vos pleurs.
Voyez, ma faulx devient une palme de trêve,
Et j'aspire à pâtir de toutes vos douleurs.

Pitié, Beauté, dont j'ai mouillé la pure face
Afin de me saouler en mes nuits de festin;
Pitié, Beauté dont j'ai souillé la sainte race,
Car je n'étais que la servante du Destin!

Tiens, je t'offre à présent, gage de ta victoire,
Le plus noble jeune homme émané de tes flancs.

Je pourrais moissonner sa chevelure noire,
Mais je passe et lui dis : Va vers les cheveux blancs!

En retour, o Beauté, bénis-moi d'un sourire,
Et j'oublierai mon rôle de fatalité!
Souffre que je repose à l'ombre de ta lyre,
Et mon sommeil sera ton immortalité!

Retournant à l'endormi et le buvant des yeux.

Que ce jeune homme est désirable, cependant!

A force de le contempler, la transfigurée est prise d'une sorte d'irrésistible vertige, et peu à peu l'on sent comme crisser aux créneaux de sa bouche le sinistre désir des anciennes curées.

Sacrifice, déjà tu m'épouvantes!

Se penchant sur Magnus et le reniflant âprement des pieds à la tête.

Son squelette doit être un objet digne d'un musée de roi!...

MAGNUS, rêvant.

Divine!...

ELLE

Il rêve d'*elle*...

MAGNUS

Divine!...

ELLE, sous l'action tyrannique de l'ancien levain.

C'est la Vie qu'il appelle!...

MAGNUS

Divine!...

ELLE, se tordant les bras.

Ah qu'il s'en aille, qu'il s'en aille donc!...

Prenant entre ses mains la tête de Magnus et criant:

Pars, oh pars...

Lâchant la tête et se reculant.

J'ai peur que ressuscitent mes instincts canailles!

MAGNUS, sursaillant.

Pouah!

Sur son séant.

Une couleuvre, ce me semble, me serrait le crâne aux tempes...

Découvrant debout à son côté la Vieille.

Quelle est donc cette forme à mine verte et renfrognée
Que l'on dirait vêtue de toiles d'araignée?

Avisant la porte ouverte de la Tour.

Eh pardieu, c'est la Vieille aux cent rides!

Enfin tu te décides?

S'étirant.

Dis-moi,
Quelle tarentule te pique
De réveiller qui songe d'or sous l'argent de la lune?

ELLE, énigmatique.

Une fois n'est pas coutume.

MAGNUS, la dévisageant.

Cette Vieille est un fagot de siècles.

ELLE, à brûle-pourpoint, les mains jointes

Fuis la cime maudite!
Ceux par qui tu fus rencontré,
Bel étranger,
T'ont-ils pas dit : « Le mal décime la contrée » ?

MAGNUS

A d'autres, la commère!
Tu ne veux pas me recevoir, — la chose est claire!

ELLE, pressante.

Tu cours un grand danger.

MAGNUS

Moi fuir, malepeste!
Du moment que danger il y a, — je reste.

ELLE, à part.

Je sens gémir l'oiseau captif entre mes os...

Maternelle.

Et si je t'apprenais que la *méchante* rôde
Et qu'elle peut venir d'une minute à l'autre...

MAGNUS

Quelle *méchante?...*

Comprenant.

Ah oui... celle qui fait pleurer les mères.

ELLE, frissonnant.

Les mères!... (avec un sanglot) toujours les mères!...

MAGNUS

Tu pleures... je devine... pardonne...
Tu possédais sans doute une fille très douce,
A la façon de ma Divine,
Ou bien un beau garçon qui t'avait pour madone...
Or un jour, n'est-ce pas, un jour vint à passer l'Infâme,
Et l'énorme détresse éclata dans ton âme?...

ELLE, oppressée.

Non, non, non...
Jamais je n'ai bercé de mignon ni de mignonne...

S'informant, mais avec une appréhension.

Mais toi... ta mère sourit-elle encore?...

MAGNUS

Hélas!
Si belle avec ses yeux jolis comme deux hirondelles!

Un soir, assaillant le manoir en joie sur la Vallée,
La Carnassière entra me la voler !

ELLE, angoissée, — à la dérobée.

Je me rappelle...
Elle était blonde et tu riais vers ses mamelles...

MAGNUS, avec une rage concentrée.

Hun ! s'il est vrai que parfois tu te montres,
O toi qui me l'as prise,
Garde-toi bien que ma douleur ne te rencontre,
— Car ce jour-là je serais consolé !

ELLE, d'abord courbée sous la menace, puis le fixant dans les yeux.

Saurais-tu que c'est Elle qui passe ?

MAGNUS

Mon cœur me le dirait.

ELLE, bondissant.

Arrière !... je te chasse !...

MAGNUS, interdit.

Eh, voilà maintenant que tu menaces !
Pourquoi, Madame, je vous prie ?

ELLE, singulièrement.

Parce que... je t'aime !

MAGNUS

Tout doux !
Tu viens trop tard, sybille de carême...
Songe à te pourvoir d'un autre fiancé.
Mon cœur est pris.

Y pensant après coup :

Quelque malheur peut-être a troublé sa pensée.

D'un ton filial :

Bonne vieille, qui te retient en ce logis ?

ELLE

J'ai... du moins j'avais fort à faire en ce pays.

MAGNUS

Est-ce ta demeure quotidienne
Ce donjon solitaire au manteau de lichen et de lierre ?

ELLE

J'habite nulle part et je hante en tous lieux,
De sorte que je suis ici tout en étant ailleurs.

MAGNUS, à part.

Serait-ce une sorcière ?

De ces grimacières
Qui cavalcadent à balais
Parmi les feux follets, les gnômes et les boucs,
Et qui donnent, en guise de braise, aux chaudrons
Des yeux ronds de hiboux ?

Va pour la mascarade!

ELLE, s'allumant.

Pars, te dis-je, va-t'en, sans me demander rien!
Va-t'en d'ici, — ce que je fais est pour ton bien.

MAGNUS, goguenard.

Merci!

Que si l'expectative de ton bouc galant
T'inspire d'éloigner ma paire d'yeux,
Sois tranquille — et que mon air las t'en soit garant! —
Je n'irai pas vous voir forniquer tous les deux.

ELLE

Tu m'entends.
Fixe-toi n'importe où, pourvu que loin d'ici!
Va, si tu veux, dans un repaire de brigands;
Va dans les lupanars où l'on bafoue l'amour;
Va parmi les vipères, les tigres, les vautours;
Va te noyer dans les bras fous de l'ouragan;
Vas au bagne où le corps désespère,

Vas en enfer où l'âme grince entre les pinces de Satan,
Mais, au nom de l'amour
Comme au nom de ta mère,
Va-t'en d'ici, va-t'en !

MAGNUS

Sphinge de nuit,
Veux-tu mon sentiment ?
Tes énigmes à la fin m'ennuient.

ELLE

Homme, ne me tente pas !

Sais-tu pas que les sphinges dévorent ?

MAGNUS

Folle, cours boire l'ellébore !

Il regagne les feuilles mortes.

D'ailleurs, j'espère mes amis.

S'allongeant au pied du sycomore.

Sur ce, bonsoir, momie !

Il tire son manteau sur son visage et s'offre au sommeil.

ELLE, éplorée.

O Mort, serait-ce vrai, ton ignoble nature
Ne pourra donc en aucun temps se racheter
Puisque même la Vie empêche ce rachat ?

Ciel, as-tu condamné l'errante qui torture
A ne s'asseoir jamais sous l'astre de bonté
Sans qu'elle entende : marche ! et reçoive un crachat?

Contenant son cœur entre ses mains.

Comme tu bats de l'aile, ô jeune cœur vivant,
Dans ma poitrine vaine, carrefour des vents !

Sus à Magnus :

Qui je suis ?
Va-t-il falloir te le crier, téméraire, — *à moitié?*

Résolument :

Je suis la Vendangeuse d'Yeux.

MAGNUS, s'accoudant sur le sol.

La guenon tient à m'effrayer.

ELLE, sauvagement.

Je suis l'acerbe Vendangeuse aux doigts d'octobre !
Les Nations sont mes vignobles,
Et mes raisins les yeux des Passants de la Vie
Dès que sur eux sévit
La serpe,
Tardive ou précoce,
Des Derniers Adieux !

Chaque être :
Vigne ou treille qui marche,
Grasse ou maigre,

Sur la page où le Destin écrit en marge
Le signe de fleur ou le signe de pleur.
Issus du ventre taciturne de l'hiver,
Ils vont, les ceps en marche à travers l'univers,
Ils vont, par le sourire ingénu de l'avril
Ensuite par les fièvres de l'été viril,
Ils vont, parmi les aubes et parmi les vêpres,
A moins qu'advienne une soudaine adversité,
Vers l'automnal déclin de la maturité
Qui pare de leurs grains le Cellier des Ténèbres.

Je suis l'acerbe Vendangeuse aux doigts d'octobre!

O,
Dès le crépuscule au verbe de crapaud,
Les innombrables grains de mon pressoir,
Innombrables à croire que les fronts demain
Montreront deux trous noirs où triomphaient deux yeux,
Et que les choses désormais ne verront plus jaillir des roses
Les fiançailles du matin
Ni succomber en l'océan lointain,
Où les noyés sont des reflets gardés par le miroir,
La rubiconde apostasie du monde aux longs cheveux de soir!

Je suis l'acerbe Vendangeuse aux doigts d'octobre!

Dansant dans un pressoir imaginaire:

Contemple!
Mes talons d'orgie
Dansent la danse des prunelles aux strophes d'élégie!

Contemple !
Le pressoir à forme de cercueil déborde !
Et jusqu'à ma gorge déferle
Un fouillis d'yeux d'où gîcle un reste de regards
Qui poignardent mes pieds, mes cuisses et mes tempes,
Fouillis que j'écrase
En une rage
De Furie
Tordant son hystérie
Sur un monceau de perles !

Vois
Ces yeux passionnés pour les joujoux,
Ces yeux enthousiastes des bijoux,
Ces yeux de peuples ayant faim,
Ces yeux de rois le ventre plein,
Ces yeux de simples vers leurs blés,
Ces yeux d'harpagons vers leurs clefs,
Ces yeux de marins sur la mer,
Ces yeux d'astrologues dans l'air,
Ces yeux d'époux qui sont un quoique deux,
Ces yeux de monastère en extase de Dieu,
Ces yeux d'adolescents qui contemplaient de l'avenir
Et ces yeux de vieillards qui contemplaient du souvenir...

J'écrase et j'écrase des grappes et des grappes encore,
Comme si, jambes en l'air,
Je dansais à l'envers sur le plafond des cieux !

Je suis l'acerbe Vendangeuse aux pieds d'octobre !

Or cela coule à gros bouillons d'écume
Et tourbillonne dans la cuve!

Et maintenant que chaque foudre
Semble la panse pleine d'un Silène
Grisé par tous les pleurs de la Désespérance,
A tirelarigot je vais boire et puis boire
Jusqu'à ce que barbarement je roule,
Saoule,
Et culbute en la fange
Où le Serpent de l'Épouvante
En rut,
Irruant comme un sexe en mon ventre de leurre,
Viendra m'engrosser du venin
Dont j'userai demain contre les ceps nouveaux de l'Heure!

Je suis l'acerbe Vendangeuse aux mains et pieds d'octobre!
Les Nations sont mes vignobles,
Et mes raisins les yeux des Passants de la Vie
Dès que sur eux sévit
La serpe,
Tardive ou précoce,
Des Derniers Adieux!

MAGNUS, nonchalamment.

Tu dis le vers tragique à l'admiration!
Excuse-moi pourtant
Si, à l'instar des aristarques de ce temps,
Je n'entends goutte à ton symbole

Et ce soir me déclare de l'ancienne école,
Et si, finalement, je ne tombe idolâtre
De ta science du théâtre
Comme un frivole présomptif de banque
Des cuisses remarquables d'une saltimbanque.

ELLE, haussant les épaules.

Mécroire est le propre de l'homme!

A part:

Certaines fois,
Plaisir de femme,
Je me nomme à l'oreille d'un homme en clochettes de fête.
Une bête avertie
Tremblerait et courrait pleurer vers ses petits.
L'homme, lui, se rit de ma menace de trépas.
La cause? il n'y croit pas!
Et ma proie d'achever quiètement sa joie
Pour ne se rendre que devant le fait brutal,
C'est-à-dire quand les fossoyeurs le descendent
Dans le trou fatal où l'on devient un peu de cendre...
Alors, seulement alors, il croit;
Mais il est trop tard, nigaud, — pourris à l'ombre de ta croix!

Haut.

Mécréant, te faut-il une preuve, sur l'heure?..

Elle fond vers l'endroit où est couchée Fidèle, esquisse un geste prompt sur la cavale, après quoi revient tendre ses mains à Magnus qui s'est levé.

Voici!..

MAGNUS, se penchant sur les mains de la Vieille.

Qu'est-ce qui brille au creux de tes deux paumes?.
Un couple de crapauds?..

ELLE

Observe mieux.

MAGNUS, troublé.

Hagardes, tes mains me regardent...

Hérissé.

Des yeux!.. ce sont des yeux!..

ELLE, se gaudissant de son effarement.

Ce ne sont que des points sur des i, petit!...

MAGNUS

L'éclair des fiançailles troubla-t-il mes sens?..
Mais non, je divague...
Ce sont deux émeraudes au chaton de ses bagues...

ELLE, lui agrippant les mains, fascinatrice.

Tu vois bien,
Il importe que tu partes
Pour ton repos et pour le mien.

MAGNUS, aigument.

Ahi, tu me broies les mains

Comme si le bâillement d'un tronc d'arbre
Avait clos sur mes doigts ses deux lèvres de bois!

ELLE, le tenant toujours et l'entraînant.

Bah, que te sert de faire le bravache?
Plus on résiste, mieux je brise.
C'est peu de chose en somme qu'être un tantet lâche.

MAGNUS, se débattant dans l'étau.

J'aurais dû précompter la crise de la folle.

ELLE, bonnement.

Présomptueux, redescends la colline.

MAGNUS

Lâche-moi, coquine!

ELLE

Daigne d'abord te soumettre.

MAGNUS

Magnus ne connaît pas encor son maître.
Lâche-moi donc, démon!

ELLE

Pas avant que tu ne m'aies promis de quitter ce domaine!

MAGNUS, douloureusement.

Cesse, ou j'appelle mes amis!

ELLE

Ose enfin l'avouer :
Magnus a peur et tremble comme feuille au vent.

MAGNUS, rassemblant ses forces et se dégageant de l'étreinte par un effort surhumain.

Vois si mon poing tremble!

Perdant toute mesure sous l'affront reçu, il se précipite sur la Vieille et rageusement la frappe du poing à la poitrine.

Que t'en semble?

ELLE, terrible.

Ha!...

MAGNUS, contrit.

Qu'ai-je fait?..
Une femme!.. et si vieille!.. et d'un frêle de tige!..
Oh palliez, Madame, un coupable vertige!..

ELLE, écumant.

Il est trop tard!
Ton poing d'hercule,
En me frappant,
A brisé la cage de mon cœur,

De mon cœur bénévole.
Regarde-le sur nous qui vole, vole, vole...
Regarde-le mon cœur,
Ce cœur aux ailes brèves d'une trêve blanche,
Regarde-le sur cette branche aux torsions de serpent!..

Et je n'ai plus de cœur!!!

Paradoxal vainqueur d'un sommeil de moi-même,
Pâlis sur le désastre évoqué par ta faute,
Car désormais je revendique un diadème
Abandonné sur une borne de l'Oubli,
— Et je te tiens, mon hôte!

MAGNUS, en bataille.

C'est Magnus qui te tient, o vil épouvantail,
Et te clouera demain au vantail de la Ville!

ELLE

Outrecuidance!

MAGNUS, avec jactance.

Ne sais-tu point?
J'arrête un cheval emporté par la crinière;
Je massacre un taureau d'un coup de poing;
Quant aux fauves des tanières,
Je les étrangle à la potence de mes bras;
Et, cela fait, je ris le rire brave!

ELLE

Que simplement je te regarde,
Et Magnus rampera bientôt comme une larve.

Elle se campe devant Magnus et le fixe.

MAGNUS, sous le joug.

Éteins, fantôme, éteins ces deux guêpes qui brillent,
Dont les aiguillons me trouent comme des vrilles!..

Petit à petit, comme si les regards de la Vieille agenouillaient ses épaules, il se courbe jusqu'à mordre la bruyère.

Sortilège!..

S'efforçant de lutter contre l'influence.

A moi, lions intérieurs de ma puissance!

Il s'arc-boute d'un effort et lance vainemen ses bras autour de la Vieille immobile.

O sa taille,
On dirait de la neige, ou mieux encore de l'absence!..

Il retombe sur les genoux et les mains,

En la frappant naguères,
J'ai cru secouer un sac de dés à jouer.

ELLE, gouailleuse.

Les Dés du Sort!

MAGNUS

Serait-ce une harpie aux gages de quelque euménide?

Parvenant à tirer son épée du fourreau, il court sur ses genoux, et la traverse de son arme.

Elle demeure immobile et ricane.
Halluciné :

Je traverse du vide !!!...

Les mascarons des Nains surviennent grimaçants aux soupiraux de la Tour comme en un pandemonium.
Se garant derrière la croix de son épée :

Saintes, délivrez-moi de ces esprits malins !

Les grimaces s'effaçent.

ELLE, s'amusant.

Damoiseau,
Je vois, par ton gosier béant,
Frissonner le grelot de néant
Qui s'appelle ton cœur.

MAGNUS, se tordant sur le sol.

Quelle est donc cette force malingre
Qui me ploie comme un roseau ?

ELLE

Va,
Tu me reverras,
Toi qui m'as outragée,
Car il me plaît présentement te négliger,
Alors ma force entière tu la connaîtras !

Je te laisse mûrir avant de te pourrir,
Sachant l'heure propice de se bien venger.
Mais je te veux, vengeance, digne de l'histoire!
Cette heure-là venue,
Je surgirai devant le char de ta victoire
Et mon front noir fera tes lions se cabrer.
Tu gémiras : « Quelle est cette foudre inconnue? »
Et je rirai
De voir ta pauvre âme pleurer ses larges larmes longues
Sur la mare où, depuis le premier soir du monde, je vais boire!

La porte de la Tour se referme sur la Vieille, telle une paupière nerveuse sur un regard méchant.

Le chat-huant lumineux s'est dissipé en ululant.

SCÈNE IV

MAGNUS

Subitement libéré du joug qui le prosternait il se détend de toute sa hauteur et parcourt en tous sens le plateau.

MAGNUS

Monstre, où te caches-tu?

Sondant les touffes d'ombre.

T'es-tu fondu dans la ténèbre?
Ton fagot séculaire a-t-il, aux étincelles des tes yeux, pris feu?..
Ou cet huis s'est-il clos sur l'horrible inconnue
En lèvres d'une plaie sur un os mis à nu?

Il court secouer le heurtoir de la Tour.

Personne!..

Sur un fébrile éclat de rire :

Eh non! — je dors...
Et quelque songe dans l'esprit me plonge ses crocs de mensonge...

Courant vers son grabat de feuilles mortes.

Je suis là, couché, qui dors
Cependant que les rats d'un cauchemar me mordent...

Remuant du pied le Magnus qu'il prétend étendu près du sycomore :

Debout, Moi-même en pâmoison!
Libère-toi des lourds pavots de ta prison!.. . .

Glacé.

Seigneur! mes pieds ne foulent que mon ombre!...

Se jetant sur son manteau resté sur les feuilles mortes, il le secoue, regarde dessous puérilement.

Non, je ne rêvais pas...
Je vivais...
Je vis encore, là debout, debout dans l'heure sombre...

LES AMIS DE MAGNUS, proches, hélant.

Ohé!...

MAGNUS, se ressaisissant.

Mes amis!... ah courons les rejoindre!...

Remontant vers sa cavale.

Viens, ma blanche Fidèle...
Cesse de paître l'herbe du péché...
Viens-t'en poursuivre au loin la chevauchée!

Découvrant la cavale sur le sol.

Eh quoi, Fidèle, tu sommeilles

Tandis que, ton maître, je veille ?...

Il se baisse vers la cavale et recule avec un cri rauque.

Miséricorde, ma cavale est morte !...

LES AMIS DE MAGNUS, de plus en plus proches.

Magnus !...

MAGNUS, prenant la tête inerte entre ses bras.

Par pitié fixe-moi de tes deux grands yeux bons !...

Epouvanté.

O ces deux trous profonds !...

Laissant retomber la tête roide.

Ma Fidèle n'a plus d'yeux !!!..

Il la baise multiplement sur le front.

JORIS, dans la futaie.

Par ici, vous autres !...
J'aperçois la Tour en dents de scie...

LES AMIS DE MAGNUS

Hourra !...

Paraît Joris, par la droite.

SCÈNE V

MAGNUS dans le hallier du fond, JORIS, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, LE PAGE DE MAGNUS

JORIS, vers ses Amis.

Attachez vos chevaux près du mien...
Un dernier pas...
Courage!...

LES AMIS ET LE PAGE, enjambant la dernière roche.

Là!

GILLES, poussif.

Mon cœur n'a pas ce soir la mandoline
A grignoter des sérénades vers la lune!

HANS, se frottant les fesses.

Comme je vais vous dorloter,
O mes jumelles molestées,
Dans le lit qui m'attend à cette auberge du Bon Dieu!...

JORIS, appelant à la porte de la Tour.

Magnus !...

MAGNUS, surgissant du hallier, pâle et défait.

O mes amis, ne nous attardons pas ici !...

TOUS

La Vieillarde refuse de nous héberger?

MAGNUS

Ah suivez-moi, de grâce, sans m'interroger!

JORIS

On te croirait le revenant à face blanche de ces ruines.

MAGNUS

Quelle aventure étrange!

MAX, croyant avoir deviné.

Je l'aurais parié!
La Vieille, n'est-ce pas, est une bande de voleurs
Qui, surgissant du donjon de malheur,
Se sont mis, vingt contre un, à drûment l'étriller?...

TOUS, tirant promptement l'épée.

Canailles !...

Avant que Magnus ait pu les retenir, ils enfoncent la porte et pénètrent dans la Tour où les suit le Page.

MAGNUS, les bras au ciel.

N'entrez pas, n'entrez pas !... cette Tour est maudite !...

MAX, sortant le premier de la Tour.

Tu railles !

JORIS, sortant le second.

La Tour est vide !...

RODOLPHE, sortant le troisième.

Pas une âme qui vive en ces murailles !...

GILLES, sortant le quatrième.

A peine une araignée
Qui, lasse d'épier, dévide
L'inutile étoile de sa toile.

HANS, sortant le cinquième.

C'est la Tour du Néant !

JEF, sortant le sixième.

En somme : rien !

LE PAGE, sortant le dernier, une faulx à la main.

Rien... sinon cette faulx laissée par quelqu'un de jadis !...

Il jette la faulx aux pieds de Magnus, qui sursaute comme s'il s'agissait d'un reptile.

MAGNUS, désignant la faulx.

Ah ! sur l'acier — du sang !

JORIS, avec un bon rire.

C'est de la rouille.

MAGNUS, les entraînant.

Venez !

JORIS

Qu'as-tu donc à trembler comme une aïeule à la quenouill

TOUS

Parle !

MAGNUS

Plus tard ! plus tard !...
Quittons à la hâte ce site hanté par le Diable !...
Venez ! venez ! venez !..

Il les entraîne.

HANS ET GILLES, s'étayant l'un l'autre ridiculement.

Quelle nuitpitoyable !..

SCÈNE VI

ELLE, LA FOISON DE NAINS

Elle sort de la Tour, vivacement.

ELLE, étendant son bras décharné vers la fuite de Magnus.

O toi qui méconnus la Reine du Trépas,
Magnus,
Je m'attache à tes pas!

LA FOISON DE NAINS, l'environnant d'obséquiosités.

Maîtresse,
Que n'as-tu moissonné l'élégant cavalier?

ELLE

Pour le plaisir de mon plaisir, mes chanceliers!

Les Nains s'en pourlèchent.

O nains,
Bamboches et bancroches,
Sous-doubles et crapoussins,
Que concoure au chef-d'œuvre de mon effigie
Le trésor en réserve de votre magie!
Hardi! que mon squelette soit le mannequin

Autour de quoi, splendide image tentatrice,
Soudainement florisse, au génie de vos doigts,
Un symbole fameux masquant l'Usurpatrice!

LA FOISON DE NAINS

Jette, Maîtresse, ton dévolu
Sur ces pétales de fleurs révolues
Que nos soins ont gardés des soleils et des lunes!

Les Nains entrouvrent des coffres à forme batracienne et font valoir ce qu'ils recèlent.

LE NAIN PAVOT

Les tresses rousses d'une dogaresse de Venise.

LE NAIN CIGUË

La face d'une archiduchesse d'Allemagne.

LE NAIN LIE DE VIN

La bouche et le fruit d'une idole de Lesbos.

LE NAIN FUMIER

Les seins durs d'une courtisane de Paphos.

LE NAIN TEMPS D'ORAGE

Les bras d'une gladiatrice de l'Hellade.

LE NAIN FRUITS POURRIS

La nuque et les reins d'une esclave du Nil.

LE NAIN PEAU DE SERPENT

Les épaules et les hanches d'une patricienne de Rome

LE NAIN PUSTULES DE CRAPAUD

Le ventre, la croupe et les cuisses d'une gitane d'Espagne.

LE NAIN SURFACE DE MARÉCAGE

Les mollets d'une fille de France.

LE NAIN CHAIR DE NOYÉ

Les mains d'une vierge de l'Évangile.

LE NAIN VIANDE EN DÉCOMPOSITION

Les pieds d'une bacchante de Virgile.

ELLE

A moi les aubes d'Ève,
Et les aurores de Vénus,
Et les lys noirs de Cléopâtre,
Et les iris de Magdeleine,
Et le mirage des Sirènes aux alcôves de nacre !

Hardi, valets !
Hâtez-vous d'étager votre métamorphose
Sur le corps maigrelet de la Dame à la Faulx,
Afin qu'elle appareille pour l'écueil de roses
Qu'aux pays du jour on appelle l'Amour !

Hardi, mes gringalets!
Faites, oh faites-moi belle
Et belle
Comme jamais ne fut belle
La plus belle des belles d'entre les mortelles!

Les Nains s'empressent autour de leur Maîtresse et s'apprêtent au chef-d'œuvre.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

La place de l'Université.
Au fond le péristyle à degrés de l'Université, précédé d'une cour qu'enclôt une grille ouvragée.

SCÈNE I

MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, PARTISANS DE MAGNUS, PARTISANS DU CONCURRENT DE MAGNUS, ÉTUDIANTS, — puis MATHUSALEM

Divisés en deux camps turbulents, les Etudiants échangent leurs opinions : enchevêtrement de gestes et de cris.

LES PARTISANS DE MAGNUS, faisant chorus.

Magnus aura la palme !

LES PARTISANS DU CONCURRENT DE MAGNUS, de même.

Elle ira, cette fois, à son rival !

HANS ET GILLES

Je parie pour Magnus !

UN DU CAMP ADVERSE

Moi pour le Bossu !

UN ÉTUDIANT NEUTRE, juché sur le pilier de la grille.

Je suis sans préférer tel ou tel candidat.
Peu me chaut qu'on laure et palme
Le beau prince ou l'étranger difforme,
Magnus ou son rival !
Mais, quel qu'il soit, un Vainqueur nous importe,
Et cela seulement nous doit tenir au cœur
Puisque, sur le pavois pour la durée du Carnaval,
Le héros du concours
A charge d'abriter sous son sceptre éphémère de roi
Nos folies des Jours Gras.
Dixi.

UN GROUPE DE BONS VIVANTS

Hourra !

UN IRRITABLE, enfourchant d'un bond la nuque d'un camarade qui lui sert de tribune.

Moi je suis pour le changement
En politique, et autrement.
Une même figure sent l'officiel
Et rien ne m'horripile comme un même ciel.

Magnus fut élu par deux fois,
C'est pourquoi nous n'en voulons plus !
Ὣς ἔφατο.

RODOLPHE

Dis plutôt
Qu'il te cuit d'appeler plus longtemps Aristide : le juste!

HANS, invectivant l'Irritable.

Tu tiens à placer tes écailles, mollusque !

L'IRRITABLE, dégringolant de sa tribune vivante.

A tes ouailles, rustre !

Hans et l'Irritable foncent l'un sur l'autre. Rixe. On les sépare.

UN IVROGNE, chantant dès la cantonade.

Quand tu mourras, grasse maîtresse, j'enfouirai tes charmes
Au saloir aux cochons,
Et je t'y salerai si bien du gros sel de mes larmes
Que tes deux jambes deviendront jambons.

Entre l'Ivrogne. C'est Mathusalem. Il est grotesquement revêtu d'un très archaïque costume de l'Université.

UN ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE, barrant la route à l'Ivrogne.

Hé le braillard,
Jusqu'à midi la place est aux Étudiants
Non aux soulards !

L'IVROGNE, louchant de par la plume tombante de sa toque.

Puisque l'on méconnaît de la sorte un confrère,
Je n'ai plus qu'à jeter mon apparence à la rivière.

UN ÉTUDIANT, le retenant par la rapière qui lui bat entre les jambes.

Eh pardieu,
C'est Mathusalem, le vieil étudiant,
En son costume de l'École — au temps de nos grands-pèr

UN AUTRE ÉTUDIANT, à ses cadets.

Cet incurable Chevalier de Brasserie
Ne daigne se remémorer la confrérie
Qu'aux jours d'officielle beuverie.

UN AUTRE ÉTUDIANT

Pour qui tiens-tu, Mathu?

MATHUSALEM, grognant.

Ouais?

UN GROUPE DE GAUCHE, le tirant à soi.

Pour le prince cossu?

UN GROUPE DE DROITE, même jeu.

Ou bien pour le bossu?

MATHUSALEM, assurant le manteau de sa dignité.

Je suis indépendant... comme Diogène!

UN ÉTUDIANT

La vérité certaine
Est qu'il habite tour à tour les tonneaux d'alentour.

UN AUTRE ÉTUDIANT, étayant Mathusalem de l'épaule.

Dire que *ça*, voilà près de quarante années,
Que *ça* fut lauréat de l'Université!...

MATHUSALEM, abruti.

Je suis... pour l'Idéal, — voilà mon sentiment!

GILLES

Il est plein comme une outre.

MATHUSALEM, entre des hoquets.

J'ai d'énormes idées vraiment
Susceptibles de mettre sens dessus dessous
La ridicule création du Démiurge — en outre!

Broutant l'atmosphère avec avidité, puis se frappant le front noblement; avec une nausée :

Quand cela sortira...

On se gare.

HANS

A coup sûr ce sera quelque nouveau déluge!

MATHUSALEM

Quand cela sortira, mes maîtres,
Les académies devront reconnaître
Qu'Archimède n'est auprès de moi qu'une mouche,
Aristote une puce et Paracelse une punaise.

UN ÉTUDIANT, lui fauchant le couvre-chef d'un revers de main, à la course.

Touche!

Rires et cris d'animaux; le couvre-chef vole aux quatre coins de la place.

MATHUSALEM, caressant de la dextre son crâne dénudé.

Si vous soupçonniez les vastes projets qui fermentent dans l'œuf,
Et combien neufs!

UN ÉTUDIANT

Il dit ces fatuités depuis plus de trente ans.

MATHUSALEM

Comme à côté le globe vous semblera terne!
J'en ris d'avance, mes mignons!
Le soleil aura l'air d'une informe lanterne,
Et la lune d'un blême, oh blême lumignon...

Il s'esclaffe, on l'imite.

Les fleuves, d'absurdes limaces...

Il s'esclaffe de plus belle, les assistants aussi.

Voyez d'ici l'incommensurable grimace
Qu'aux lucarnes des cieux fera le nommé Dieu !

On se tord, lui davantage que les autres.

UN GROUPE DE MYSTIFICATEURS, suppliants.

Hâte-toi d'accoucher ton génie !

MATHUSALEM, incorruptible.

Messieurs, n'offensez pas ma modestie !

Avec un ample geste de clémence :

J'ai pitié, vous dis-je, grand pitié de Dieu !...

Il va ruminer contre un pilier.

MAX, sur une borne du fond, continuant à pérorer devant un groupe.

Deux fois déjà Magnus conquit la palme et les feuilles de chêne aux concours où s'agita le noir Problème de la Mort, eh bien je vous le dis, Magnus vaincra de rechef aujourd'hui que s'agite celui, radieux, de la Vie ! (Dominant les dénégations). Lorsque, après le troisième son de l'*Angelus*, à midi, le Recteur clamera le nom du lauréat, ce nom sera : Magnus !

LES PARTISANS DU CONCURRENT DE MAGNUS

Non : celui du bossu !

GILLES

D'abord comment le nommez-vous cet avorton
A hideur de blasphème,
Que l'on prétend sorti du nombril de Platon ?

UN ÉTUDIANT

On a su que, la veille des épreuves dites du Carême, il vint à l'Université solliciter l'honneur de concourir... Au vu du mascaron, nos maîtres sont pris d'un fou rire; mais, comme il insiste, se fâche même, et plus; d'autre part, comme nul ne veut courir le risque en face de Magnus, — on l'inscrit sur la liste...

LES PARTISANS DE MAGNUS

Son nom?... quel est-il?... d'où vient-il?...

LE MÊME ÉTUDIANT

On n'en sait pas plus long.

JEF

Thersite contre Achille!...

UN PARTISAN DU CONCURRENT DE MAGNUS, en riposte à Jef.

Ayant, si l'on dit juste, la science infuse,
Il voit peut-être où toucher le talon.

RODOLPHE

Fausse couche de sorcière,
Il me répugne votre homunculus
Avec sa face glabre de cadavre et son échine en tumulus.

GILLES

Un crapaud droit sur les deux pattes de derrière!

HANS

Belzébuth en personne!

LES PARTISANS DE MAGNUS

Vive Magnus!

LES PARTISANS DU CONCURRENT DE MAGNUS

Vive l'Autre!

On s'apostrophe, çà et là quelques horions.

UN CONCILIATEUR, s'interposant.

Du calme!

Aux Amis de Magnus.

Mais aussi
Vous voulez tout rafler, doux clercs de la Vallée!
De grâce soyez moins avares d'une palme!
Cessez la lubie qui nous scinde en deux camps très jaloux:
D'un côté Ceux de la Vallée, partisans de Magnus,
De l'autre Ceux des Villes, partisans de l'Inconnu;
Vous le Camp des Brebis et nous le Camp des Loups.
Vaut-il pas mieux attendre sagement le dévolu
Et que ce champion ou l'autre soit élu?
Patience!
On aura tout loisir de se manger le nez
Dans quatre jours, au mardi-gras,
Sous l'enseigne de cuivre des estaminets.

PLUSIEURS GROUPES, approbateurs.

Hourra!

UN BOUTE-EN-TRAIN

Et je propose un Carnaval sans précédent!

En appelant à tous.

Ça, messieurs,
Trouvez-vous pas l'époque dépourvue des fanfares d'antan?

TOUS, de son avis.

En vérité!

LE BOUTE-EN-TRAIN

Sentez-vous pas comme des serres de menace
Coiffer, depuis peu, la cité?

UN AUTRE ÉTUDIANT

Et la Nature donc, ce visage de Dieu,
Son nez rose n'est plus qu'une aubergine aux tons d'adieu!

UN AUTRE ÉTUDIANT

Un invisible drame assurément se passe.

UN AUTRE ÉTUDIANT

Nous approchons peut-être de la fin des temps.

Aussi bien de l'exorde à la péroraison,
Carnavalons! ressuscitons feue notre joie,
Délice de la femme et terreur du bourgeois,
Et jurons d'être fous bien plus que de raison !

MATHUSALEM, sortant d'un engourdissement, à tue-tête.

Vive la joie !...

Il finit le mot en bâillant au nez d'un jeune étudiant.

LE JEUNE ÉTUDIANT, le repoussant.

Pouah !... tu pues le cellier.!...

MATHUSALEM

Ne raille pas, garçon, mes façons de Noé,
Car la raison qui les motive, en fin de compte,

Sur une pirouette.

—C'est l'Amour!

TOUS, tombant du ciel et se tenant les côtes.

Pas possible, Mathu !

MATHUSALEM

Si vous preniez la peine d'emprunter mes yeux,
Vous verriez comme moi ce miracle,
Messieurs :
Une femme dans chaque bouteille.

TOUS, ne pouvant en croire leurs sens.

Une femme?

On l'entoure.

MATHUSALEM

Parole!
O l'attirante ensorceleuse du castel de verre!
Or, messieurs, je ne bois qu'afin de posséder la dame.
D'abord je bois d'un coup la tête jusqu'au cou,
Puis les épaules, les tétons...
Cela fait, vite je reprends haleine
Et j'ingurgite jusqu'au bout de ses petons
La châtelaine.

UN ÉTUDIANT, lui tapant sur le ventre.

Combien de femmes depuis l'aube as-tu dans la bedaine?

MATHUSALEM

Je n'en ai bu que quatre encore,
Mais j'espère en sabler la douzaine
Avant l'étoile du berger,

Profondément :

Bien que toutes ces femmes soient, à franc juger,
— Toujours *la même.*

UN PINCE-SANS-RIRE, le touchant au front.

Cependant
Crains-tu pas de noyer les merveilles qui couvent
A force de lever, camarade, le coude?

MATHUSALEM, sublime.

Socrate notre maître buvait bien de la ciguë !

TOUS, en délire.

Il en est mort, Mathu !

Un étudiant qui a ramassé le couvre-chef de Mathusalem l'en coiffe jusqu'au menton. Mathusalem, empêtré, invraisemblable scaphandrier, tire des coupes à travers les groupes qui se le renvoient lardé de lazzis.
Tout à coup sonne la cloche de l'Université. Mouvement.

LES ÉTUDIANTS

L'*Angelus!*... le signal!...

On se découvre et regarde vers le péristyle avec fièvre.
Premier coup de cloche.

LES ÉTUDIANTS

Un !

Second coup de cloche.

Deux !

Troisième coup de cloche.

Trois !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE RECTEUR ET LE JURY DE PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ, LE LAURÉAT

Au haut des marches du péristyle apparaît le Recteur suivi du Jury. A la droite du Recteur on distingue, couronné de feuilles de chêne d'or, une palme d'argent à la main, un personnage grotesque et bossu : c'est le Lauréat (1). Ses Partisans poussent aussitôt des vivats au milieu desquels le Recteur proclame un nom qu'on n'entend point.

LES PARTISANS DU LAURÉAT, épileptiquement.

Vive le Roi de la Ville!..

Tandisque ses Partisans font un « ban » en son honneur, quatre d'entre eux s'élancent par l'ouverture de la grille vers le Lauréat et l'élèvent sur leurs bras à hauteur d'épaules. Puis, en tête le Lauréat ainsi porté, se forme un monôme qui, sorti de la cour de l'Université, descend sur la place pour de là se répandre avec vacarme par la gauche à travers la Ville au milieu d'un brouhaha de refrains et de cris scolaires : *Vive le Roi de la Ville!* etc...

(1) Nouvel avatar du Nain de la SCÈNE VI du Premier Tableau.

LE MONOME, en passant devant les Partisans de Magnus.

Conspuez Magnus !
Conspuez Magnus !
Conspuez !

Le Monôme s'éloigne par la gauche avec, en queue, l'ivre Mathusalem soutenu par deux étudiants.

SCÈNE III

MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF ;

à la fin UNE PETITE FILLE EN ROBE BLANCHE

Ils se serrent en troupeau, confus, le regard vers l'orteil.

MAX

Quand s'ouvrit l'Université
Nos banales allures de province
Nous valurent les risées
Des camarades de la Ville aux élégances de blasés.
Nous étions Ceux-de-la-Vallée.
On nous montrait au doigt à travers la cité
Avec un air de dire : ils ont la clavelée !
Notre unique refuge, — les deux bras du prince.

Mais la Fortune est une habile thaumaturge.
Au concours d'ouverture Magnus est vainqueur !
Aussi bien nos moqueurs,
Soudainement polis,
De nous venir d'un pas de courtisan,
La bouche en cœur.

Nous n'étions plus des paysans :
Le génie de Magnus nous avait anoblis.
Au concours de Noël Magnus triomphe encore!
Cette fois notre orgueil ne connaît plus de bornes.
Quand passent les vaincus nous leur faisons les cornes,
Et nous allons criant qu'aux épreuves prochaines
Magnus ceindra de même les feuilles de chêne
Et qu'il sera nommé Roi de la Ville aux jours de fête...

JEF

Finalement, c'est la défaite!

HANS ET GILLES

Un autre est le vainqueur au Concours de la Vie.

Pause.

RODOLPHE

A notre débotter
L'air fameux de Magnus émerveille la Ville.
On vante sa fortune, on chante sa beauté.
Puis c'est une explosion d'enthousiasme
Lorsque, jouant sa vie sur le bord d'un abîme,
Magnus se lance au mors des chevaux d'un carrosse
Où s'éploraient les quatre enfants du Gouverneur
Et dompte le désastre en ses bras de colosse.

Le soir on illumine en son honneur!

Magnus devient à ce point populaire

Qu'on accourt de tous lieux en face du palais
Exalter très haut et saluer très bas
Apollon qui remporte la palme,
Hercule qui sauve du trépas.

HANS

On va le railler maintenant dans toute la cité.

GILLES

C'est pourquoi, je suppose, il n'ose pas sortir de l'Université.

Pause.

MAX

Il s'est fait en Magnus un virement étrange.

HANS

En vérité, des fois on le prendrait pour son propre étranger.

JEF

Son visage héroïque a perdu ses couleurs.

RODOLPHE

Tenez, il n'aime plus le rire ni la fleur.

MAX

De son palais,
Autrefois clair d'apothéoses,
Ne sort plus qu'un parfum taciturne :
Ce parfum que dégagent les urnes.

HANS

Depuis deux mois il nous évite — ses amis d'enfance !

GILLES

Qui nous expliquera cette métamorphose ?

JEF

Serait-ce une marque tardive
De la foudre au manoir de Divine ?
Je vois continûment l'aspic de feu
Lui planter son dard rouge entre les yeux.

MAX

Je pencherais plutôt
Pour l'heure solitaire du plateau de la Forêt.
Fut-il abordé par un monstre,
Un démon,
Capable d'effrayer l'archange le plus brave ?...
Lui servit-on quelque philtre maudit
Dont la teneur égare ?
— Il vous souvient de l'éperdu de ses regards...

GILLES

Le prince n'a jamais rien dit touchant cette heure grave.

RODOLPHE

Enfin que signifient ces tempes tièdes

D'un abreuvé de lie,
Et ces phrases de fièvre
Qu'il tronçonne entre ses lèvres
Sous la trouble vitre de sa mélancolie,
Vitre parfois rayée d'un bref éclat de rire?..

HANS

Son âme est, à l'instar de la saison,
Pleine de giboulées.

JEF

Malgré l'avare paon de notre vigilance,
Quelque poison,
Insaisissable comme la pensée,
A travers nous a dû glisser
Vers sa raison.

MAX

Peut-être eût-il fallu qu'on redoublât de zèle...
Joris surtout,
Car lui, Magnus daigne encor l'écouter...
Mais Joris est poète !
Or les poètes sont des fous
Fuyant, à l'heure de rester, courre la muse on ne sait où.

GILLES

Depuis cinq jours il n'a donné signe de vie.

JEF

Joris, d'après son hôtelier, aurait quitté la Ville.

HANS

Le traître!

RODOLPHE, d'un ton confidentiel.

Maintefois j'ai pensé Magnus ensorcelé
Par quelque courtisane aux magiques filets.

TOUS, se récriant.

Tu ravaudes, Rodolphe!

MAX

Dès ici,
Tu sais bien que, férues de ses premiers succès,
Vinrent s'offrir à sa merci toutes les gracieuses de la Ville;
Mais, ces mondaines et ces courtisanes,
Tu sais aussi comment les accueillit Magnus.
Il leur montrait sa chère image de Divine,
Et les intruses de s'enfuir devant une telle rivale,
Confuses.

RODOLPHE, tenace.

Une femme, vous dis-je, — une femme fatale!

Une petite fille en robe blanche, portant à la main une couronne de fleurs tristes, traverse la place de gauche à droite.

JEF, *à la petite fille.*

Gosseline,
Où portes-tu cette couronne de chagrin?

LA PETITE FILLE EN ROBE BLANCHE

A l'église de Notre-Dame des Angoisses.

Tout à l'heure
Un maréchal-ferrant de la paroisse
Ensevelit sa fille, — la petite Rosalie...

Elle s'éloigne.

HANS ET GILLES

Une vierge de plus!..

MAX

La Mort en fait un singulier carnage en ces parages.

RODOLPHE

C'est une jeune fille, à la même heure, chaque soir.

MAX, *gravement.*

Rodolphe, la voilà — la vraie femme fatale!

Par la gauche accourt le Page affairé.

SCÈNE IV

MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, LE PAGE DE MAGNUS

HANS

Qui cherches-tu, petit?

LE PAGE

Mon maître.

HANS

Nous l'attendons à sa sortie de l'Université.

LE PAGE, singulièrement.

Êtes-vous bien certain qu'il ait pénétré — là?

HANS, le rudoyant presque.

En doutes-tu, gamin?

LE PAGE, indécis.

Non pas... non pas...

MAX, l'attirant au milieu d'eux par la main.

Tu sais notre pieux dévouement pour le prince
Et que notre amitié lui est acquise entière...
Ainsi, réponds sans crainte...
Ton maître souffre une souffrance qu'il nous cache.
Ce secret-là, son page le connaît sans doute.

LE PAGE, décontenancé.

... Un secret?

RODOLPHE

Oh parle à ses frères, de grâce!

JEF

Que ta bouche frivole
Seulement dise une parole,
Et l'âme endolorie
Sera par nous guérie!

LE PAGE, apeuré.

Ce secret... je l'ai surpris.

On se serre autour du page.

Sans que mon maître s'en doute
— Un lion peut ignorer une souris —
Parfois j'écoute dans un ris de l'ombre...
Non que mon maître en phrases s'éparpille...
Il songe... il songe... il songe...

Mais le champ de sa fièvre à la longue s'avive d'épis,
De tangibles épis,
Que vient, près d'une larme, grignoter l'indiscrète souris.

MAX

Vite, narre ce que tu sais et vis.

RODOLPHE

Le sujet de sa mélancolie?

LE PAGE, à voix basse.

Une femme.

ENSEMBLE

Une femme !

LE PAGE

Une femme voilée
Comme on en voit glisser dans les Allées du Songe.

RODOLPHE

Cette femme, quelle est-elle?

LE PAGE

Mystère !

MAX

Son visage, il t'est connu?

LE PAGE

Un soir queje vaquais aux cygnes noirs
De la vasque de jaspe
En le parc du palais,
Soudain surgit la Dame à l'angle des tilleuls.
Elle et moi nous étions seuls.
Vous eussiez dit l'archange en deuil d'un mausolée.
Quand elle vint à me presque frôler,
La main brusque du vent lui souleva le voile
Et j'entrevis sa face au moyen des étoiles.
Sa beauté me parut surnaturelle
Tellement
Que mon genou fléchit et que mon cœur sauta vers elle,
Ce qui lui mit au coin des lèvres un étrange sourire.
Puis,
Sans que j'eusse parlé,
La Visiteuse murmura : « *Pas encore! plus tard!* »
Et disparut à la façon des météores,
Me laissant un frisson très bizarre dans l'âme.

Un silence.

JEF

Quelque courtisane!

LE PAGE, absorbé.

Je ne suis qu'un enfant au futile savoir,
Mais je sens que la promesse d'une telle femme
Ne doit point décevoir.

HANS, brutal.

Imprudent, laisse là ces espérances folles!

LE PAGE, interloqué.

Je reste sans comprendre rien à vos paroles.
Vous demandez la vérité,
Naïvement je vous réponds
Comme un enfant répond à sa mère attristée.

MAX, non sans hésiter.

Cette femme,
Selon toi prodigieusement belle,
Est-elle belle davantage que Divine?

LE PAGE, à la torture.

Ah daignez pallier le blasphème à quoi vous m'astreignez!

Comme à regret:

Cette femme est plus belle que Divine même.

Étonnement.

RODOLPHE

Définis sa beauté.

LE PAGE

Dans son visage pâle comme clair de lune
Triomphent des yeux tels que n'en possède aucune.
Des miracles de formes rhythment les étoffes,

Et d'un front digne de porter la meilleure couronne
Ruissellent des cheveux couleur des feuilles de l'automne.
Bref, elle est belle ainsi qu'une très grande catastrophe.

RODOLPHE

Je disais bien : une femme fatale.

HANS

Serait-ce une princesse ?

LE PAGE

Son œil recèle une puissance sans égale.

GILLES

Une reine?

LE PAGE

Elle serait alors la reine entre les reines.

MAX

Vient-elle au palais fréquemment?

LE PAGE

Je ne sais,
Mais je sais que mon maître est allé la rejoindre
En le loin
Ce matin.

TOUS, se regardant, très intrigués.

Ce matin!

LE PAGE

Avant l'aube...

Alarmé de les sentir penchés sur sa parole.

Dieu! vosregards me criblent comme un tas de lances!..
Laissez-moi regagner le Silence!..

MAX, le rassurant.

Conçois notre anxiété.

TOUS, pressants.

Tu disais...

LE PAGE

Avant l'aube
Un petit homme à barbe longue
Et dardant des yeux pers
Entre mander au prince que là-bas,
En le creux d'un vallon,
L'espère la *mystérieuse.*
M'ayant enjoint de l'attendre au palais,
Qu'il serait de retour à l'heure du Concours,
Mon maître pique sa cavale pie
Et part comme une flèche...
Surpris de son absence après la cloche de midi,
J'ai quitté le palais à sa recherche,
Et me voici!..

Moment de stupéfaction.

MAX

Entrons élucider ceci!

Tous se précipitent vers l'Université, mais, à l'instant de franchir la grille, ils en trouvent la baie barrée par un personnage de vision sorti de l'édifice : un Androgyne en haillons de pourpre, péniblement appuyé sur un bâton de voyage. Tous l'entourent avec une extrême curiosité.

Le costume de l'Androgyne est celui du classique jeune grec.

SCÈNE V

LES MÊMES, L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

Cette scène a lieu dans une passagère atmosphère de rêve.

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE, **exténué, se lamentant.**

Pleurez sur moi, vous qui l'aimez !

MAX

Qui donc es-tu, phantasme aux membres d'élégie?

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

Son Energie.

Nous sommes une foule d'hôtes dans chaque être,
Or c'est par eux qu'il vit
Jusqu'à ce que leur fugue par degrés le désagrège
Et comme neige fonde ce qui fut sa vie.

Déjà, de Magnus, bien d'autres sont partis !..

Indigène du Rêve,

Je fis de tels efforts
Que, d'abstraite, à la longue je devins concrète
Et que me voici *forme*.

Résultat de vouloirs affolés,
Je vais m'évanouir
Sur la voie du mourir,
La gourde pauvre d'eau, la besace de blé.

EUX, d'une voix *murmurée* comme pour ne pas dissoudre l'apparition.

Tu pars?

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

Je pars, puisque Magnus, hélas, n'est pas venu!

EUX

Magnus n'est pas venu?

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

Présente de moi-même à la bataille,
En vain je l'attendis devant l'épouvantail
Car il avait suivi là-bas sa lâcheté.
Ce pendant que mon Maître s'abusait au loin,
J'étais ainsi qu'un arc en exil de son poing,
Un arc stupide en quelque coin jeté.

EUX

Oseras-tu l'abandonner?

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

C'est lui qui m'abandonne!

EUX, implorant, en baisant les pans de son vêtement.

Reste!.. pardonne!..

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE, entre des sanglots.

Même le doux geste de pardonner
A perdu tous ses nerfs sur mon tronc révolu.
Je me suis tout entière donnée.

EUX

Tu ne reviendras plus?

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

Jamais plus!.. jamais plus!.. jamais plus!..

EUX

O Magnus!

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE

Puisque les dieux sont faits de la foi des apôtres
Et qu'on peut vivre encore de la vie des autres,
Moi partie, cédez-lui chacun de votre force un peu,
Frères pieux,
Pour qu'il soit de par vous heureux et fier comme autrefois.

EUX

Comme autrefois...

L'ANDROGYNE AUX HAILLONS DE POURPRE, reprenant sa marche.

Je m'en vais où s'en furent avant moi son Sourire et sa Foi.

Le page, cœur gros, lui offre la fleur de son pourpoint.

Adieu!.. (Sur un râle.) Gardez le prince de la Dame en noir!..

EUX, se précipitant, avides de savoir.

La Dame en noir!..

RODOLPHE

Oh dis, la connais-tu, la Dame en noir?..

Mais l'Androgyne s'évapore en un clin.

MAX

Effacé!

Un temps.

EUX, s'essuyant de la main le front comme s'ils sortaient du sommeil.

Le triste rêve qui vient de passer!..

Par la gauche arrive Joris. Il est couvert de la poussière des chemins. Les jeunes gens l'assaillent.

SCÈNE VI

MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, LE PAGE, JORIS

RODOLPHE, violemment.

En l'égoïsme de quelles fumées,
Joris,
Allas-tu t'enfermer ?

MAX

Comme te voilà fourbu, poète !

GILLES

Combien lutinas-tu de servantes d'auberge,
Hypocrite,
Sur l'herbe ?

JEF

Fuyard !

GILLES

Félon !

HANS

Racca!

LES AUTRES, agressifs.

Racca!

Le petit page tremble sous un auvent.

JORIS, calme.

Suspectez, insultez, dégorgez-vous, pauvres amis,
Je ne vous en veux mie.
Un bouc émissaire, je vois, est ici nécessaire;
Qu'à cela ne tienne — prenez-moi!

MAX

Le motif qui te justifie de cette absence?

JORIS

Quand vous le connaîtrez, vous pleurerez sur vos offenses.

Des huées grossissantes les font se retourner vers la droite à l'instant même où une cavale blanche et noire portant Magnus survient, bride abattue, pour s'arrêter devant la grille de l'Université.

EUX, retenant un cri.

Magnus!

MAGNUS, en prenant son parti.

Trop tard!

Il met pied à terre et jette la bride à son page qui sort par la gauche avec la cavale blanche et noire.

SCÈNE VII

LES MÊMES moins le Page, MAGNUS, au début LA POPULACE

La populace, qui a poursuivi Magnus, risque quelques faces goguenardes aux angles de droite, se tenant toutefois à distance, lâchement, hérissée de quolibets.

LA POPULACE, gueulant.

— Il n'est plus le héros !..
— Découronné !..
— Déboulonné !..
— Tu n'es plus qu'un zéro !..

Joris, d'un geste, refoule la populace.

MAGNUS, morguant.

Qu'ont-ils donc tous à me rire au visage
Les philistins du voisinage ?

Il descend vers ses amis qu'il dévisage.

Ces fronts de saule !..

De l'un à l'autre.

Sur mon âme,
On dirait, camarades, que l'on a pleuré !..

La populace, qui a fait le tour de l'Université par derrière, se montre à gauche, et persiffle, toujours à distance.

LA POPULACE

Qu'as-tu fait de ta palme et de ton sceptre?

UN MARAICHER, lançant une botte de poireaux dans la direction de Magnus.

Tiens, la voilà, ta palme!..

UNE PORTIÈRE, lançant de même son balai de ramilles de bouleau.

Tiens, le voilà ton sceptre!..

LA POPULACE

Ah! ah! ah!..

LES AMIS DE MAGNUS, fonçant sur la populace qui s'enfuit.

Drôles!..

Joris, à l'écart, sous un auvent, assiste silencieux à toute la scène suivante, sans y prendre part autrement que par l'émotion contenue de son âme.

MAGNUS, comprenant.

Eh quoi,
C'est pour cela, pour des billevesées,
Que je vous vois, mes frères, la mine empesée?
En seriez-vous encore au temps frivole

Du panache et de la gloriole ?
La vanité s'émousse aux surprises de l'âge,
Et l'on perd aux voyages sa candeur de mousse.
Cherchez ailleurs
Dorénavant
Une tête à concours
Et mettez-y du vent,
Du vent !
Car on ne prise, amis, que la baudruche
Qui se vide par un bec de perruche
Ou bien de basse-cour !..
Ah, par le ciel, gagnons la souveraineté
Sans le secours de ces misérabilités !
Les mulets ont toujours dédaigné l'étalon,
Et Néant est le nom du lauréat perpétuel.
Or donc, foin des pédants et de leur rituel !
On peut être un héros sans avoir du galon.

Un silence.

JEF, timidement, comme s'il bêlait.

C'était... pour la Vallée...

MAGNUS, comme ressuscitant vers Jef qu'il écrase sur sa poitrine.

Jef!..

L'âme remuée :

« Pour la Vallée! »

Vers tous :

Cœurs, ô mes bons petits cœurs désolés,
Pardonnez l'aiguillon de ma vivacité!

TOUS, lui tendant les mains.

Magnus!

MAGNUS

Non, je vous dois l'entière vérité.

Si j'ai tiré mon lourd verrou de solitude
Et si je vins braver l'adversaire imprévu
Ce fut, sur Dieu, pour votre seule quiétude!..
Cinq jours durant,
Ma patience défia l'âpre science
De ce concurrent vomi par la fatalité,
Cinq jours durant ressuscita ma volonté.
Hier nos chances étaient les deux moitiés d'un fruit.
On devait décider de la palme aujourd'hui.
Je me levai bien avant l'aube, résolu,
L'esprit tendu vers la suprême lutte,
Toutes mes forces affidées
Au poing subtil de mes idées.
Or,
Voici qu'au premier tintement du matin,
Comme amené par le destin,
Un homme se présente au seuil de ma demeure,
Un message à la main...
Prière était de suivre l'étranger:
Guide si petit que sa tempe battait, tel un cœur, à ma taille.
Sur le serment du messager
Qu'on serait de retour à l'heure de bataille,

Je partis.
L'aube montrait à peine ses épaules blanches.
Nous traversâmes bois, ravins, torrents, bruyères
Au grand galop de nos vivantes avalanches...
Enfin, nous arrivons devant un sycomore,
Au bord d'une clairière...

RODOLPHE, se risquant.

Une femme...

MAGNUS, surpris que l'on sache.

Une femme : on t'a dit vrai, Rodolphe.

Vous n'allez pas, je pense, me le reprocher?
Me lapide celui qui jamais n'a péché !
N'ai-je pas l'âge où les jolies
Induisent nos cœurs tendres en folies?
Au surplus
Il s'agissait ici de la prière d'une femme,
— Et je suis gentilhomme.

MAX, y mettant des formes.

Cet appel, voudrais-tu nous en dire la cause?

MAGNUS

Je la saurai tantôt ou la saurai demain,
N'ayant trouvé *personne* au terme du chemin.

TOUS

Personne?

MAGNUS

La Dame du Message s'en était allée,
Lasse apparemment d'une trop longue attente.
Mais elle était venue!
Car la mousse foulée
Portait la signature fraîche de ses pieds menus,
Et des parfums survivant à l'absence
Éparpillaient encore dans l'espace
En miniature
Un héritage de présence.
A suivre ces parfums
Je m'égarai dans un vieux parc d'ormes défunts
Où je perdis mon guide...
Une heure grave ayant soudain tinté dans ma pensée,
Preste je tournai bride
Et, labourant de l'éperon les flancs de ma cavale estrapassée
Je regagnai la Ville,
— Mais l'heure était depuis longtemps passée.

RODOLPHE

Vois-tu pas un complice de ton rival
En ce guide au masque de fatalité
Qui, te sachant féru d'une maîtresse,
T'attire au loin sous un prétexte de caresse,
Égare ta cavale,
Et se cache pour rire — lorsqu'il est trop tard?

MAGNUS, se récriant.

Absurdité!
Le message émanait de la main fine de la Dame,
Sinon j'eusse éventé la ruse.
Une femme m'appelle...
Caprice ou bien danger?
N'importe, en selle, et je suis l'étranger.

Qui d'entre vous n'eût fait mêmement que Magnus?

JEF

Ne pouvais-tu du moins différer ton départ?

MAGNUS

La Dame suppliait d'accourir sans retard.

RODOLPHE

Aurait-elle sur toi quelque magique empire?

MAGNUS, débordant.

Eh bien oui, cette femme est semée en mon âme
— Inexpugnablement!
Maîtresse? que non pas, mais pire!
Et qui toujours me grise et toujours se refuse,
Et qui fait que j'expire quand je la respire.
« Patience!
— Affirme sa voix ancienne de légende —
« Quand la face pâle ou rose
« Du Cadran des Heurs et des Malheurs

« Signifiera notre heure,
« Mien tu seras et Tienne je serai pour l'éternité grande!»
Elle reste des jours — des siècles — sans paraître,
Et sa demeure je l'ignore.
Ses visites ont lieu sous la richesse des étoiles.
Dès qu'au palais elle pénètre en le murmure de sa robe,
Mon attitude est une extase aux pieds d'une statue.
Que si je tente un geste pour ôter le voile
Qui recule son marbre aux natales carrières du rêve,
Ma Visiteuse en un clin se dérobe
Et je n'ose enlacer de mes bras
Le globe d'atmosphère où s'expose sa grâce
En la soudaine crainte
De ne découvrir qu'un papillon d'imagination
Dans la vide chrysalide
De mon étreinte.
Son fier sillage est à l'écume de ma peine,
Cependant, ô mes frères, toute ma chair l'aime!
On sent que, pour l'avoir, on serait assassin.

En bref rappel :

Un rare soir mon front se posa sur son sein...
Cela fit comme un bruit de tocsin.

Mon désir transformé en folie!
Concevez ce martyre et que je sois parti.
C'est la première fois qu'elle disait : viens!
J'ai foncé, comme un chien vers une biche en la forêt...
Mais il n'a pas sonné le magique hallali
Qui me délivrerait de ma mélancolie!

Pause.

HANS

Sais-tu son origine et son office sur la terre?

MAGNUS

Je l'estime arrivée d'un pays de mystère
Et n'en sais davantage.

RODOLPHE

Méfie-toi des satanes aux manières d'ange.

MAX

Quand fis-tu sa première rencontre?

MAGNUS

Le soir du Jour des Morts.

J'allais porter au cimetière ma prière coutumière.
Devant la grille du Silence
Une femme très belle,
Et qui riait,
Riait d'un rire immense,
Vers moi s'avance,
M'interpelle
Et, comme afin de pallier sa débauche de rire
En un jour où la pluie glisse des yeux
Vers les ifs, les cyprès et les yeuses,
Me désigne un cabaret proche

Où s'enivraient des fossoyeurs
Dontelle avait gonflé les poches
D'or.

La rieuse splendide, c'était Elle!

Ébloui,
J'oubliai de verser ma prière
En la sébile des tombeaux
Et restai là très tard
A contempler la Dame qui riait,
Jusqu'à ce que son merveilleux regard
Eût pris enfin mon âme pour fourreau.

RODOLPHE

Jamais tu ne la vis avant notre venue en cette ville?

MAGNUS

Cette femme m'était inconnue.

Intérieurement.

Pourtant,
A ne vous rien celer,
Son étrange regard me suggère un regard oublié d'autrefois.
Mais je ne puis me rappeler l'époque ni le lieu.
Où peut-être mes yeux rencontrèrent ses yeux.

TOUS

Fuis-la, Magnus!

MAGNUS

La fuir ?
C'est quand elle est absente
Quelle m'est davantage présente.

TOUS

Ensorcelé !

MAGNUS, hochant la tête.

On nomme ainsi tous ceux que l'amour a troublés.

MAX

Frère, tu m'apparais victime d'une vision.

MAGNUS

Je ne suis pas un blême artiste
Épris d'une chimère au corps d'illusion.
Point ne se livre ma très belle, et pourtant elle existe.
Ce n'est pas un mirage frêle de mon rêve,
Une reine de fable,
Une sirène émancipée des algues et du sable,
Une *idée*...
Non, c'est une mortelle aux formes saisissables
Et de vérité !

Du reste, elle a sans doute pris une autre route à ma recherche,
Et nous allons apparemment ici nous rencontrer...

Aujourd'hui même, amis, je veux vous la montrer
Afin de vous convaincre de sa chair
Et que le geste qui dissipe le fantôme
Ne la peut réduire en poudre
Ou ne la peut dissoudre.

Un clocher voisin pleure des larmes argentines. Magnus frissonne. Sans se retourner :

Eh tenez, je perçois ma Vénus qui s'approche!..
Jà son aimant à ma nuque s'accroche...
Et c'est pour elle assurément que se penchent les cloches...
Elle est encore loin,
Derrière moi,
Je la distingue néanmoins avec les yeux retournés de ma foi...
Sur son passage chaque porte s'ouvre
Et chacun se découvre
Comme devant un navire en partance pour un long voyage...

Les larmes coulent davantage du clocher voisin. Toujours, sans s'être retourné, et comme regardant en soi, paupières closes :

Après avoir longé le Quai-de-l'Espérance,
Traversé l'Avenue-des-Sourires,
Gravi la Montée-des-Sanglots,
Elle franchit le Carrefour-du-Vieux-Boucher-au-long-couteau,
Puis s'engage devant l'Impasse-du-Dernier-Soupir...

En pieux tournesols
Grandissez maintenant vos prunelles,
Car la voici qui foule notre sol...

Sur un ton de commandement.

Chapeau bas !...
Gloire à Celle qui passe en sa grâce éternelle!

Une théorie de Vierges en robe blanche se répand par la droite sur la place.
Joris s'est depuis un moment mêlé à ses amis.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UNE THÉORIE DE VIERGES, puis LES CLERCS ET LE CLERGÉ DE LA PAROISSE VOISINE, puis ROSALIE LA MORTE, JEUNES HOMMES, LE PÈRE DE ROSALIE, Vieux parents, parents, amis...

JORIS, troublé, bas à Magnus.

Frère,
A quel signe la reconnaître dans la multitude ?

MAGNUS, avec enthousiasme, mais sans se retourner encore.

A ce signe qu'elle est belle
Et belle
Comme jamais ne fut belle
La plus belle des belles d'entre les mortelles !

Le clocher pleure de plus en plus...
Après la théorie de Vierges, suivent clercs et prêtres, puis, posé sur six épaules de jeunes hommes, un cercueil jonché de fleurs sur lequel est étendue Rosalie la Morte dont la figure de cire émerge d'une chevelure rousse.
Après le cercueil, le père de Rosalie, vieux parents, parents, amis...
A la vue du cercueil les six étudiants se découvrent et s'inclinent : ce qui fait hennir de joie satisfaite Magnus.

MAGNUS

Une force invincible m'attira dans ses bras !

Se retournant enfin (à ce moment le cercueil occupe le centre de la place), Magnus bondit, les bras ouverts, et se trouve étreindre le cercueil où gît Rosalie que portent des jeunes hommes.

Ha ! ! !

LES GENS DU CONVOI, les bras au ciel.

Au sacrilège !

LES AMIS DE MAGNUS, s'élançant vers Magnus et le maintenant.

De grâce, Magnus ! . .

MAGNUS, égaré, désignant Rosalie la Morte.

Elle lui ressemble ! .. elle lui ressemble ! ! .. elle lui ressemble ! ! !

Ses amis le ramènent sur le devant de la place, mais ses regards restent accrochés au cercueil qui passe.

LES GENS DU CONVOI, avec compassion.

Pauvre fou ! ..

Le convoi reprend sa marche lente sous les larmes du clocher.

CHŒUR DE VIERGES, psalmodiant.

Dedans sa robe en fil de joie,
On eût dit la fille d'un roy.

LES PETITES FILLES DU CONVOI, vers Magnus, en chuchotement.

C'est la petite Rosalie...

LES VIERGES

Ses bras étaient des ailes blanches,
Son âme une âme de dimanche.

LES JEUNES HOMMES DU CONVOI, vers Magnus, en chuchotement.

C'est la petite Rosalie...

LES VIERGES

Et l'on disait de Rosalie :
C'est Mademoiselle la Vie.

LE PÈRE DE ROSALIE, sanglotant vers Magnus :

C'est ma petite Rosalie...

LES VIERGES

Mais la Faucheuse ayant passé,
Le bel épi tomba cassé...

PARENTS ET AMIS, vers Magnus :

C'est sa petite Rosalie...

LE CLERGÉ, déjà loin.

Requiescat in pace.

C'est la petite Rosalie...

MAGNUS, stupide, balbutiant.

C'est... la petite... Rosalie...

Le convoi est hors de vue.
Le clocher verse une dernière larme...

JORIS, attirant ses amis vers la gauche et leur parlant à voix basse :

Courez, vite courez à la Porte ouvrant du côté de l'Aurore accueillir deux Voyageurs (que vous reconnaîtrez), deux Voyageurs qu'emportent vers la Ville les chevaux d'argent d'un carrosse d'or!..

Max, Rodolphe, Hans, Gilles et Jef se hâtent par la gauche.
Joris descend vers Magnus.

SCÈNE IX

MAGNUS, JORIS

JORIS, en arrière de Magnus taciturne, lui redisant des paroles de Divine, d'une voix comme lointaine.

Lorsque ta joue, fruit de lumière,
Triomphera dans les palais,
N'oublie point l'âme de chaumière
Où bat l'oiseau de tes reflets.
Avec mon rêve, emmi la voie,
Partage l'or de tes désirs.
Je veux aussi ma part de joie,
Songe à Divine en tes plaisirs.

MAGNUS, d'une voix sourde.

Où prends-tu que j'outrage d'un oubli Divine?
Parce qu'un instant mes yeux courtisèrent l'ailleurs?..
Contempler les beautés qui croisent nos chemins
C'est jeter de la main des fleurs fraîches à Dieu.

Avisant un mignon bouquet entre les doigts de Joris.

Mais toi-même, ces pâquerettes...
Une main blonde ou brune a-t-elle pas fleuri le poète Joris?

JORIS, lui offrant les pâquerettes, d'une voix émue :

... Ce sont des fleurs de la Vallée
Que j'apporte à Magnus de la part de Divine...

MAGNUS, interdit, puis se précipitant sur le bouquet qu'avec une crainte respectueuse il élève à ses lèvres :

Divine?

Un silence.

JORIS

J'ai vu ta fiancée pleurant des larmes fines.

MAGNUS, sans oser regarder Joris.

Qui lui valut ces pleurs?

JORIS

L'âme des fiancées est une sensitive
Où le vent de l'exil empreint de la douleur.

MAGNUS, l'accusant sans amertume.

Joris a prononcé quelques paroles superflues.

JORIS

Joris t'a défendu.

MAGNUS, plongeant ses yeux dans ceux de Joris.

Qu'allais-tu faire en la Vallée ?

JORIS

Écoute.
Le Très Vieil Astrologue se courbe
Et la faulx de la Mort
Tente déjà des brèches invisibles sur son corps.
Divine et toi,
Sa joie serait de vous unir
Avant de prendre la suprême route
Qui le doit conduire en l'idéale nuit
D'où nous retournera sa barbe en doux flocons de souvenir.

MAGNUS, baissant le front.

Oh tu prononces là des choses pures...

JORIS

Non, tu connus un mauvais songe,
Et l'on n'est point coupable, ami, de ces mensonges.

MAGNUS, les yeux dans le vague.

Un songe...

JORIS

L'envahisseuse de ton âme
Ce n'était qu'un malin désir
Empruntant, l'hypocrite, une forme de femme,
Et cet aspect frivole

Aux symboliques ailes d'oiseau qui s'envole,
En un mot ton désir,
Magnus se tourmenta de ne le point saisir...
Mais l'ombre aride enfin s'évanouit
Pour que lui succède
En sa victoire épanouie
La réalité féconde et saine.

MAGNUS

La réalité...

JORIS

L'entends-tu pas venir par les chemins,
De la lumière plein les mains ?

MAGNUS, dessillé.

La lourde dalle de la cave où j'étais enfermé se descelle,
O Joris,
Et dans mes cheveux passe un jeune vent qui renouvelle.

JORIS

La magnifique Vérité de toi s'est souvenue,
Magnus,
Et la voici dans son manteau de charité !

Divine apparaît au fond, par la gauche. Elle s'arrête, radieuse. Derrière elle, mais à l'écart, le Très Vieil Astrologue entouré de Max, Rodolphe, Hans, Gilles et Jef.

SCÈNE X

MAGNUS, JORIS, DIVINE, LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, à la fin LE PAGE DE MAGNUS

MAGNUS, qui ne s'est pas retourné, sous le charme.

Je sens derrière moi tout le printemps,
Et je sens que mon âme a de nouveau vingt ans!

JORIS

Aspire, elle est tous les parfums.

MAGNUS

Tous les parfums...

JORIS

Ouïs, elle est tous les chants des oiseaux.

MAGNUS

Tous les chants des oiseaux...

JORIS

Admire, elle est tous les sourires, tous les papillons.

MAGNUS

Tous les sourires, tous les papillons...

JORIS

Exulte, elle est toutes les aubes, toutes les aurores.

MAGNUS

Toutes les aubes, toutes les aurores...

JORIS

Enlace, elle est tous les espoirs en tous les avenirs.

MAGNUS

Tous les espoirs en tous les avenirs...

Oui, j'attendais la Nuit, et m'arrive le Jour!
Oui, j'attendais la Peine, et m'arrive la Joie!

Il se retourne et voit Divine.

Divine!

Il s'élance vers elle comme un galérien vers la liberté.

DIVINE, tout sourire.

Magnus!

MAGNUS

Oh dénoue ta pluie d'or,
Que je m'y plonge ainsi qu'un mendiant dans un trésor!...
Prends-moi dans tes bras blancs
Comme un petit enfant dont la chair fraîche allèche l'Ogre!...
Sauve-moi de moi-même et sauve-moi de l'*autre !...*

DIVINE, le couvrant de ses cheveux et de ses bras.

Quel danger menace donc mon bien-aimé ?

MAGNUS, se ressaisissant.

Un danger!... qui parle de danger?...

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, qui est descendu vers eux.

Mon fils, que signifie...

MAGNUS

Rien, père...
J'en appelle à mon frère Joris!...
Rien, sinon que je ris!
Rien, sinon que je baise ta bouche,
O ma Vierge,
Et que je t'attendais pour te donner le nom d'épouse
A la clarté sainte des cierges!

DIVINE

Son épouse!

MAGNUS

O ma Divine, ah que tu fleures bon la Vie!
Ici j'avais le cerveau pris dans de la nuit,
Là-bas tu rayonnais parmi tout ce qui luit.
Moi je traînais la lourde chape de l'emprise,
Toi tu marchais légère en ta robe de brise.
Et tu voyais et tu touchais peut-être Dieu
Quand tu levais tes mains et tes yeux vers le bleu,
Belle dont l'éventail c'était l'aile qui passe
En un geste d'archange égaré dans l'espace!

DIVINE

Mon bien-aimé!

MAGNUS

Te respirant, je crois respirer la nature
Entière à l'ombre rose de ta chevelure.
La Vallée est en toi comme en cage un oiseau,
Je la sens qui frissonne au travers de ta peau.
Fleurs, fruits, sources, forêts, tout ton être m'enivre,
Et, presque moribond, je me reprends à vivre.
Ton soleil envahit ma pauvre argile en deuil
Qui s'illumine ainsi de sourire et d'orgueil,
Et je trouve l'espoir au creux de ta main blanche
Et mon cœur est charmé d'un éternel dimanche!

Dans une rue voisine, clameurs du Monôme en retour.

JORIS, qui a regardé à droite.

Fuyons le tintamarre de ces fous!

Magnus remonte vers la gauche avec Divine, suivi du Très Vieil Astrologue et de Joris, Max, Rodolphe, Hans, Gilles, Jef.
Au moment de sortir, il se rencontre avec son page.

LE PAGE, en cri de joie à la vue de Divine.

Seigneur!

MAGNUS, à son page.

Cours dire au chapelain de sonner la campane,
Beau page,
Et vole convier toute la Ville au festin de ce soir!
Je veux que mon palais ait l'hospitalité d'une patrie
Puisque Magnus et sa Divine aujourd'hui s'y marient
Sous l'œil propice du Destin!

Ils s'éloignent, hormis Hans et Gilles, attardés par le désir de narguer le Monôme qui, turbulemment, envahit la place par la droite.

SCÈNE XI

HANS, GILLES, LE LAURÉAT porté en triomphe, MATHUSALEM, LE MONÔME DES ÉTUDIANTS, LA POPULACE.

LA FOULE, au milieu des refrains scolaires.

Vive le Roi de la Ville!...

HANS, montrant le poing au Lauréat.

A bas le sous-double!

GILLES, de même.

A l'eau le crapoussin!

HANS ET GILLES

Haro sur le nabot!

Provocations. Le Monôme se rompt. Des étudiants se précipitent sur Hans et sur Gilles qui aussitôt mettent rapière au vent. Mêlée. Il y a du sang sur quelques figures. Mathusalem, tout à son refrain, vient échouer entre deux rapières engagées et reçoit un coup de pointe au mollet. Il bat piteusement en retraite sur un pied avec le jappement aigu d'un chien dont on a endommagé la patte... De sa hauteur, le Lauréat rit malicieusement dans sa barbiche en nœud de vipère, — tandis que des hommes de la populace lui flattent les pieds et que des filles lui envoient des baisers...

INTERMÈDE

—

MARCHE DES NOCES

SIXIÈME TABLEAU

La Grand'Salle des Fêtes au palais de Magnus.

Illuminée au point de sembler une serre de lumières, cette Grand'Salle aux murailles imagées d'Ancêtres commande à des salles moindres qu'on devine, à leurs seuils, très parées aussi de flambeaux et de torchères. Au fond, légèrement à droite, monumentale porte d'entrée exhaussée de trois marches dont la baie découvre une galerie vestibulaire obliquant à droite et jalonnée de marbres familiaux. Sur la droite, une estrade d'un degré sous un dais rose aux glands d'or ; sur l'estrade deux cathèdres armoriées. Au-dessus de la porte d'entrée, une *loggia* à l'usage des musiciens du ballet, dont le rideau est clos.

SCÈNE I

Çà et là, parmi les groupes d'Invités, allant et venant, séparément, deux à deux, JORIS et MAX, HANS et GILLES, RODOLPHE et JEF ; LE GOUVERNEUR ET LES NOTABLES DE LA VILLE, LE BOURGMESTRE ET LES ÉCHEVINS, LE RECTEUR ET LES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ, DAMES, GENTILSHOMMES, ÉTUDIANTS...

Musiques douces dans les salles contiguës.
De véhémentes acclamations montent de la place et des rues avoisinant le palais.

JORIS, à Max, en passant avec lui devant une fenêtre.

Quels jets d'enthousiasme
Vers l'Époux et l'Épouse
Apparus
Tels deux astres
Au perron du palais :
Elle, incrustant des pièces d'or en les paumes des pauvres ;
Lui, jetant des fleurs aux èves de la foule.

MAX

A si courte échéance, que de choses !

JORIS

La ville entière est aux pieds de Divine.

MAX

Jusques aux contempteurs devenus laudateurs.
Magnus a reconquis sa popularité.

Qui donc réalisa l'enchantement?
Toi, Joris.

JORIS

L'Amour, simplement.

MAX

Nous pardonneras-tu jamais nos sottes invectives?

Joris lui sourit avec douceur.

Joris a les yeux bleus du bon samaritain...

JORIS, modeste.

J'ai fait un serment, je le tiens.

MAX

Ah la charmante nuit de noces qui s'annonce!

Ils passent.
Surviennent Gilles et Hans.

GILLES, à Hans.

Dit-on vrai sur le bossu?

HANS

Lardé par nous d'insultes,
Il s'éclipsa, je sais, pendant l'échauffourée
Qui mit fin au monôme.
Encore que Magnus eût prié son rival,
Aucun ne vit l'ésope à la chapelle
Et sa place au festin resta vide.

GILLES

On ne verra donc pas son grotesque museau !

HANS

A moins qu'il ne s'avise
Et ne survienne au moment le plus mignon du bal
Égayer de sa bosse
Les belles.

Ils remontent.
Passent Rodolphe et Jef.

RODOLPHE, à Jef.

Crains-tu pas que ces épousailles n'attirent la *mystérieuse ?*

JEF

Aussi bien,
De la brise insolente d'un mot galant
Soulevé-je tout éventail
Pour voir si ne se cache pas sous l'aile
Une fleur de chair belle
Comme oncques ne fut belle

La plus belle des belles d'entre les mortelles.
Certes j'en ai dévisagé de merveilleuses
Mais non telles
Que Divine ait à leur céder son sceptre de beauté.

RODOLPHE

Malgré l'ordre qu'au seuil des portes libres
La hallebarde soit un paisible glaïeul de parade,
Il sied à nous de faire bonne garde.
La plaie trop vite close
Peut soudain se déformer
Comme bouton de rose
Au moindre rai de mai.

Fanfare.

Magnus et Divine — une aurore sous un voile d'aube — paraissent, venant du perron du palais par la galerie des marbres, au haut des marches d'entrée de la Grand' Salle. A côté de Divine, un peu en arrière, le Très Vieil Astrologue; à côté de Magnus, de même, le page. Les époux descendent, radieux, parmi l'admiration générale. Joris, Max, Rodolphe, Jef, Hans et Gilles remontent vers le Très Vieil Astrologue et le page restés au fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAGNUS, DIVINE, LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, LE PAGE, DAMES D'HONNEUR...

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, à mi-voix, désignant les époux.

O le divin spectacle!
On n'a peut-être jamais vu tant de bonheur sur terre,
Et la félicité de l'univers
Je la devine toute en ces élus,
Toute qui se balance au doux hamac de leurs bras admirables,
Et je veux m'enivrer pieusement de ce miracle
Qui ne reflorira sans doute jamais plus!
Dirait-on pas que leurs deux âmes n'en sont qu'une
Et que cette âme unique est le centre du monde
Et que c'est *là* qu'en ce moment converge tout l'Amour
Avec ses caravanes de sourire
Et ses palmes de calme qui dure toujours
Et que Dieu va descendre au foyer de leurs yeux?
Oh regardez, enivrons-nous de la merveille
Afin d'en conserver la grâce blonde
A travers les corneilles du monde
Comme le ver luisant garde parmi la nuit

Sur lui
Le visible parfum de la fleur du soleil !

Devant l'extase des époux, tous se répandent, comme d'intelligence, à la suite du Très Vieil Astrologue, dans les salles voisines, desquelles émanent des musiques aussi fines que des parfums.

SCÈNE III

MAGNUS, DIVINE

MAGNUS

Ma délectable,
O ma jolie,
J'éprouve l'allégresse
D'un qui, le pied droit pris au piège de la tombe,
Aurait, de par l'effort d'un ange de tendresse,
Jailli soudain vers le soleil à face blonde
Puis traversé l'astre, au gré du bond suprême,
Pour se trouver finalement devant Dieu même...
Aussi je me demande si le maître de clémence
Qui, pour sauver le monde perdu par la pomme,
Autrefois revêtit la guenille de l'homme,
Ne s'est pas, en le but de préserver mon âme,
Incarné dans la rose auguste de la femme.

DIVINE

Dieu s'incarne en tout ce qu'aime
Chacun des cœurs battant parmi l'humanité.
C'est ainsi que l'amour rend humaine la divinité.

Le Dieu de mon enfance avait la forme d'un joujou,
Le Dieu de ma jeunesse avait la forme d'un bijou.
Mais Dieu prospère avec nos âges.
S'il a pour toi, ce jour, la forme de l'Épouse,
Il a pour ta Divine celle de l'Époux.
Et c'est le même Dieu, — mais son sourire a deux visages.

MAGNUS

Ah, l'homme est un désordonné
Passant le temps à se damner
Loin des félicités qui lui font signe
Au seuil du paradis,
Comme si l'homme se voulait indigne
De la patrie des cygnes !

Sot qui récuse le bonheur facile !

Au lieu de simplement cligner de la faucille
Vers la gerbe,
Il préfère gueuser de l'ongle un sol adverse
Aux sillons vides ainsi que des rides,
Car nous naissons avec des instincts de forçat !
Honteux d'une île vierge de malheurs,
Ou pensant que souffrir décèle le grand homme
Et que c'est le tourment que les peuples couronnent,
De lui-même il se rive au banc paradoxal
Des galères sans astre
Et rame son pesant chef-d'œuvre de douleur...

Vraiment l'homme est l'auteur premier de son désastre !

DIVINE

Folie d'offrir aux foules son angoisse en usufruit
Et de se lamenter pour l'agrément d'autrui !

Le monde,
Ce gâteau,
Contient la fève blonde avec la fève brune.
L'une ou l'autre fait roi qui gagne l'autre ou l'une :
Roi de Tristesse ou bien Roi de Liesse.
Ah que peu de bravos vers l'élu de la joie !
Mais que la triste fève incombe à l'un des leurs,
Tous aussitôt de l'élever sur le pavois
Et de tresser pour lui d'unanimes couronnes,
Trahissant ainsi que ce convive a pris toutes les ronces
Et qu'il ne reste aux autres en partage que les fleurs.

MAGNUS

Fuyons donc l'ironique troupeau des rieurs
Pour savourer l'eden de notre monde intérieur !

DIVINE

Tel un joyau
Enchâssons cet intime royaume
En la commune argile de notre origine
Et, l'ayant allégé de toutes les scories,
Apprenons à l'orner comme une bergerie.
Le tien, tu le voulus cirque tragique
Avec pour lions tes passions,

Tes espérances pour martyres.
César au sceptre noir,
Tu pus rire un instant de tant de lys
Éperdus sur la lice
Hérissée de mâchoires,
Car le vieil aigle agonisant de ta raison
Te gardait malgré toi debout sur l'horizon,
Mais prends garde au vertige des fronts obstinés!
Tu tomberais alors de ta loge dorée
Dans l'arène où guettent les Fauves de la Destinée,
Et tu serais, César, à ton tour dévoré!

MAGNUS

Chère,
Tu l'as dit :
Je fus le curieux d'un égoïste enfer
Où se nouaient des épopées,
Se dénouaient des tragédies,
Mais sans l'occulte et digne excuse
Du héros qui trempe sa plume en ses veines coupées
Pour que l'humanité s'enivre d'un beau livre.

Du moins,
Épouse de pardon,
Mes torts s'amoindrissaient par la fatalité
Que je t'ai confessée en l'heure d'abandon.
Tu sais ma fierté prise à quel traquenard de beauté :
L'étrangère tenant prosternée ma raison
Tandis que roide

Son œil de flamme froide
Me rayait de barreaux de prison.
Même lointaine,
Térébrant l'obstacle et la distance,
Sa magie hautaine
Envahissait ma volonté désormais incertaine,
Sorte de cadavre en le licol d'une potence
A la merci des vents.
Mon palais s'ébrouant comme un cheval d'effroi
Et des frissons par quoi ma chair râlait en croix
M'annonçaient que ses bagues riaient au heurtoir
Et que bientôt j'allais la voir,
Et chaque pas de l'avancée
Retentissait sur ma pensée
Telle une pelletée de terre
Sur un qu'on couche en le mystère...
Son entrée taciturne après le crépuscule
Ouraganait mon être,
Et désormais, comme en les tentacules
D'une splendide pieuvre toute à son larcin,
Tremblant,
Je pantelais, loin d'elle, en un coin des ténèbres,
Car elle est belle ainsi que l'on est assassin,
— Et je sentis, un soir, pousser mes premiers cheveux blancs !

Enfin,
Te l'avouerai-je, ô ma Caresse ?
J'implore notre amour d'à jamais exiler ce sortilège,
Tant je redoute sa néfaste ivresse ;

Tant je redoute,
O colombe émanée des corbeaux de la route,
Tant je redoute,
Et malgré mes serments et malgré la voix douce,
Tant je redoute,
Si revenait soudainement la diabolique enchanteresse,
De faillir dans la boue,
Comme un esclave et comme un sacrilège,
Devant elle debout!..

DIVINE, résolue.

Je te crucifierai plutôt de mes regards
Sur le poteau branlant de tes alarmes
Pour que tu restes malgré toi debout
Portant les cieux
Et que ce soit la fourbe qui morde la boue !

Nous lutterons à deux.

MAGNUS

O ma miraculeuse, ô ma bénie,
Je reconquiers en toi mon entière harmonie !

DIVINE

Chacun nous sommes un ensemble
Qu'une fée maligne
Peut écarteler d'un signe
Aux quatre coins de l'univers.

MAGNUS

L'insidieuse fut la louve qui disperse,
Et toi la pastourelle qui rassemble.

DIVINE

Pour conserver la radieuse hégémonie
De tes saines pensées,
Sarcle tout de l'infâme passé,
Sarcle tout désormais — jusques à tes rancœurs!

Le Royaume d'Amour est aux simples de cœur.

MAGNUS, joignant les mains.

Soyons donc simples!

DIVINE

Simples comme la brise des vallons et de la mer,
Simples comme l'aurore et comme l'eau de source,
Simples comme l'enfance aux pieds nus sur la mousse,
Simples comme un coup d'aile et le rayon dans l'air.

MAGNUS

Simples comme les bois et comme les prairies,
Simples comme le pain joli du moissonneur,
Simples comme la grâce et comme le bonheur,
Et comme le lait d'or des fraîches bergeries.

Simples enfin comme la Vie.

MAGNUS, aux Aïeux des Murailles.

Images,
O mes Aïeux,
A ce pressentiment que par ma défaillance
Allait finir toute une race de vaillance,
Que de fois vous avez grondé comme un orage
A travers l'avalanche de vos barbes blanches
Et fermé vos deux mains pour ne plus me bénir!
Était-ce une hallucination de mon sang,
Que de fois j'ai senti vos prunelles perçantes
Planter des aiguillons dans ma stupide somnolence
Afin de réveiller le germe d'avenir!
Aujourd'hui, mes Aïeux, que l'*enfant* se marie,
Tout sourit sur la Tour de votre Vigilance,
Et je devine,
Argentines Aïeules,
Vos tresses de pur chanvre enclines sur le voile de Divine,
Telles des ailes d'ange sur des langes de filleule.
Il semble enfin, Princes, Princesses, nos ancêtres,
Qu'à la pensée de vivre entre nos bras la saison de survie,
Vos mains, vos joues fanées, près de mûrir, se colorient
Dans ces jardins de toile aux vieux cadres de cuivre
Où domine la guivre à la langue de lance,
Et que vos âmes vont chanter aux branches du Silence!..

DIVINE

Celui d'une Race ne meurt pas.
A tort les foules glosent de trépas
Dès qu'il ferme les yeux sur le lit des aïeux;
Ce n'est qu'un patriarche las qui, pour faire un sommeil,
Lègue à ses fils le blond travail de sourire au soleil.

MAGNUS, s'attendrissant.

Les enfants...

DIVINE

O la phalange des mignons aux pieds légers...

MAGNUS

O fleurs de ton jardin et fruits de mon verger!

DIVINE

O nos caresses devenues des fils et devenues des filles!

MAGNUS

Observe dans le fleuve bleu du Devenir
Nos deux images se mêler jusqu'à s'unir
Pour enfin, puériles, émaner de l'onde
Vers les seins triomphants de ta splendeur féconde.

DIVINE

Les yeux fermés,
J'évoque autour du sablier de nos ancêtres

Un avenir de boucles blondes
A qui succède un avenir de boucles blondes :
Jeunes êtres suivis de jeunes êtres
Dont la vie jointe à la nôtre
La propage,
— La nôtre en d'autres qui sont nôtres.

MAGNUS

Et c'est par eux que Divine et Magnus ignorent la tombe,
Puisqu'un peu de nos chairs verra la Fin du Monde.

DIVINE

Amour crée.
Dressons donc radieuses nos similitudes,
Et nous serons sacrés et forts comme des multitudes.

MAGNUS

C'est avec des baisers que l'on fait de la vie !

Ils se baisent sur la bouche.
Des fanfares donnent le signal de la danse.
Ici le rideau de la *loggia* placée au-dessus de la porte d'entrée s'écarte, on y découvre un Orchestre qui attaque l'ouverture du *Ballet*.
Les Invités des salles adjacentes envahissent la grand'salle.

SCÈNE IV

MAGNUS, DIVINE, LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, JORIS, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, LE PAGE, LE GOUVERNEUR ET LES NOTABLES DE LA VILLE, LE BOURGMESTRE ET LES ÉCHEVINS, LE RECTEUR ET LES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ, DAMES, GENTILSHOMMES, ÉTUDIANTS, SUIVANTES, L'AMOUR, LA VIE, — PUIS ELLE

Magnus et Divine s'assoient sur les cathèdres armoriées de l'estrade à droite, sous le dais rose aux glands d'or. A leurs côtés le Très Vieil Astrologue, Joris, Max, Rodolphe, Hans, Gilles, Jef. A leurs pieds, le Page. En face d'eux et au fond, les Invités.

BALLET

LES ÉPOUSAILLES DE L'AMOUR ET DE LA VIE

Deux ballerines traduisent l'épithalame et le prélude gracieux des Noces de l'Amour et de la Vie... Au moment que les Amants allégoriques agrafent leurs lèvres pour le baiser suprême, Magnus et Divine, se substituant en quelque sorte à ceux-ci, descendent de l'estrade et ouvrent le bal, tandis que les enguirlandent l'Amour et la Vie.

Valse brillante à l'orchestre de la *loggia*.

MAGNUS

Enlaçons nos deux êtres de félicité
Pour danser les adieux de ta virginité!

DIVINE

O valse, chausse-nous d'une aile de victoire!

MAGNUS

O valse, emporte-nous sur les cimes de gloire!

Des couples maintenant se forment et participent à la valse de plus en plus triomphale.

DIVINE

Brise de joie!

MAGNUS

Brise de joie!

DIVINE

Pressoir d'amour!

MAGNUS

Pressoir d'amour!

DIVINE

Torrent de vie!

MAGNUS

Torrent de vie!

TOUS LES DANSEURS, en la griserie générale.

Brise de joie ! pressoir d'amour ! torrent de vie !

DIVINE, se pâmant d'allégresse dans le tourbillon, et comme portée par Magnus vers le repos de l'estrade.

C'est avec des baisers que nous tuerons la Mort!

A ce mot les cordes se cassent, les bois et les cuivres se fêlent à l'orchestre de la *loggia*, et les rires d'or des girandoles et des lampadaires deviennent larmes d'argent.
L'Amour et la Vie se dissipent.
Silence glacial.
Instinctivement tous les regards s'abattent sur la haute marche de la porte d'entrée où se tient, brusquement survenue, une sombre apparition de femme voilée d'argent.
Soudain l'apparition se dévoile. Et c'est, au rejet du voile, une femme surhumainement belle, aux yeux extraordinaires, vêtue de somptueuse ténèbre sur laquelle coule une cascade de cheveux couleur de feuilles mortes venant du front casqué d'un corbeau partagé par le milieu dont les ailes cachent les oreilles...

MAGNUS, surgissant de l'estrade.

Elle !!!...

JORIS, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF, se groupant auprès du Très Vieil Astrologue, bas entre eux :

La Dame en noir !..

Asservis par la beauté de l'Apparue, fascinés par le charme indéfinissable qui d'Elle se dégage, les Invités restent figés sur place, tels des marbres...

Ses durs regards enfoncés ainsi que des serres à même Magnus qui dominé abandonne l'estrade et se réfugie à gauche suivi de Divine pareille à une mésange en le cercle d'un épervier, l'Apparue descend, avec une lenteur impériale, au milieu des Invités, statues inconsciemment haletantes et blafardes, incapables d'un mouvement sinon de virer sur eux-mêmes au gré de la descente de l'étrange envahisseuse.

Lorsqu'Elle passe devant le Très Vieil Astrologue, celui-ci dresse son obstacle de neige.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE

Arrière, magicienne !

Dégrippant ses regards de Magnus, Elle en harponne le visage du Très Vieil Astrologue.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, reculant épouvanté.

Fuyez tous, fuyez !...

LES HOTES DE MAGNUS, greffés aux dalles ; du bout des lèvres.

Une terreur inusitée rive aux dalles nos pieds
Et fait morceaux de glace nos cœurs effrayés.

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, d'une voix étouffée comme un râle, entendue d'Elle seulement.

Tes yeux... je reconnais tes yeux !...
C'est toi... la Dame des Adieux...

Sous la bise d'un geste prompt qu'Elle ébauche dans la direction du Très Vieil Astrologue, celui-ci tombe roide, face contre terre, à ses pieds.

LES HOTES DE MAGNUS, effarés, intérieurement.

Dieu !...

Automatiquement Joris, Max, Rodolphe, Hans, Gilles et Jef tombent à genoux autour du Vieillard et restent sans bouger, penchés...
Elle continue sa marche vers Magnus, non sans avoir laissé battre le papillon de ses narines au-dessus du cadavre.

ELLE, à Magnus, en tournant autour de lui.

Quand la face pâle ou rose
Du Cadran des Heurs et des Malheurs
Signifiera notre heure,
Mien tu seras et Tienne je serai pour l'éternité grande.

Fatidique.

Prince, la face du Cadran nous fait signe à travers les choses

MAGNUS, titubant comme un homme ivre.

Madame...

DIVINE, bondissant en lionne.

Usurpatrice, hors d'ici !

ELLE, négligeant Divine.

L'heure est venue, Magnus, de me livrer ton être.

MAGNUS, égaré.

L'heure est venue...

ELLE

Je te veux!

DIVINE

Il est mon dieu, mon roi, mon époux et ma vie!

ELLE

Il n'est point de caprice qui puisse résister
A la haute tempête de ma volonté.

DIVINE

Mais, de nous deux, c'est moi que Magnus a choisie.

ELLE

Tu lui promis la grappe de tes jours comptés,
Je lui promets l'ivresse de l'Éternité.

MAGNUS, à Divine tout à coup, mais sourdement.

Je te chasse!

DIVINE, en brebis.

Tu... me chasses?...

MAGNUS

Va-t'en !

DIVINE

On étrangla l'oiseau de ta voix douce,
O bien-aimé, qui donc blasphème par ta bouche ?..

MAGNUS

Va-t'en !

DIVINE

Reviens à toi !..
Dénoue ce cercle de démence
Et le jette à fouler aux pieds de ta charmante !...
Reviens à moi !..

Lui nouant ses bras autour du cou.

Ne reconnais-tu plus la Tienne au front de gerbe,
Si nice en son voile de vierge,
Et primitive,
Et blanche,
Et vermeille,
Et d'or,
Et toutes les nuances de l'avril,
Et frissonnante à ce désir de voir avec des yeux d'épouse
Monter rose
Un soleil
Qu'avec des yeux de jeune fille
Elle eût vu tomber rouge en le bois des divins sacrifices?

MAGNUS, les yeux dans le vague.

Le fier soleil a pris le mors pour ne plus revenir...
Tous les aigles sont morts et les dieux vont finir...

Dénouant les bras de Divine.

Jeune fille, il n'est plus de clarté sur le monde...
Va-t'en !

DIVINE, s'enhardissant.

Chasse d'abord cette étrangère au verbe de mensonge !

MAGNUS, éclatant.

C'est toi la mensongère et c'est toi l'étrangère !

Violemment.

Dis,
Que viens-tu faire dans ma vie
Avec ta chaîne à la cheville de ma liberté ?

Avisant le voile, l'anneau, les fleurs de mariée.

Dis enfin, de quel droit ce voile et cet or ciselé ?

Il lui arrache le voile et l'anneau.

Ces fleurs de mariage, où les as-tu volées ?

Il lui arrache les fleurs.

Que s'il s'agit d'une équipée de carnaval,
Ta farce avance de trois jours, fin masque !
Va donc porter ailleurs tes falbalas
Et ta fantasque allure de rivale !...
Il n'est qu'une épouse céans, — et cette épouse, la voilà !

Ce disant, il désigne. Elle qui préside à tout cela rigidement.

Divine défaille, avec un grand cri, entre les bras du page.

JORIS, s'émancipant des entraves invisibles qui immobilisent toute l'assistance.

Magnus !...

MAGNUS, à Joris.

Je te chasse aussi, mauvais apôtre !

Aux Invités, vociférant :

Et vous tous, importuns dont les corps foudroyés
M'encombrent de statues d'épouvante, sortez,
Si vous ne voulez être à l'instant balayés !

Se ruant sur les groupes glacés.

Sortez de ce palais où je veux rester seul,
Drapé de ces murailles comme d'un linceul !

Menaçant.

Sortez !

Les Invités, dont les yeux effarés n'ont pas un instant quitté la Dame en noir, sortent automatiquement par la galerie du fond, la tête à rebours, avec en sillage un murmure sourd. Le Page et les Suivantes emmènent Divine évanouie secouée de sanglots. Joris et ses amis emportent le cadavre du Très Vieil Astrologue.

La plupart des lumières s'éteignent comme sous un grand vent.

SCÈNE V

ELLE, MAGNUS

à deux reprises LA FOISON DE NAINS

Magnus s'abandonne à l'attirance d'Elle qui maintenant se pavane, en sa grâce ophidienne, à travers la salle déserte éclairée par seulement le mouvant chandelier dont seraient lumières les yeux, les dents, les pendants et les bagues de la Dame.

Au cours de sa pavane, Elle ramasse le voile nuptial de Divine, se le pique dans les cheveux et se tourne pour sourire au prince de plus en plus subjugué.

ELLE

Tu m'oubliais, mais je hantais, invisible, ta vie!
Pour apparaître
Il a suffi que je jaillisse de toi-même
Sur la flèche de ton souffle.

MAGNUS

Cet oubli ce n'était qu'un instant de sommeil;
Mais ma paupière s'ouvre,
Et j'admire, ébloui plus que par le soleil.

Désignant les fleurs éparpillées du bouquet de Divine.

Tiens, ces fleurs,
C'est Magnus tout entier
Qui se retrouve au blanc rivage de tes pieds.

Ramassant fébrilement une fleur :

Voici mon cœur...

Une autre fleur :

Mon âme...

Une autre fleur :

Ma beauté...

Une autre fleur :

Mon génie...

Les disposant en bouquet qu'il tend à Elle :

Et ce bouquet de mon réveil — je vous l'offre, Madame.

Elle prend le bouquet et le fixe à sa ceinture, puis brusquement Elle entraîne Magnus dans la valse ensorcelante d'un orchestre fantastique de Nains violets un instant survenus dans la *loggia*.

DIVINE, au dehors, d'une voix lamentable:

Magnus!...

ELLE

Entends l'absurde mendiante de ton être
Qui glapit et t'appelle en bas sous la fenêtre.

MAGNUS courant clore la fenêtre.

Passez, passez votre chemin, la belle!

DIVINE d'une voix qui s'éteint :

Magnus!..

MAGNUS, cherchant à attirer la Dame en noir vers la chambre nuptiale :

Viens sous le dais joli du cygne nuptial!

ELLE, se refusant.

Fi de ton lit de plume!
On ne dort bien, vois-tu, qu'entre les froides toiles
D'une couche roide.
Mais je suis une amante jalouse,
Et Divine a laissé trop de parfums en toi
Pour que je n'attende pas de meilleures étoiles.
Saccage donc, saccage la foi du passé,
Que je fasse un tapis de ses calices renversés!
Une fois seule dans ton âme,
Et seule dans ton sang,
Et reine sur tes chutes en escalier à ma puissance,
Alors je daignerai, Magnus, être l'épouse
Et lever le rideau de la nuit de victoire.

MAGNUS

Ah n'es-tu pas déjà la Maîtresse Absolue!..
J'ai chassé ta rivale, — que faut-il de plus?

ELLE

Elle a laissé son nid comme fait l'hirondelle,
Et je trouve ton corps encore imprégné d'elle.

Je la perçois qui parle par ta bouche,
Et qui regarde par tes yeux,
Et qui serpente dans tes gestes,
Et qui bat dans ton cœur,
Et qui fermente en tes pensées.
Va, si je suis sortie de Magnus aujourd'hui
C'est, à vrai dire, que Divine m'a chassée de lui.
Tu vois bien que notre heure n'est pas assez mûre
Car je t'aime et te hais d'une égale mesure.

MAGNUS, se livrant.

Qu'à cela ne tienne!
Prends d'assaut le château de ma vie!
A son faîte envahi fixe ton oriflamme
Et jette ses archives par les meurtrières de mes sens!
Puis à ton gré promène une torche de flamme,
Et roule-toi finalement sur mes décombres et dans mes cendres!

ELLE, l'envoûtant d'un regard.

On prouve que l'on m'aime en agissant soi-même.

MAGNUS, fasciné.

O diamant qui me prosternes,
Œil noir qui sembles t'éveiller au fond de ma mémoire,
A quel front de rencontre t'ai-je vu briller,
Celui d'un ange ou celui d'un démon?

Sous l'influence du regard :

Oui je pressens que tu me perds

Avec ton ciel qui n'est peut-être qu'un enfer,
Cependant je choisis ton labyrinthe d'aventure
Sans interroger si, pour t'atteindre,
Il me faudra l'aile sublime
Ou le boulet lourd de l'esclave,
Archange de l'abîme ou démon de l'azur.

ELLE, gravissant les degrés de l'estrade et se campant en Idole sous le dais rose aux glands d'or.

Elle te voulait aigle, je te veux épave.

Les Images des Aïeux appendues aux murailles obscures du fond s'illuminent, comme des saints de vitraux sous une subite action du soleil.

LES AIEUX DES MURAILLES, avec une émouvante expression d'angoisse.

Magnus !..

Les cheveux droits, Magnus chancelle et se tord entre le pathétique aspect de ses Aïeux et le charme de l'Idole; finalement, après un dernier spasme d'hésitation, il se laisse choir sur le degré de l'estrade, et l'on voit ses lèvres baiser un pied de femme petit comme une tête de serpent, — tandis que la Dame allume, au-dessus de sa proie, un ricanement : mince croissant dans un ciel d'ouragan.

LES AIEUX DES MURAILLES, s'animant et fulminant.

Honte à l'indigne qui forligne !

ELLE

N'écoute pas ces hypocrites du Linceul!
Aïeux, aïeules, dès longtemps ils m'appartiennent.
Ils sont en moi, je suis en eux.
Et s'ils ont, ces avares, fait Divine tienne
C'est que, jaloux de leur filleul,
Ils voulaient me garder pour eux seuls tout entière!

MAGNUS, béant.

Divulgue enfin ton nom,
Sirène à qui sourit le Passé même?

ELLE

Je ne le dis qu'à l'ombre de l'éternité.

MAGNUS, traversé d'un éclair.

O femme,
Je découvre en toi la Surhumaine éblouissante
Qui parfois daigne condescendre aux pâles scènes de ce monde,
— Et tu te nommes la Beauté.

LES AIEUX DES MURAILLES

Fils, défie-toi de son atroce royauté!

MAGNUS, en révolte.

Rentrez dans vos tombeaux, vieux mannequins jaloux,
Sinon j'ouvre la porte aux loups, la fenêtre aux corbeaux!

LES AIEUX DES MURAILLES, avec le geste qui maudit.

Magnus!..

MAGNUS

Silence, taupes de ma race!

ELLE, l'excitant, de l'estrade où elle trône.

Eh crache-leur donc à la face!

Magnus lance des crachats vers les Images.

Crache, crache encore!..

MAGNUS, écumant.

Je vous renie, ridicules ganaches!..
Je me dresse en bâtard
Qui ne veut rien des tares qui sont vos vertus;
Et si mon sang me vient de vous, eh bien je vous le restitue!

ELLE

Te voilà sur le bon chemin de la victoire!..

MAGNUS, lui tendant les bras.

Chère, courons au but ensemble!

ELLE, tentatrice.

Rappelle-toi : j'attends de meilleures étoiles.

MAGNUS,

Lors je t'emporterai de force !

Il s'élance vers l'estrade et va pour la saisir, mais Elle disparaît magiquement, laissant entre les mains de Magnus le suaire qui lui tient lieu de manteau de cour.

MAGNUS, pétrifié.

Évanouie !..

ELLE, reparaissant dans une tenture à gauche.

Hihihi !..

MAGNUS, se ruant vers la tenture.

Ah cette fois du moins tu n'échapperas plus !

Elle lui glisse de rechef entre les bras.

Fantôme !..

ELLE, reparaissant à droite sur un socle en une armure d'or.

Huhuhu !..

Magnus se précipite et n'étreint qu'une armure vide.

MAGNUS

Disparue !..

ELLE, se montrant; successivement et à de prompts intervalles, à divers endroits de la Grand' Salle.

Houhouhou !..

MAGNUS, courant éperdument dans tous les sens.

Par pitié ne me torture pas ainsi !..
Ma tête vire, ivre moulin dans la Tempête...

ELLE, invisible, près de lui, dans l'espace.

Sens-tu pas qu'elle moud le bon grain de folie ?..

MAGNUS

Mystérieuse, où règnes-tu ?.. dans l'air ou sous la terre ?..

ELLE, poussant une grande clameur,

Hu!! !..

On la distingue qui se débat entre les Aïeux qui la guettaient à travers ses évolutions et l'ont saisie, telles des araignées une phalène.

Magnus, ils m'ont reprise les satyres de ta race !..
Ils m'enlacent, m'enserrent, me griffent, me mordent...
Et tout à l'heure ils vont m'entraîner dans la fosse
Où m'attend leur débauche de caresses d'os !..

MAGNUS, se rongeant les poings.

Haïn !..

ELLE, criant.

Libère-moi de ces faucheux géants !..
C'est ta jeunesse que je veux et non pas leur néant !..

MAGNUS

Rendez-la-moi, vieillards!..

LES AIEUX DES MURAILLES

Nous l'avons prise en nos filets de souvenir
Afin que tu te sauves, fils, vers l'avenir.

DIVINE, en écho lointain comme dans la conscience de Magnus.

... Vers l'avenir.

ELLE

A l'aide!

MAGNUS, appelant rageusement ses gens.

Ohé la valetaille!
Accourez les passer à la broche aux volailles!..

Personne ne répond à l'appel.

LES AIEUX DES MURAILLES

Tous tes gens sont partis du côté de l'aurore.

DIVINE, de même.

... De l'aurore.

ELLE

A l'aide!.. à l'aide!.. à l'aide!..

MAGNUS, passant et repassant devant les Images des Aïeux comme une bête en quête d'une issue.

Par où passer?.. par où passer?..
Montre-moi la poterne obscure du Passé!.

ELLE

C'est à toi, lâche, de chercher!

MAGNUS, aux Aïeux.

Rendez-la-moi, paillards!..
Filous, rendez-la-moi!..
Si vous ne voulez pas que je descende l'arracher
A vos étreintes de squelettes
Et disperser votre poussière aux vents maudits de la Ténèbre!..

De son épée il assaille et troue les Images animées tandis qu'Elle, prisonnière, se débat et hurle, — de plus en plus entraînée dans l'infini...

LES AIEUX DES MURAILLES, tendant les bras comme pour barrer le passage à Magnus qui ferraille férocement.

Magnus!.. Magnus!!.. Magnus!!!

DIVINE, de même.

Magnus!..

Tout à coup, perdant leur éclat surnaturel, les Aïeux des Murailles reprennent leur immobilité décorative, tandis qu'Elle apparaît au haut des marches de la porte du fond.

ELLE, à travers un rire de gamine sinistre.

Coucou, — eh la voilà!..

MAGNUS, son épée lui en tombant du poing.

Enfin!..

Il se précipite vers Elle, mais la massive porte aussitôt se referme entre Elle et Magnus qui, croyant l'avoir saisie, se trouve n'étreindre qu'un horrible gnôme substitué à Elle disparue, lequel est le Lauréat du matin à la barbiche en nœud de vipère. Magnus le repousse violemment pour s'acharner contre la porte close.

A un signal strident du gnôme, dégringolant de la *loggia* ou surgissant des dalles, survient la Foison de Nains qui se livre à d'extravagantes cabrioles tout en agitant audessus de Magnus le manteau de cour à la blancheur de suaire laissé par Elle.

Parmi ces abracadabrances symbolisant la danse folle des idées dans le cerveau de Magnus, celui-ci continue à s'acharner en vain du front, des épaules, des ongles et des dents contre la porte inébranlable.

Cependant, le nom de Magnus, exhalé par Divine, arrive du dehors, frêle comme un bêlement...

ACTE IV

SEPTIÈME TABLEAU

Grand Carrefour de la Ville où convergent d'innombrables ruelles.

A gauche une taverne dont le châssis de petites vitres coloriées est éclairé par le dedans. Sur l'enseigne qui pend au vent se lit : CABARET DE LA FOLIE. A droite, dans une niche à même la façade d'une maison, une statue de Sainte ; au-dessus de la Sainte une lanterne qui se hisse et se descend au moyen d'une corde sur poulie.

Au loin, des terrasses d'édifices et des flèches d'églises.

PRÉLUDE

Tohu-bohu charivarique de carnaval où se croisent, se heurtent, se mêlent cris, chants, airs populaires, sifflets, appels de cors, sons de cornes, fifres, caisses, tam-tams, musiques proches, fanfares lointaines...

SCÈNE I

SEPT BANDES DE GILLES, puis LE LANTERNIER

Des gilles dévalent des ruelles et se répandent dans le Carrefour en chantant au bruit des sonnailles de leurs costumes aux nuances diverses. Ces gilles sont, la première bande violette, la seconde indigo, la troisième bleue, la quatrième verte, la cinquième jaune, la sixième orangée, la septième rouge; et ils portent, au bout d'une pique, des lampions aux tons respectifs.

Ces bandes se croisent, — et c'est un arc-en-ciel qui danse en produisant, par les variés mélanges des couleurs, une ornementation mouvante; puis les bandes se reconstituent et disparaissent chacune par une ruelle différente...

Entre le Lanternier.

LE LANTERNIER, chantant.

Voici le lanternier, Mesdames,
Le jardinier aux fleurs de flamme!

S'arrêtant sous la lanterne.

Cette tulipe encore...
Cela fait, je redeviens un homme libre...

Il détache la corde nouée à un clou du mur.

Semblable soir de mascarade où chacun se déguise afin de ne rien laisser voir de soi, mieux vaudrait, à mon humble sens, laisser noir comme un four ce nombril de la Ville, autrement dit ce Carrefour!..

A la statue :

Bonne Sainte, pure patronne de la Ville, que tu vas en subir de dures et de viles jusqu'à l'aube!..

La lanterne descend.

*** S'adressant à la statue, tout en nettoyant la lanterne :**

Trouvez-vous pas, Mademoiselle ou bien Madame, qu'une tête d'homme sous le masque évoque une tête d'autruche sous le sable ?..

Et qu'inférer de la coutume poussant l'homme, envieux de se contrefaire, à n'endosser en somme que le costume de son contraire...

D'ailleurs considérez :

la femme en homme, l'homme en femme;
l'éphèbe en vieillard, le vieillard en éphèbe;
la vierge en grisette, la grisette en vierge;
le poltron en héros, le héros en poltron;
le paysan en soldat, le soldat en paysan;
le valet en maître, le maître en valet;
le manant en seigneur, le seigneur en manant;
le bourgeois en artiste, l'artiste en bourgeois ;
le juge en inculpé, l'inculpé en juge;
la victime en assassin, l'assassin en victime;
le fossoyeur en accoucheur, l'accoucheur en fossoyeur..

A parler franc, l'Univers ne change pas, encore qu'à l'envers; et l'Heure continue sa marche quoique tête en bas et pieds en l'air; les Figures du monde un moment se déplacent en un chassé-croisé de déguisées, pas davantage! la Tragédie passant à la Comédie son masque et réciproquement. (Malicieux.) Mais si le Carnaval des Corps ne dure qu'un seul jour, le Carnaval des Ames oh celui-là dure toujours!.. **

Il allume la lanterne.

Fiat lux!

Il remonte la lanterne.

Voici votre prunelle, Madame ou bien Mademoiselle, — libre à vous de baisser la paupière d'un coup de vent sur elle!...

En sortant :

Courons me travestir en âne!..
Dieu me damne si l'on ne me prend pour quelque philosophe!

* Le passage compris entre * et ** peut être omis à la représentation. (*Note de l'Auteur.*)

SCÈNE II

TROIS CHIENLITS en rois mages, dont un noir, LA TRUIE

LES TROIS ROIS MAGES, poursuivant la Truie.

Ohé, dame l'Anguille !..

LA TRUIE, essoufflée, ramenant un voile sur sa figure.

Allez pêcher plus loin !

Ils parviennent à l'entourer.

PREMIER ROI MAGE (Le Noir)

Tout me crie qu'elle est blonde
Et que nous poursuivons une femme du monde.

SECOND ROI MAGE, attrapant la Truie et la dévoilant.

Sangdieu ! la plus vieille *arrosée* de nos trottoirs !

PREMIER ROI MAGE, reconnaissant la prostituée.

La Truie !

TROISIÈME ROI MAGE

La moitié de ce Tout que l'on appelle Autrui.

PREMIER ROI MAGE

O toi qui de coutume gueuses l'*arrosoir*,
En fais-tu fi ce soir ?

LA TRUIE

Lorsque Vierges Sages deviennent Vierges Folles,
Vierges Folles alors deviennent Vierges Sages.

LES TROIS ROIS MAGES

L'équilibre !

PREMIER ROI MAGE

Est-ce vrai, dis, que, si laide, tu fus si jolie ?

SECOND ROI MAGE

Et que tu fis pipi dans des vases en or ?

TROISIÈME ROI MAGE

Et que, pour te payer, des princes rançonnèrent des provinces ?

PREMIER ROI MAGE

Et que d'authentiques monarques

Signèrent des décrets sur ta gorge d'albâtre,
A l'ombre double de ton sein?

SECOND ROI MAGE

Et que, pour un baiser de ta petite bouche,
De très honnêtes clercs se firent assassins?

LES TROIS MAGES

Réponds, la mijaurée!

LA TRUIE

Ce jour est le seul jour où ma pauvre âme ait le droit de pleurer.

PREMIER ROI MAGE

Entre avec nous dans cette nouvelle taverne.
Une fois saouls,
Tu nous expliqueras si les Grands de la Terre
Font l'amour aussi bien que nous les Sans-le-sou.

Ils l'entraînent de force à gauche dans le Cabaret de la Folie ; en vain la prostituée se débat et crie.

SCÈNE III

QUELQUES ÉTUDIANTS, puis DEUX NAINS, puis DES CHIENLITS d'âges divers, puis DES FEMMES

Ces Étudiants sont superficiellement déguisés.

LES ÉTUDIANTS, attirés par les cris de La Truie.

Ces cris?

PREMIER ÉTUDIANT

Baste!
Une pucelle qu'on viole, je parie!

DEUXIÈME ÉTUDIANT, sentencieusement.

Qui met en vue sa bourse tente le filou,
Qui promène sa viande provoque le loup.

TROISIÈME ÉTUDIANT, de même.

Madame reçoit la corne,
Et c'est Monsieur qui la porte.

PREMIER ÉTUDIANT, qui a regardé dans la taverne par le châssis vitré.

Encore cette ruine !

LES ÉTUDIANTS

La Truie?

PREMIER ÉTUDIANT

Penser que la guenille eut un corps magnifique
Et que, sous des motifs vaguement politiques,
Nous visitaient des rois
Pressés de coudre cette fille au bon endroit !

DEUXIEME ÉTUDIANT, d'un ton solennel à travers un faux nez.

Ses cuisses ont grandi l'honneur de la cité
Plus que tous les cerveaux de l'Université.

Deux Nains (déguisés en fous de cour, comme du reste tous les Nains au cours de ce Tableau) surviennent par le fond, se rendant au Cabaret de la Folie.

PREMIER NAIN, apparaissant avec un aboiement entre les jambes du Deuxième Étudiant.

Ouaouh!..

DEUXIÈME NAIN, sautant simiesquement à la hauteur du faux nez du Premier Étudiant.

Couïc!..

LES ÉTUDIANTS, avec un bond de répulsion.

Fi les sales bêtes !

Les deuxNains entrent au Cabaret de la Folie en gouaillant les Etudiants.

PREMIER ÉTUDIANT

Singulière avalanche de Nains
Qui depuis hier s'est abattue sur notre ville
Et met une grimace à chaque coin de rue !

TROISIÈME ÉTUDIANT, désignant la taverne.

Ils tiennent, vous savez, ce Cabaret de la Folie.

PREMIER ÉTUDIANT

Il semble qu'en ce jour se rapetisse toute chose
Au point de n'être presque plus qu'une ombre.

TROISIÈME ÉTUDIANT

Un Nain, qu'est-ce en effet? une descente vers le Rien.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Bah, ces Nains sont peut-être plus grands que nous autres !
Seulement notre orgueil nous les fait voir petits.
Sans doute nous voient-ils bien plus petits encore.

Des chienlits traversent une ruelle au fond en tapant sur des chaudrons et des casseroles ; des gamins en paillasses franchissent le carrefour sur les mains, jambes en l'air.

PREMIER ÉTUDIANT

J'ai rarement trouvé foule plus en délire.
A se croire à la veille d'une catastrophe!
La Ville gambade et s'esclaffe
Comme avant de périr.

DEUXIÈME ÉTUDIANT, *ex cathedrâ.*

... Herculanum et Pompéï!

Un troupeau de femmes, dépoitraillées, cheveux au vent, traverse le carrefour en diablesses de joie.

TROISIÈME ÉTUDIANT

A regarder se trémousser les femmes,
Pour sûr le Diable est ce soir dans les âmes.

DEUXIÈME ÉTUDIANT, confidentiellement.

Entre nous,
J'ai débusqué la rectoresse sous un masque
Avec au bras un long soldat sous un grand casque.

On pouffe.

PREMIER ÉTUDIANT

D'autre part on signale une femme bizarre
Aux allures d'un ange à moins que d'un démon
Dont le charme insolite ensorcelle les rues
Et suscite autour d'elle comme un rut
Étrange.

Tous, en cortège, de la suivre
Çar on dit le démon célestement joli
Dans son costume de Folie.
Lèvres de fraise,
Prunelles de braise,
Et chevelure d'incendie!
Vision fascinante sous la pluie de bruit
Que fait sa marotte d'ivoire aux grelots d'osselets.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Brave! à défaut d'un roi, nous avons une reine.

TROISIÈME ÉTUDIANT, prêtant l'oreille.

Oyez ce cliquetis...

PREMIER ÉTUDIANT

C'est la sirène!

LES ÉTUDIANTS

Suivons-la! (En sortant par une ruelle du fond.) Vive la Reine!

On entend au loin un bruit d'osselets rhythmant une marche cadencée ; ce bruit, qui persiste jusqu'à la Scène VIII, grandit ou s'efface par intervalles.

SCÈNE IV

UNE PETITE FILLE entrant par la gauche ; entrant par la droite UN PETIT GARÇON

LA PETITE FILLE, une poupée dans ses bras.

Après souper
J'endormais ma poupée
Lorsqu'en deçà la vitre
Un étranger passa qui disait ces paroles :
« Vite, vite accourez voir la Dame en Folie
Qui rassemble la Ville autour de sa marotte ! »

LE PETIT GARÇON, encore sa serviette au cou.

Père en a parlé tout le temps de la soupe...
Curieux de la voir,
Je me suis esquivé sans que père s'en doute,
Après avoir fermé le chien qui hurlait au lavoir.

LA PETITE FILLE

Sabots en main,
J'ai disparu
Tandis que mère-grand replaçait au bahut
Notre faïence pour demain.

LE PETIT GARÇON, prêtant l'oreille au cliquetis lointain de la marotte.

Entends vers la Fontaine des Saints-Innocents...

LA PETITE FILLE

Viens !
La Belle Dame
Donne tartines et galettes
Aux enfants peut-être...

Ils sortent par le fond en se donnant la main.

SCÈNE V

UN SERGENT, DES JEUNES SOLDATS

UN JEUNE SOLDAT

J'ai vu les officiers du régiment
Virer en alouettes
Autour d'elle
Avec idolâtrie.

LE SERGENT

Il est des femmes attirantes
Comme le précipice ou le drapeau de la patrie.

UN AUTRE JEUNE SOLDAT, écoutant.

A présent elle passe place du Carnage...

LE SERGENT

Au pas de course !

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VI

UN JEUNE HOMME, UNE JEUNE FILLE

LA JEUNE FILLE, se cramponnant au Jeune Homme, alarmée.

Par pitié, n'y va pas!..

LE JEUNE HOMME

Oh seulement l'apercevoir un peu, de loin!..

LA JEUNE FILLE

N'y va pas!.. n'y va pas!..

LE JEUNE HOMME

Çà pourquoi, ma fiancée depuis ce matin?

LA JEUNE FILLE

Je ne sais... je ne sais...
Sans comprendre je la crains...

LE JEUNE HOMME

Serais-tu jalouse — déjà?..

LA JEUNE FILLE

Non, ce n'est pas cela !

LE JEUNE HOMME

Ah j'entends sa marotte sur la passerelle de l'Anneau Brisé!

LA JEUNE FILLE, le tirant à elle.

Reviens là-bas !..

LE JEUNE HOMME

Tout à l'heure.

LA JEUNE FILLE

Je sens que *tout à l'heure* signifie *trop tard.*

LE JEUNE HOMME

Je ne puis... je ne puis...

LA JEUNE FILLE, traînée par le Jeune Homme qu'elle s'efforce en vain de retenir.

Ah faut-il que je t'aime pour que je te suive !..

Désespérément :

Mais nous étions si bien au Jardin des Baisers !..

SCÈNE VII

MARCHANDS, ALCHIMISTES, APOTHICAIRES, PHILOSOPHES, MISÉRABLES, VIEILLARDS, VIEILLARDES

Ces divers groupes surviennent, l'un après l'autre, d'endroits différents.

MARCHANDS

Saurait-elle un moyen d'être Midas moins les oreilles d'âne?

Exeunt.

ALCHIMISTES

Elle a trouvé peut-être la Philosophale...

Exeunt.

APOTHICAIRES

Ou quelque peste aux antidotes chers...

Exeunt.

PHILOSOPHES

Ou bien encore le Secret des Êtres et des Choses...

Exeunt.

MISÉRABLES

Dans son pays Grands et Petits sont rois, dit-elle...

Exeunt.

Entrent des Vieillards et Vieillardes dont quelques-uns s'aident de béquilles.

VIEILLARDES

Elle se targue de doigts guérisseurs ..

VIEILLARDS

Hâtez-vous, mes sœurs...

VIEILLARDES

Par ici...

VEILLARDS

Non, par là... dans la direction de l'Equarrisseur...

Le vieux groupe se hâte. La marche est fermée par un couple très âgé en robe et bonnet de nuit, une chandelle à la main.

Le cliquetis de la marotte cesse momentanément.

SCÈNE VIII

MAX, RODOLPHE, JEF, puis HANS et GILLES, puis JORIS.

Aucun d'eux n'est déguisé.
Max, Rodolphe et Jef entrent par la droite au moment que, dans la taverne où se trouvent La Truie et les Trois Rois Mages, éclatent rires et chocs de verre.

MAX

Ces rires ont un dard à la manière des abeilles,
Et ce m'est un cilice au fond de mes oreilles.

RODOLPHE

Depuis deux jours le souvenir de cette nuit tragique
Effare mon cerveau de fresques tyranniques.

JEF

Magnus,
Je pleure sur notre impuissance à tenter ton salut !

RODOLPHE

Le regard farouche de la gorgone
Avait solennisé nos corps en pierre
Comme l'onde qui sort des magiques cavernes.

JEF

L'inopiné trépas du Maître
Avait aussi glacé nos gestes et nos pas.

MAX

Heureux vieillard qui ne vit point le drame du palais !
Heureux qui dormira demain sous les tilleuls de la Vallée !

JEF

Tous chassés !

RODOLPHE

Tous !.. Divine elle-même !..

JEF

Sa petite épouse !..

MAX

O la martyre qui sanglote en la chambrette de Joris
Près de la blanche barbe à jamais déflorie !..

RODOLPHE

Croyez-moi, frères,
Abandonnons à l'aube cette Ville du Malheur
Pour le Village du Sourire où sont nos fiancées en fleur...

Surviennent par la gauche Hans et Gilles.

MAX, aux arrivants.

Le palais de Magnus?

HANS

Toujours clos.

GILLES

Hans et moi
N'avons cessé de relayer nos guets autour de la demeure...
Aucune ombre aux rideaux...

HANS

Un palais de silence où, semble-t-il, on meurt.

MAX

Magnus a pris honte et se cache.

RODOLPHE

A moins qu'il n'ait déjà quitté la Ville avec la Dame en noir.

Joris accourt par la droite.
Le cliquetis de la marotte reprend.

JORIS, bouleversé.

Divine, avez-vous vu Divine?..

Mouvement.

A peine touchiez-vous au bas de l'escalier
Que, délaissant la funèbre veillée,

Divine s'est enfuie de mon hostellerie...
Ayant placé le page en vigilance auprès du patriarche,
Je cours depuis à travers la cité,
Tant j'appréhende un acte de désespérance
Ou que la foule ne la souille de plaisanteries...

MAX

Vite, divisons-nous à la recherche de Divine!..

Ils se répandent par les ruelles de droite.
Le cliquetis de la marotte s'accentue hâtivement.

SCÈNE IX

ELLE EN FOLIE, PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE DE LA FOLIE : LA PETITE FILLE, LE PETIT GARÇON, SOLDATS, ÉTUDIANTS, LE JEUNE HOMME, LA JEUNE FILLE, VIEILLARDES, VIEILLARDS, MARCHANDS, ALCHIMISTES, APOTHICAIRES, PHILOSOPHES, MISÉRABLES, GENS DE TOUTES CONDITIONS ET DE TOUS AGES : BOURGEOIS, BOURGEOISES, GUEUX, MENDIANTS, VAGABONDS, PIERREUSES, TRUANDES, RIBAUDES, FINANCIERS, OFFICIERS, MOINES, SAVANTS, SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, GRANDES DAMES, DOMINOS, MASQUES DIVERS A FACE HUMAINE OU BESTIALE. QUELQUES GILLES...

Ces personnages surviennent par la plus grande ruelle du fond.

ELLE, en Folie, légèrement masquée, salte à la tête du Cortège en agitant sa marotte d'ivoire. Les gens du Cortège la suivent, en quelque sorte hypnotisés, bras ballants, bouche bée, yeux démesurément ouverts, et dans le pas le rhythme cadencé par Celle qui les mène.

Le Cortège se déroule en zigzags à travers le Carrefour.

ELLE, au centre du Carrefour.

Evohé !

Escargots de l'ignare sagesse,
O jeunes fils de l'ancestrale humanité,

Désertez le toit lourd où l'orgueil s'abolit
Pour courir les chemins légers de la folie!
Laissez le front des faux docteurs s'enfler de livres!
Soyez libres!
Et hâtez-vous de rire et de danser l'année
Que vous verse la corne de la Destinée,
Et soyez ivres
Car sans la tonne on vit le sable suranné des heures monotones!

LE PELE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE, dans le charme qui se dégage de la Parleuse.

Evohé!

ELLE

Héréditaires prisonniers de ce vain monde,
Rompez la chaîne qui vous rive à son mensonge
Et, forts de l'oriflamme de ma chevelure,
Partez ensemble à la conquête du délire
Qui fait de chaque tête une boule qui roule
Et de chaque convive une statue par terre!

LE PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE

Evohé!

ELLE

Lors mes valets vous porteront sur leurs épaules
En mon manoir taillé dans l'ombrage des saules
Pour que vous y dormiez en d'immuables plis
La féerie longue du silence et de l'oubli.

LE PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE

Evohé!

ELLE

Hommes, la Vie n'est qu'un faix de misères
Qu'il faut jeter aux griffes des chimères.
Jetez, jetez ce faix, et vous aurez l'Éternité,
Et votre bouche aura gagné le rire
Qui survit aux roses transitoires des lèvres,
Rire que tous les pleurs, ni que toutes les lèpres
Ne sauraient éteindre et ne sauraient prescrire
En mon pays d'universelle égalité!

Reprenant ses contorsions à travers la Ville en agitant sa marotte.

Evohé!

LE PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE, alouettes gravitant autour du Miroir qui marche.

Evohé!.. évohé!!.. évohé!!!..

UN PHILOSOPHE, arrêtant. Elle au passage.

Possèdes-tu les clefs des troublantes énigmes?

ELLE, l'ensorcelant d'un sourire.

Les clefs d'or et d'argent.

Le Philosophe se joint au cortège.

UN HOMME DES ROUTES COUVERT DE POUSSIÈRE,
de même que le Philosophe.

Pourrai-je enfin chez toi reposer pour toujours?

ELLE, de même.

Pour toujours!

L'Homme des routes couvert de poussière se joint au Cortège.

UN HOMME DU PEUPLE, de même que les précédents.

Jamais plus d'impôts, de jougs ni de férules?

ELLE, de même.

Jamais plus!

LE PETIT GARÇON

Madame, c'est-y vrai que t'as de grands polichinelles?

LA PETITE FILLE

Et des bonbons? et des dragées? et des chiffons? et des poupées?

ELLE, entraînant les deux enfants.

Et mieux encore, mes mignons,
— Un beau dodo tout blanc avec des fleurs dessus.

Continuant sa marche.

Evohé!

LE PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE

Evohé!.. évohé!!.. évohé!!!...

Des gens jusqu'alors indécis, aguichés par les œillades raccrocheuses et les appels canailles de la Folie, se joignent au Cortège.

Tandis que le Cortège se déroule et disparaît par la droite, en scandant son pas selon la marotte, la Jeune Fille cherche à entraîner le Jeune Homme.

LA JEUNE FILLE

Ne la suis pas davantage!

LE JEUNE HOMME, hypnotisé par la Folie déjà loin.

Niaise, qu'as-tu donc?

LA JEUNE FILLE

En passant devant Elle,
J'ai surpris mon image en sa prunelle,
— Et mon image avait une tête de mort!..

LE JEUNE HOMME

Une tête de mort?..

LA JEUNE FILLE

Oh viens, te dis-je, viens!..

LE JEUNE HOMME

Je veux me mirer à mon tour!..
Je veux voir comme toi mon visage de mort!..

LA JEUNE FILLE

Méchant! méchant!

Le spectacle de nos laideurs va tuer notre amour!..

Le Jeune Homme entraîne la Jeune Fille.
Le cliquetis de la marotte s'effacera dans le loin, peu à peu.

SCÈNE X

MAGNUS

Il entre par la gauche, vêtu de la tête aux pieds de l'ample drap blanc semé de larmes qu'Elle lui a laissé entre les mains au Tableau précédent.

MAGNUS, ayant l'air de chercher passionnément quelqu'un.

Je te retrouve enfin, femme aux étoiles sombres !

Il se précipite sur un mur où se profile son ombre. Désabusé :

Mon ombre!..

Depuis cette heure de rampante léthargie
Qu'est devenue l'enchanteresse de magie
Dont je chaussai de caresses
Le pied menu comme une tête de serpent,
Tandis que la colère des ancêtres peints
Me cinglait d'anathèmes les reins?..

O tout à coup cette grand'salle vide,
Encor que fussent aux miroirs mes *moi* livides !..

Sous le dais où tantôt florissait le haut charme
De la Dame érigée sur l'estrade de planche
Je ne trouvai que cette cape blanche
Essaimée de flammes
A moins que ce ne soit de larmes.
Affolé, je parcours le palais...
C'est le désert d'une chaumière après le passage des armes!
Jusqu'aux valets tous avaient fui dans les plis de la nuit.
Confus, je restai clos ainsi qu'en une crypte,
Attendant le propice décor de ce soir hypocrite.

Je sens vivre ton âme en la cité,
Convive inattendue qui vins parler d'éternité!
Mais où te caches-tu, grave sœur de mon âme?..
Où sont plutôt les ravisseurs qui me la cachent?...
Car tout me dit que les vipères de l'envie
Firent de mes amis des larrons et des lâches...

Centre de doute,
O Carrefour,
Laquelle de tes rues
Mène à la Disparue?..

Ombrageux.

Je suis l'homme jaloux de toute une cité!

Il s'engage dans une ruelle du fond où vont et viennent des Masques. Quand une femme passe couverte d'un loup, Magnus l'accoste et impérieusement la dévisage. Cette ruelle explorée, il répète le même jeu dans une autre, — ainsi de suite, tant que durent les deux scènes suivantes.

SCÈNE XI

MAGNUS dans les ruelles du fond, LA TRUIE
LES ROIS MAGES

LA TRUIE, s'échappant avec fracas de la taverne.

A la fin, laissez-moi!.. laissez-moi!..

Elle s'esquive par la droite.
Les Trois Rois Mages sortent de la taverne totalement ivres, poussés dehors par le Nain-Tavernier.

PREMIER ROI MAGE, parlant à La Truie comme si elle était là.

Finalement, la Truie, c'est nous qui sommes saouls comme des porcs!..

DEUXIÈME ROI MAGE

Gueuse, nous prendrais-tu pour de grands personnages?

TROISIÈME ROI MAGE

Détrompe-toi, la prude, sur ces trois Rois Mages...

DEUXIÈME ROI MAGE

Je suis chiffonnier.

TROISIÈME ROI MAGE

Moi balayeur.

PREMIER ROI MAGE

Moi vidangeur.

LES TROIS ROIS MAGES

On était donc en famille, ma sœur!

Toujours divaguant, les Trois Rois Mages s'éloignent avec roulis et tangage d'importance par la gauche.

SCÈNE XII

MAGNUS de même, LA TRUIE, BOURGEOISES en goguettes. Ces Bourgeoises déguisées et parées d'un loup à dentelles.

LES BOURGEOISES en rond, ramenant la Truie, celle-ci au centre, et l'invectivant.

Fripouille!.. ordure!.. paillasse!.. cloaque!..

UNE BOURGEOISE

C'est elle qui nous prit nos pères, nos maris, nos frères!..

LA TRUIE, poussée à bout.

Et vos amants encore, femmes adultères!

LES BOURGEOISES

Crapule!

LA TRUIE

On voit bien que vous êtes des femmes honnêtes!

UNE AUTRE BOURGEOISE

Du moins aie la pudeur de te masquer, matrulle!

LA TRUIE, les bravant.

Je n'ai pas comme vous des vices à cacher.
Moi je me prostitue à la face du ciel,
Tandis que, vous, c'est en secret que l'on attelle.
Vous ne cachez vos fronts que pour montrer vos culs,
Et quand vous rentrerez, sournoises péronnelles,
Vos époux, n'est-ce pas, seront sept fois cocus !

LES BOURGEOISES se jetant sur la Truie avec un acharnement féroce et la terrassant.

Scorpion !

UNE BOURGEOISE, lui crachant au visage.

Tiens, racaille !

DEUX AUTRES BOURGEOISES, la piquant avec des épingles à cheveux.

Tiens, charogne !

TOUTES ENSEMBLE, lui donnant du talon dans le ventre et la piétinant.

Tiens, sac à poisons !

LA TRUIE, sur le sol, poussant des cris de douleur.

Hyènes !..

MAGNUS reparaissant au fond, se parlant.

Oh parfois je la sens qui grouille dans mes veines,
Et je voudrais m'ouvrir avecque ce poignard
Afin qu'elle apparaisse au balcon rouge de ma plaie...

PREMIÈRE BOURGEOISE, avisant Magnus.

Eh ce masque!..

Magnus descend vers la meute des Bourgeoises et il continue son manège autour de chacune d'elles.

DEUXIÈME BOURGEOISE

Un spectre, veux-tu dire?

TROISIÈME BOURGEOISE

Parole, il est drapé de son linceul!

QUATRIÈME BOURGEOISE

Quelque mort qui bâillait et qui vient rire!

CINQUIÈME BOURGEOISE

Ou quelque jovial jouant au ténébreux!..

SIXIÈME BOURGEOISE

Apportes-tu des cendres pour l'Office de demain?

TOUTES, agaçant Magnus.

Hou!..

Elles encerclent Magnus et dansent d'une jambe polissonne. Magnus cherche à surprendre les visages sous les loups.

TOUTES, s'épivardant devant l'insistance de Magnus à vouloir les démasquer, avec un pied de nez.

Adieu, l'homme-au-linceul!.. et le bonjour aux vers!..

UNE BOURGEOISE, plus dévergondée que les autres.

Si nous allions au corps-de-garde émoustiller les mousquetaires?..

TOUTES, acquiescant.

Au corps-de-garde!

SCÈNE XIII

MAGNUS, LA TRUIE

Avisant La Truie qui sanglote en tas sur le sol, Magnus court à elle.

MAGNUS

Madame,
Seriez-vous belle
Et belle
Comme jamais ne fut belle
La plus belle des belles d'entre les mortelles ?

La Truie relève son visage repoussant.

Dieu, je vois la Lèpre !

LA TRUIE

Je fus aussi belle, peut-être, que celle que vous cherchez.
Bien que laide et nommée La Truie,
Je fus appétissante comme un fruit
Du paradis
Avant qu'il n'ait été mordu
Par le péché
Qui fit du paradis un royaume perdu.

MAGNUS

Qui que tu sois, o femme qui sanglotes sur le sol ,
Ces mots, jaillis en fleurs de ton fumier, t'absolvent.

LA TRUIE

Qui donc es-tu,
Passant à la voix douce,
Et qui sembles tous mes remords
Drapés dans le lin de la mort?

MAGNUS

L'homme qui cherche le bonheur
Et qui le perd dès qu'il l'a découvert.

LA TRUIE

Alors ce que tu cherches n'est pas le bonheur véritable
et suprême.
Ce bonheur-là, vois-tu, ne part que chassé par nous-même.

MAGNUS

Femme, je flaire en toi quelque prostituée,
Car seules les vilaines, les destituées,
Savent dire parfois des vérités profondes
Comme en disait Celui qu'aima la Magdeleine
Et qui mourut cloué sur l'infamie du monde.

S'apitoyant.

Sur quoi, Madame, pleurez-vous?

Sur les automnes de mon corps et de mon âme.

Sous le miracle vierge de ses cheveux d'or
Ma Jeunesse apparut tel fruit de messidor
Que des césars guidés par leur cœur en étoile
Accoururent sourire au tomber de mes voiles.
J'entendais sangloter une reine de rage
Lorsqu'un roi me laissait son diadème en gage.
Ma royauté dura le cours de ma beauté.
« A l'or de tes cheveux se mêle un peu d'argent! »,
Me siffla quelque soir le sarcasme des gens.
Le rosier de ma chair bientôt se fit aride
Et mon miroir enfin se craquela de rides.
Puis un fléau planta ses crocs en mon visage,
Et ce fut un si vaste pillage
Que les derniers fervents du crépuscule de mes charmes
Précipitèrent ma laideur de mon palais d'alarmes.
La Faim m'avait suivie, et, comme les pourceaux,
Il me fallut gueuser mon vivre en le ruisseau.
Lors tous ceux que j'avais nargués de mon palais,
Tous les rufians, tous les soudards, tous les valets,
S'abattirent soudain sur ma carcasse vile
Et je subis toute l'ordure de la Ville.
« Te souvient-il m'avoir jeté, comme à un chien,
Des os, un jour, de ton balcon, fille de rien? »
Me rugissent les gueux vautrés sur mon épave,
Et leurs ongles pénètrent dans ma chair d'esclave.

MAGNUS

Infortunée!

LA TRUIE

Tout à l'heure
Des femmes m'ont foulée jusqu'à ce que je pleure...

MAGNUS

Entre les blés humains
Croît une ivraie de lâcheté
Par quoi l'on est heureux d'injurier,
En sa caducité des lendemains,
Le cerveau de génie ou le corps de beauté
Dont le fier météore put humilier
Au cours d'un vieux chemin
Notre forme banale ou notre aridité.

Un silence.

LA TRUIE

Mais toi,
Perdis-tu donc jusques à l'espérance
Pour t'affubler ainsi de ce drap mortuaire?

MAGNUS, surpris.

Qu'avez-vous tous à railler ce manteau?

LA TRUIE

Ignorais-tu que ce fût un *suaire?*

Lui plaçant un pan du suaire sous les yeux.

Vois plutôt.

MAGNUS, avec un mouvement de répulsion.

Ha!..

LA TRUIE

Passant que je devine jeune, bel et fort,
Et capable d'atteindre à l'hermine d'aïeul
Tandis que laide et vieille je mourrai bientôt,
Cède à celle qui fus mise ainsi qu'une reine
Et qui se traîne en loques vers la mort,
Oh cède la finale toilette du sort
Afin qu'elle soit sûre,
Au moyen du linceul,
De ne pas effrayer de sa détresse nue
Les fantômes susceptibles de l'Inconnu!

MAGNUS, ôtant sa cape blanche et la lui jetant.

Prends!

LA TRUIE, le reconnaissant ainsi dévêtu.

Le prince Magnus!

MAGNUS

Tu me connais?

LA TRUIE

Je reconnais en toi ma dernière joie.

L'autre nuit,
J'errais, à l'écart de la foule heureuse sous tes jets de fleurs,
Lorsqu'une rose blanche
— Destinée, je pense, à quelque pur visage —
Me tomba,
Flèche odorante de ton bras,
Sur la bouche
Et de la bouche sur la gorge
Et de la gorge dans mon âme...
Alors me vint aux cils une larme attendrie
Comme au village à la grand'messe du dimanche
Où je portais le ruban bleu des enfants de Marie.

Tiens, c'était la nuit de tes noces...

MAGNUS, se détournant.

Tais-toi !

LA TRUIE

Je sais,
Magnus n'a pas voulu de son bonheur.

MAGNUS

Tais-toi !

LA TRUIE, lointaine.

— En mon village de pain bis
Je gardais, toute petite, les brebis.

Dans le clos voisin vivait un beau porcher.
Nos yeux s'aimèrent vite à l'ombre du clocher.
Ce fut comme une odeur de lavande au village
Quand les vieux annoncèrent notre mariage.
Hélas, un jour s'en vint un cavalier frivole
Dont la moindre parole était de l'or qui vole.
Il allait vers la Ville...
Et moi je le suivis,
Laissant des bêlements plaintifs vers le clocher
Et la désespérance au cœur du beau porcher.

Tu sais la suite.

En robe de soie
Je vis de ma terrasse
Une fois passer mon fiancé de bure.
Furieux il leva son poing vers la parjure
Et le porcher cria : « Voyez, voyez la truie ! »
Ce mot s'agrippa sur ma beauté
Tel un chancre sur un fruit.
Ce mot, depuis ce jour, il m'est resté !
Je le revis plus tard une fois encore
Amenant son bétail au marché de la Ville.
Cinq gars — les siens — accompagnaient le beau porcher :
Enfants mignons bien plus que ceux des rois.
Il s'écria : « Si vous tenez au salut de votre âme,
O mes fils, détournez vos yeux de cette femme ! »
Et les enfants firent le signe de la croix.
Je me sentis le cœur mordu

Comme si j'avais été la véritable mère
De ces cinq fils de mon calvaire
Et comme si, ces enfants-là, je les avais perdus!

MAGNUS

Le beau porcher figurait ton bonheur,
— Que ne l'as-tu gardé ?

LA TRUIE

Et ton bonheur, époux, as-tu su le garder ?

MAGNUS, sombre.

Femme !

LA TRUIE

J'avais trop d'ignorance et trop de lâcheté...
Je n'ai pas pu, je n'ai pas su lutter...
Toi tu sais, toi tu peux ne pas être une proie..
Il en est temps pour toi, — pour moi l'heure est passée!..
Il s'agit d'une Force altière qui vous ploie
Sans qu'on puisse une seule fois se redresser.
D'abord c'est comme un ver qui vous ronge en dedans,
Puis c'est une hydre avec des dents d'inassouvie
Qui vous dévore inexorablement la vie.
Le pis est que la Force aux occultes sévices
Finit par vous contraindre à son service
Et que l'on obéit à l'ogresse haïe
Qui pour nous mieux dompter se fait belle et sourit.

Il m'arrive, tenant dans mes bras un jeune homme,
De sentir une *dame*, assise à mon chevet,
Qui commande : « Salis celui qui s'abandonne ! »
Il semble alors que les caresses que je donne
S'inscrivent sur le corps en stigmates de mort,
Et, quand l'adolescent quitte mon lit de réprouvée,
Je crois voir un vieillard blanchement se lever.

MAGNUS

Silence! tu m'écœures...

LA TRUIE

Que mon exemple, enfant, te serve de science!

Elle se dresse, hideuse, devant Magnus.

En me voyant, Magnus, tu vois ta *conscience*.

MAGNUS, se voilant la face de ses mains.

Je vois toutes les fautes d'ici-bas.

LA TRUIE

Il en est temps, purifie-toi.

MAGNUS, sous un poids fatal.

Je ne puis pas... je ne puis plus...

LA TRUIE

Alors nous sommes pairs dans la main du Destin.
Nous qui fûmes les deux fiertés de la cité,

Nous en voici les deux misères.
Nous ramassons les os que nous avons jetés
Lorsque nous couronnaient les roses des festins.

MAGNUS

Tu divagues, catin!
Ce que je cherche est le contraire du malheur.

LA TRUIE, avec pitié.

Si tu savais ce qu'on se leurre
A persister après le faux soleil des mirages du cœur!

Avec une violente expression d'égarée :

A ce jeu-là je suis devenue folle...

MAGNUS, parcouru de frissons.

Folle?

LA TRUIE, pesant sur les mots.

Veille, Magnus, si tu ne veux finir de même!

MAGNUS

Fou, moi fou?...

LA TRUIE, inconsciemment effrayante.

Fou, te dis-je, fou!

MAGNUS

Rentre ton dard, vipère!...

Bouleversé.

Ah je voudrais noyer en moi cette menace qui me brûle!..

La porte du Cabaret de la Folie s'ouvre incontinent.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ELLE, puis UN NAIN

ELLE, dans le Cabaret, d'une voix raccrocheuse.

Viens-tu chez moi, joli garçon?

MAGNUS, dressant l'oreille.

On m'a parlé du lupanar.

ELLE, sortant du Cabaret, la figure dissimulée par un éventail.

La boisson salutaire, — je l'ai!

Elle rompt devant Magnus, qui s'efforce de voir son visage. Jeu de l'éventail. Moyennant diverses passes de ce jeu, Elle l'amène devant le seuil du Cabaret.

MAGNUS, aguiché.

Qui donc es-tu, parleuse au verbe de harpon?

ELLE, câline.

La verseuse d'oubli.

LA TRUIE, de la droite, maternelle.

Sache lutter, Magnus! il en est temps encore...

MAGNUS

Hôtelière, sers vite un flacon de courage!
Qu'un second lui succède quand il sera vide,
Et puis encore un autre quand cet autre sera vide,
Jusqu'à ce que ta cave soit toute absorbée!...
La route est longue vers la Joie.
Il me faut de la force pour ne pas tomber
Sous l'ombrage infécond de l'invisible croix
Planant sur moi comme un énorme oiseau de proie !...

Elle le pousse. Il s'engouffre dans le Cabaret, front en avant.

LA TRUIE, trop tard.

Magnus!...

ELLE, bas à un Nain, de la porte qu'elle referme.

Sitôt qu'il sera saoul comme plusieurs casernes,
Lâche notre jeune homme à travers la cité.

L'oreille à la porte. Elle s'égaie du spectacle intérieur.

SCÈNE XV

LA TRUIE, ELLE, MATHUSALEM.

MATHUSALEM, survenant, essoufflé, par la gauche.

La Truie,
N'as-tu pas vu la Dame à la robe de verre ?

Absorbée, La Truie dédaigne de répondre.

J'ai cru l'apercevoir au front d'un long Cortège.
J'étais là-bas, devant une bouteille,
A la terrasse.
Or, quand passa la Belle,
Il me sembla que ma bouteille avait quitté sa place
Et que cette bouteille à présent c'était *elle*...
Je me lève d'un bond pour la suivre,
Mais attiré vers le Centre du Monde
Par un ridicule manque d'équilibre,
Patatras je m'étale au mitan de la rue
Ni plus ni moins qu'une bouse de vache...
Quand je repris la verticale, elle avait disparu...

Ne sachant dans quelle ruelle s'engager.

Las! où m'orienter?

Il remonte vers le fond, non sans trébucher.

ELLE, quittant son poste d'observation, courant sus à la Truie toujours absorbée et l'abordant avec une horrible expression de visage :

Tu ne sais donc plus me servir, carogne ?

LA TRUIE, avec un cri de terreur.

Saintes du ciel !
La femme qui ricane à mon chevet !

ELLE

Rengaine donc, La Truie, ces grands airs de vergogne
Et replace en ton cœur le froid rayon qui tue.
On est un peu la Mort quand on se prostitue.

LA TRUIE, médusée, s'évanouissant sur une borne.

Ne me regarde pas ainsi, Dame de mon chevet !

MATHUSALEM, descendant et gambadant de joie à la vue d'Elle.

Elle !!!..

S'élançant vers Elle.

O Notre-Dame des Bouteilles,
O la Madone des Barriques,
Viens que je te sable !..

ELLE, s'amusant comme une petite folle.

Bas les pattes, bourrique !

MATHUSALEM, ne sachant comment s'y prendre.

Mais par où commencer ?

Dans un désespoir grotesque.

Jamais, au grand jamais je ne pourrai te boire toute
De la première à la dernière goutte,
Quand le Tartare entier sécherait mon gosier!

Elle se dégage.

Je te dis que j'ai soif comme on n'eut jamais soif!...

Elle esquisse un pas de danse provocant.

Est-ce la bouteille ou moi qui danse?

ELLE, s'esquivant par le fond en agitant sa marotte.

Rejoignons le Cortège en panne aux alentours!

MATHUSALEM, s'efforçant de la suivre.

Pas si vite!...
Gare aux angles!..
Un clou peut te crever la panse
Et te répandre affreusement sur le pavé!...
Pas si vite, mon ange, oh pas si, pas si vite!...

Il s'emberlificotte dans les ruelles du fond et disparaît à la poursuite d'Elle déjà loin.

SCÈNE XVI

LA TRUIE, DIVINE, DES JEUNES MASQUES

LES MASQUES, poursuivant Divine.

Holà, frimousse,
Es-tu brune,
Blonde, rousse,
Ou clair-de-lune ?

Divine se retourne, rejette ingénument son voile et fixe les Masques. La pure vision de Divine à la chevelure d'or éparse sur sa robe blanche fait s'incliner les Masques.

UN JEUNE MASQUE

Je vois en elle ce que fut ma mère et ce que sont mes sœurs!..

UN AUTRE JEUNE MASQUE

Je vous l'avais bien dit...
Pas *celle-ci*, — mais l'*autre!*

Ils s'en vont à regret, comme ne pouvant se détacher de la vision, — ils s'en vont vers l'autre, c'est-à-dire vers la Folie...

La Truie, sortant de son anéantissement, tombe en contemplation devant Divine.

LA TRUIE, à une distance religieuse.

O Vierge, qui parais marcher dans ma mémoire
A moins que mon *passé* n'émane d'un miroir,
Vierge qui viens à moi comme un pur souvenir,
Prends garde à ce que je puis t'être d'*avenir*....
N'approche pas, fantôme...
Ne parle pas, reflet...
Mais si tu n'es pas le fantôme,
Mais si tu n'es pas le reflet
De celle qui vécut son déclin à souffrir,
Ta sainteté m'affirme que tu vas mourir.

Il commence à neiger.

L'heure est fatale aux robes blanches,
Jouvencelle égarée dans la peste commune,
Et c'est pourquoi les anges pleurent sur ton front leurs plumes.

Où vas-tu ?

DIVINE

O femme en deuil peut-être d'un bonheur ancien,
Saurais-tu pas où s'égara le mien,
— Le mien, frère du tien ?

LA TRUIE, comme sur une subite inspiration, désignant le Cabaret de la Folie.

Là !

DIVINE, *s'élançant vers la porte close devant laquelle, peureuse, elle s'arrête.*

Là...

LA TRUIE

Laisse mes tristes lèvres baiser ta sagesse,
Mais ne demande point qui donne la caresse
Afin que ne se brise d'horreur le miroir
Où tu vis mon jadis
Et que ton ciel ne me méprise.

Elle baise avec onction le bas de la robe blanche.
S'éloignant, à part.

Je viens de vaincre *un peu* la Force qui m'écrase,
Et j'en suis lasse, lasse, lasse,
Comme d'avoir creusé ma fosse avec mes ongles,
— Et je voudrais dormir jusqu'à la fin des songes!...

Il neige davantage.

SCÈNE XVII

DIVINE, devant le Cabaret de la Folie.

Eh quoi, le prince dans ce bouge de folie
Où grimacent des masques barbouillés de lie !

Rires gras dans la taverne.

Quoi, c'est dans cette boue,
Mon bien-aimé,
Que tu t'enlises et m'humilies ?

Dans la taverne, Magnus entonne un refrain bachique.

Cette voix...
Cette voix délabrée...
Elle sort de sa bouche,
Et cette voix pourtant n'est plus sa voix...

La voix s'enfle.

Mes petites oreilles, comme vous souffrez !

Joignant ses mains vers la Sainte à la lanterne.

O Sainte,
Faites que cela soit et cela ne soit pas,
Puisqu'enfin je le retrouve — mais le retrouve là !..

Magnus reprend à tue-tête. Divine court aux vitres et plonge un regard anxieux dans la taverne.

Lui !!!

Cris de dispute dans la taverne.

Dieu !..

Divine se rejette en arrière et se réfugie sous la niche de la Sainte.

SCÈNE XVIII

DIVINE, MAGNUS, UN NAIN-TAVERNIER, BUVEURS

La porte de la taverne s'ouvre avec fracas, et la taverne débagoule Magnus jeté à la rue par le Nain-Tavernier, auquel des Nains et des Buveurs prêtent main forte.

LE NAIN-TAVERNIER, du seuil.

Va plus loin cuver tes sons !

MAGNUS, la bouche pâteuse, trébuchant, une bouteille à la main.

Je veux finir ma chanson !

LES BUVEURS, dans l'encadrement du chambranle.

Il est ivre comme un soir de salaire.

Le Nain-Tavernier et les Buveurs rentrent.

MAGNUS, cognant de sa bouteille la porte.

Gibier de galère !

Il descend.
Rires béats.

Visions !..

Baisant la bouteille.

J'ignorais que le Ciel se livrât en bouteille...
En vérité, je vous le dis, le Paradis est une vaste cave
Aux dames-jeannes de merveille et barriques d'extase...

Dans un tourbillon de flocons de neige.

Ces millions de papillons...

En cherchant à attraper des flocons, il parvient devant Divine oppressée.

Un séraphin !..

La contemplant comme à la lueur imaginaire de la bouteille.

Tête d'or fin,
Vous ai-je pas connue sur la terre, autrefois?

DIVINE, repoussant la bouteille.

Jette cette chose infâme.

MAGNUS

Ma lanterne, jamais! — elle cherche une femme...

La dévisageant :

Et vous n'êtes qu'un ange!

Divine, en larmes, s'agenouille devant la Sainte.
Emerillonné :

Or ça, fait-on l'amour en Paradis?..

Grave :

Que signifie ce soir ma fringale de chair?..
Et pourquoi désiré-je pétrir de l'aurore
Comme on brasse un trésor aux effigies d'adieu
Que l'on veut emporter en la mémoire de ses yeux?..

Tendant les mains, comme un enfant vers des friandises lointaines.

De la chair !.. de la chair !... de la chair !...

DIVINE, accourant s'offrir — légitime,

O Mien, voici la chair... la chair qui t'appartient...

MAGNUS, la dégrafant d'un geste familièrement glouton.

Derrière ce nuage en mousseline, ô subites étoiles !

Il laisse choir la bouteille, ébloui.

Ange,
Laisse téter la sublime clarté qui transparaît de ta beauté !..

DIVINE

Maître,
N'es-tu pas ma raison d'être ?..
Prends-moi devant les hommes, prends-moi devant Dieu !
Couche-moi sur l'enfer, couche-moi sur les cieux !
Je suis l'esclave entière à ton service
Et qui sera selon ta chair et qui sera selon ton âme ;
Et mon âme et ma chair veulent ce que tu veux,
Que tu daignes m'aimer saintement à genoux
Où traîner dans la boue l'or ingénu de mes cheveux !
Cherches-tu la Sagesse ? cherches-tu le Vice ?
Commande !
Je me ferai ton ange ou me ferai ta chienne,
Et, Tienne,
Je consens à souffrir et consens à mourir

Dans l'holocauste heureux de mon être asservi,
Si la souffrance de mon âme doit t'orner de joie,
Si la mort de ma chair doit te garder la vie!

MAGNUS, par une lézarde de son ivresse :

Divine!

Il se jette, dents passionnées, sur le sein de Divine.

DIVINE, avec un cri.

Fou, tu mords les étoiles!..

Riant dans sa douleur aiguë, et se pâmant :

N'importe!... mords encore!... mords toujours!
O famélique des ténèbres,
Bois et mange à la table du jour!..
Voici la Vie, puisque voici l'Amour!..

Le cliquetis de la Marotte et le rhythme sourd du Cortege de la Folie reparaissent et se précipitent dans les environs.
L'on devine un prompt passage (comme apocalyptique) de la Folie et de son Cortège là-bas, au bout des ruelles...

ELLE, invisible, clamant dans sa course à travers la cité.

Narguez l'Amour!
Narguez la Vie!

LE CORTÈGE DE LA FOLIE, au loin.

Nargue de la Vie!
Nargue de l'Amour!

Le cliquetis et le rhythme de la marche con-continuent à zigzaguer dans les environs.

MAGNUS, se reculant brusquement de Divine.

Je te reconnais, fille aux seins nus,
Fausse ingénue
Qui me relance à tous les coins du Temps !..

La bouche amère :

Quel rival
Cherchais-tu,
Poitrine au clair,
Sous les masques de l'inconnu
Quand c'est l'époux que t'opposa le carnaval,
Femme à la robe d'adultère
Essaimée de caresses d'amants
Plus que d'astres le firmament?..

Odieux :

O Mienne, qu'à cela ne tienne !..
Effeuille impudemment tes grâces dans le soir!..
Traque, traque en le bois des Désirs Noirs !..
Mari sans peur du ridicule,
Poète sans scrupule,
J'attendrai ton retour sous la torchère de ma Tour
Pour scruter les formules de l'humanité
Sur la cire à plaisirs de ta servile nudité!..

DIVINE, sa petite tête en allée dans un tourbillon de neige.

J'ai froid... j'ai froid... j'ai froid...

MAGNUS

Non, tu n'es pas assez nue!...

Il lacère la robe blanche avec ses ongles.

DIVINE, grelottant.

Tes bras ! couvre-moi de tes bras !

MAGNUS, cornant partout le carrefour.

Aux enchères !.. aux enchères !..

DIVINE

Les loups !.. les loups !.. les loups !..
Vois dans la neige luire leurs méchants bijoux !..

MAGNUS

De la chair ?.. qui veut de la chair ?..

DIVINE

Silence !.. ils vont me prendre, les filous !..

MAGNUS

Voici la bête !.. accourez tous à la curée !..

ELLE ET SON CORTÈGE, à une grande distance.

Evohé !..

MAGNUS, hurlant.

Evohé !.. évohé !.. évohé !..

Il se précipite dans une ruelle et disparaît.
Le bruit grouilleur du Cortège de la Folie cesse.

SCÈNE XIX

DIVINE, ELLE

Il neige infiniment.

DIVINE, étreignant une borne de ses bras crispés.

Les loups, je sens venir les loups...

ELLE, survenant avec la glissante promptitude d'un être de fantasmagorie; — à part :

Pour dérouter l'épais cortège en sillage à mes reins
Et venir sans témoins où se débat la Vie,
J'ai,
S'offrant une poterne,
Saisi le hasard noir
Du souterrain
Qui sert d'entrailles à la Ville...
Tous ces niais m'y suivirent...
Mais, célère, j'ai fui par la bouche d'un puits,
Et me voici,
Tandis que, chaussé de crapauds
Et la couleuvre du cloaque en jarretière,
Mon Cortège patauge à la poursuite de son guide

A travers la ténèbre du boyau de pierre
Et rit,
Croyant à quelque farce de charivari.

DIVINE, battant le vide de ses petites mains, avec un cri rauque :

A moi!..

ELLE, apposant sa figure contre celle de Divine.

Tu m'appelles, chérie...

DIVINE, reconnaissant sa rivale, avec écœurement :

Ce n'est pas vous, Madame, que j'appelle!..

ELLE

Je t'affirme que si, ma belle...
— Vois!..

Elle ôte son masque léger et esquisse une saltation macabre autour de Divine en secouant ses grelots d'os.

DIVINE, terrorisée, sans voix.

La Dame à la Faulx!!!

ELLE, balafrée d'un ricanement.

H......!

DIVINE

C'est donc cela que sans relâche tu t'acharnes
Sur la splendide chair du chevalier de mes alarmes?..

ELLE, jappant de liesse.

H......!

DIVINE, se remémorant la Légende.

« Homme, prends garde aux avatars de la Camarde! »
Qu'ils disent vrai les Bûcherons de la Forêt !..

ELLE, aboyant de triomphe.

H......!

DIVINE, se traînant sur les genoux vers le fond, dans l'intention d'appeler.

J'arracherai ton masque aux regards de la foule,
Rapace!

ELLE, haussant les épaules.

A quoi bon!

Ma pauvre, c'est ton agonie qui me découvre.
La foule, bien en chair, dirait de toi que tu nasardes
Et ne verrait qu'une tzigane où tu vois la Camarde.
Puis, n'est-ce pas le jour du masque et des risées ?
Ne suis-je pas enfin la toujours déguisée?
Hèle donc!

Le peuple répondra par le sarcasme
A ton discours frisé de spasmes;
Ou bien il croira de ta joue passée par l'étamine
Que tu l'as, histrionne, maquillée de plâtre
Ainsi qu'un rouget de farine,
Et tu mourras comme on meurt au théâtre
Sur des bravos enthousiastes.

DIVINE, *se tordant les bras.*

Ah c'est toi la plus forte!

ELLE

Il fut un temps où la plus forte c'était toi.
« L'Amour est plus fort que la Mort. »
De par toi ce proverbe eut un instant raison.
Souvent Dieu vit nos corps mêlés sur l'horizon
Dans une alternative de défaite et de victoire
Où, si j'étais Toute la Mort, Divine était Toute la Vie.

DIVINE, *anéantie.*

Savoure ton triomphe.

ELLE

Fane-toi sans regrets,
Ma fille,
Car fameuse et sans trêve
Fut la guerre brève

Durant laquelle tu me fis une plus grande résistance
Que telles qui vécurent leur pleine existence;
Et c'est pourquoi je te salue de mon pavillon noir,
Blanche amazone du Matin,
Mignonne vierge de vingt ans
Qui ne verras jamais le Soir!

DIVINE

Je ne verrai jamais le Soir...

ELLE

Jamais tu ne verras le Soir,
Mais tu connus un siècle de vouloir,
Et ta lutte irrita d'autant plus mon caprice
Qu'une fois déjà tu déçus la Mort qui t'avait prise.

DIVINE, étonnée.

Une fois déjà tu m'avais prise?

ELLE

Je venais de faucher ta mère, une bergère de la plaine.
Toi, comme tu sortais de naître à peine
Et dormais quasi-froide entre ses deux mamelles roides,
Nonchalamment je te jetai dans mon suaire en tablier...

Or, l'Aube bégayait aux coqs de me faire cesser...

J'allais fuir et ma faulx l'essuyer

Lorsque j'avise
A la couronne d'une tour,
Interrogeant de sa prunelle vive
La dernière étoile,
Un très vieil astrologue
Qui semblait perché sur des chants de coq.
Preste je fonds comme un vautour.
Mais, de près, l'homme-aux-astres
Me paraît un tel désastre
Avec sa peau de parchemin
Et ses bras de sarment
Que sur-le-champ la faim se fige en ma mâchoire
Et que, saisie d'un grand rire nerveux,
Je te laisse par mégarde
Choir
Vers les orteils de l'astrologue aux blancs cheveux
Qui s'imagine en songe et pâlement regarde...

DIVINE, béante.

Qu'apprends-je?..

ELLE

Dès au Néant,
Songeant à la petite,
Je secoue mon suaire, — vide!
« Bah, c'est un *rien* qu'emportera le premier vent de la Vallée! »
Mais voici que ce *rien* s'éveille
Et se métamorphose

En quelque chose
De blanc, de rose,
Et qu'au lieu d'un cadavre
C'est une merveille
Aux chairs de nacre
Dont les doigts de fée
Ramènent fleurs et blés.
Malheur!
J'avais laissé tomber Son Altesse La Joie!
J'avais laisser tomber Sa Majesté La Vie!
Bien plus,
Un jeune homme m'offense
Et m'offense deux fois
Puisqu'il me nargue et se pavane outrageusement beau;
Je m'arme de splendeur pour le mettre au tombeau,
Quand je me heurte à plus belle que moi!
Quelle est encore, je vous prie,
Cette adversaire
Ouverte en bouclier
Sur la poitrine où vont les javelots fleuris de ma colère?
Ce *rien*, toujours ce *rien* glissé de mon suaire en tablier,
Toujours la revenante,
Toujours toi!

DIVINE, résignée et suppliante.

Ma vie j'en fais le sacrifice,
Et fais celui des filles et des fils
Que j'espérais parer de caresses de mère,
Mais en retour épargne qui transforme ce rêve en chimère!..

ELLE

Quoi, tu supporterais que sans Divine il vive?..
Toi défunte et moi prise de miséricorde,
Crains-tu pas qu'il n'adore une autre femme que Divine?..

DIVINE, ineffable.

Même à ce prix barbare, laisse-lui la vie!

ELLE, avec une bonté relative.

Eh le voudrais-je, — qu'il serait trop tard!
Car son amour, vois-tu, m'est à ce point fidèle
Que, si je le chassais un jour de mon regard,
Magnus me reviendrait comme cette hirondelle
Chassée par la nature en un geste d'hiver
Qui revient de l'exil au moindre rai d'avril.
Divine, il est trop tard pour préserver sa chair.
Déjà, quand il s'écoute, il écoute ses vers.

DIVINE, frémissant.

Ses vers!..

ELLE

Ils sont en lui qui grouillent,
Ces architectes à l'envers,
Pressés de faire du beau prince une dépouille.

DIVINE

Ses vers!..

ELLE

Pour les noyer ou les éteindre, il boit en vain,
Divine.
Il n'annulerait point sa naissante vermine
Quand il boirait le vin, tout le vin de la terre.

Et la galère des démences cingle vers sa tête.

DIVINE

O Magnus!

ELLE

Va, je n'ai pris la fuite la nuit de vos noces
Que pour mieux affoler Magnus à ma poursuite.
Il me chassait jadis en son dédain superbe,
Maintenant il m'adore et maintenant me cherche.
Moi je ris de le voir s'effriter peu à peu...
Quand ma faulx s'abattra, — ce ne sera qu'un jeu!

DIVINE, de toutes ses forces.

Ah tue-le tout de suite!

ELLE

Hou la féroce!
« Tout de suite! »
Votre mari, Madame, est précieux à mes desseins.
Si forte qu'elle soit,
La Mort ne peut faucher tout le monde à la fois;
Aussi me faut-il des valets—autrement dit: des assassins,

DIVINE

Magnus, un assassin!

ELLE

J'ai de vastes moissons à faire cette nuit.
Cela fait, je serai toute à lui.

Câline, et lui nouant ses tresses comme pour une toilette dernière.

Côte à côte, vous dormirez dans la fosse bientôt,
Divine l'Angélique et Magnus le Charmant.

DIVINE

O mon Prince et sa Belle au sépulcre dormant!

ELLE, l'aspirant à la façon du serpent l'oiseau.

Princesse, — voici le moment!

DIVINE, attirée.

O tes aigres yeux de basilic!

ELLE, de même, avec un air de lesbienne.

Vivante que je hais,
Combien je t'aimerai
Dès ton souffle perdu dans l'océan du vent!

Divine échoue dans les bras de la Mort.
Des ruelles arrivent, par intervalles, des bouffées d'airs gais.

DIVINE, presque coquette.

Tu vois, je suis docile, docile, docile...
Aussi ne fais pas trop de mal à qui se livre à ta merci...

ELLE

Tu mourras en beauté.

J'aurais pu te cracher d'une haute fenêtre
Ou te coucher sur les cailloux profonds d'un fleuve,
Mais non, je suis venue te prendre un soir de fête
Et je vais t'étrangler ainsi qu'une colombe
Délicatement
Afin que ta statue me parvienne parfaite
A la tombe
Où la désculptera mon œuvre.

Elle entoure de ses mains et serre le col de Divine.

DIVINE, lui faisant signe de la dégager pour une recommandation suprême.

Mon suprême sourire vers le bien-aimé...

Elle sourit le plus beau sourire de son existence à l'Aimé, comme s'il était là, puis se livre.

ELLE, étreignant de nouveau le col de Divine.

Allons, hâte-toi d'exhaler ce têtu petit souffle
Qui roucoule en ta gorge désespérément!
Fi le vilain qui se refuse à s'en aller!..
Serait-ce donc si pénible vraiment
D'abandonner le pays où l'on souffre,
Où l'on souffre tous les tourments?

DIVINE, étouffée.

Crou... rou... rou...

ELLE, de même.

Que tu figurais bien la Vie dans sa force et sa grâce,
Et que l'on te devine d'une saine et sainte race!...

DIVINE, faiblement.

Rou... rou...

ELLE, pétrissant rageusement la gorge avec ses pouces.

Déjà l'Avenir avait dû confier ses œufs d'aigle
Au nid de rêve de ton corps,
Car il me semble,
En pétrissant ton jeune col,
Que j'écrase des siècles et des siècles encore
Et qu'entre mes doigts croule une colonne d'Infini.

L'Etrangleuse retire ses mains, et c'est comme une grande colombe qui choit dans la neige, ailes écartées, roide, dans la neige, à droite...

ELLE, la contemplant avec une sorte d'amour.

N,i,ni, c'est fini!

Apercevant là-bas les Amis de Magnus :

Place aux Larmes!

Elle s'embusque dans le Cabaret de la Folie, à gauche, en rattachant son masque.

SCÈNE XX

DIVINE morte, JORIS, MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF

Ils retournent de fouiller la Ville, ils entrent par la gauche.

MAX

Hélas, Divine est invisible...

GILLES, indiquant face au public.

Par ici, peut-être encore...

Ils avancent.

JEF, à Joris en arrière.

Allons, Joris, avance comme nous...

JORIS

Impossible !

MAX

Est-ce bien toi, Joris, qui vas à reculons ?

HANS

Ton orteil a-t-il pris la place du talon?

JORIS

Amis,
Une incompréhensible chaîne
Tire en arrière mon cœur...
Et mon cœur avec lui m'entraîne dans la nuit...

Il marche à reculons vers le corps de Divine que la neige ensevelit de plus en plus.

Dieu! qu'il pèse à présent, mon cœur...
Il pèse, pèse tant, que son poids m'agenouille...

Son front heurte le corps de Divine; sentant une résistance, il tâte, écarte la neige, et pousse un cri de stupeur.

Divine!!!

TOUS, accourant.

Divine?

JORIS

Ah morte de froid!... morte dans la neige!...
Et déchirée par des loups sacrilèges!...

TOUS, désespérément.

La fée de la Vallée n'est plus!...

JORIS

Elle gît, presque nue comme un regard de Dieu...

On s'empresse autour de Divine.

Non, mes amis, ne fermez point vos yeux !...
La Beauté nue, de chair ou bien statue,
La Beauté nue surpasse la Vertu.
C'est un jour la Laideur qui créa la Pudeur.
Si cette nuit n'appartenait à la folie,
J'appellerais la Ville autour de la Jolie,
Certain que tous ces hommes ploieraient les genoux
Et partiraient meilleurs qu'ils ne seraient venus.
La Beauté nue, c'est Dieu visible au balcon bleu de l'Infini.

TOUS, se lamentant.

La fée de la Vallée n'est plus !...

JORIS

Bienheureuses vos larmes de pouvoir couler !..
Mes pleurs restent en moi, l'effroi les a gelés.

JEF, regardant vers la gauche.

Là-bas, la silhouette de Magnus !..

JORIS

Vite emportez la fée près du vieux maître à barbe blanche,
Et veillez leurs statues jusqu'à l'heure des planches.

On emporte le corps de Divine par une ruelle du fond.

SCÈNE XXI

JORIS, MAGNUS, ELLE à deux reprises.

Magnus entre, l'air de quelqu'un cherchant quelque chose par terre.

JORIS, courant à lui.

Magnus, tu as tué la Vie !

MAGNUS, maugréant.

Ivrogne, passe ton chemin !

Il cherche.

JORIS

Que cherches-tu ?

MAGNUS

Mon cœur.

JORIS

... Son cœur ?

MAGNUS, désignant justement l'endroit où tomba Divine :

Il dut tomber par terre, tout à l'heure, ici...

Se précipitant à terre :

Le voici !

Il ramasse un objet, le tourne, le retourne, puis éclate de rire :

Une pierre !

JORIS, douloureusement.

C'est sans doute cela !

MAGNUS, empoignant Joris.

Rends-moi mon cœur, brigand !

JORIS, à chaudes larmes.

Ah tu n'es plus le bel étudiant !

MAGNUS

Qu'as-tu donc à caraguler comme un dindon,
Face de purgatoire?

JORIS

Je suis en deuil d'un ami cher.

MAGNUS

Et tu l'arroses,
Pensant qu'un mort revient à la façon des roses !

JORIS

Cet ami que je pleure — il est là devant moi.

MAGNUS

Permets, tu perds la tramontane,
Car voici bien mes os et voilà bien ma chair!...

JORIS

Non, tu n'es plus qu'un spectre!
Ton corps, si fier jadis, a l'aspect misérable d'un champ de bataille.

MAGNUS, mauvais.

Et tu flaires, chacal!

JORIS

Je m'appelle Joris.

MAGNUS, se ravisant à ce nom.

Ça, quand cesseras-tu de puisarder mon âme?

JORIS

Ne m'avais-tu pas fait l'esclave d'un serment?

MAGNUS

Eh bien, sois affranchi dès ce moment.

JORIS

La Mort seule relève des serments.

En face:

Magnus, qu'as-tu fait de Divine ?

MAGNUS

Espion, de quel droit t'occuper de ma vie ?

JORIS

Du droit qu'a tout homme sur la Beauté
Que Dieu délègue vers l'Humanité.
La Beauté ce n'est pas une vaine monnaie
Que peut gaspiller un prodigue ou voiler un avare.
Tu ne devrais cacher ni gâcher le soleil,
Même si le soleil t'appartenait,
Car il est la raison des chansons et des fleurs.
Divine t'appartient, mais j'en suis le gardien.
Tu en es responsable vis-à-vis des hommes,
Et j'ai le droit de préserver ton bien
Non pas de tes caresses, mais de ses douleurs,
Puisqu'elle est belle et bonne et que je suis un homme.

De rechef:

Magnus, qu'as-tu fait de Divine ?

MAGNUS

Qu'as-tu fait de l'*Autre*, Joris?

ELLE, entrebâillant une lucarne du Cabaret de la Folie, d'une voix railleuse :

Saisis-tu pas, béjaune, qu'il adore l'une ou l'autre ?..

MAGNUS, sautant sur Joris, flamberge au vent.

En garde, misérable !

JORIS

Ami, tu deviens fou !

MAGNUS

Sans quartier ni merci pour les fourbes !

JORIS

Va, ce n'est point que je tienne à la vie !
Ma loi de vivre n'étant plus, que m'importe de vivre !
Pourtant je te crie grâce au nom de celle qui nous voit.

MAGNUS

Imposteur, défends-toi !

JORIS, lui tendant les bras.

Mon ami !.. mon frère !..

MAGNUS, le souffletant.

Lâche !

JORIS, rugissant sous l'insulte et tirant l'épée.

Prince !

Se ressaisissant; magnanime :

Je ne tire l'épée d'une feinte défense
Que pour léguer à l'âme injuste qui m'offense
Un héritage sans remords.

Croisant le fer sans attaquer.

Frappe, — je souris à la Mort !

Magnus porte à Joris un coup terrible.
Joris lâche son arme, étreint son cœur touché, ploie sur les genoux, puis tend les mains vers son meurtrier, lequel, hypnotisé par la pointe ensanglantée de son épée, lui tourne le dos.

Frère, je te pardonne...
Et je te dis, en marge de l'éternité :
On m'appelait Joris, mais mon vrai nom fut Loyauté.

Elle, la Mort, sort du Cabaret, se démasque et, passant derrière Magnus, s'avance pathétique et souriante vers Joris qui, apercevant la Dame, comprend.

Elle !!!..

Il se redresse dans un effort suprême et râle vers Magnus, toujours hypnotisé par la pointe rouge de son épée :

Frère, o frère... prends garde... aux avatars... de la Camarde !..

La Dame lui cloue un rapide baiser sur la bouche; et, bras en croix, Joris tombe où tomba Divine. Puis la Dame se dissipe par une ruelle du fond dans un glissement.

MAGNUS, élevant son épée ainsi qu'une torche.

Mon épée devenue torche !

Et qui, telle un pinceau trempé dans une ſorge,
Teint la Ténèbre en rouge!..

Sortant par la gauche.

Oh comme tout est rouge!.. comme tout est rouge!..

SCÈNE XXII

JORIS mort dans la neige, MATHUSALEM

Mathusalem entre par la droite, affublé d'un faux nez et brayant mélancoliquement.

MATHUSALEM

Pft !.. Evaporée, la Dame de cristal!.. A moins qu'elle n'ait pénétré dans mon individu sous le déguisement subtil d'un courant d'air!.. (Reniflant.) Houm !.. m'est avis que cela sent Elle ici !.. (Buttant contre le corps inanimé de Joris.) Ouais !.. quelque chose ou quelqu'un ! . (Distinguant un corps humain.) C'est quelqu'un pareil à quelque chose tant est saoul ce quelqu'un... vraiment plus saoul que moi qui suis debout — encore. Par Bacchus, je fais école!.. et je constate de rechef que l'élève toujours va plus loin que le maître... Où le maître chiffonne une fiole, l'élève viole une bonbonne. (Se baissant.) Héros, va !.. (Soulevant la tête de Joris.) Ton museau, que je le lègue à la postérité !.. (Reconnaissant Joris.) Lui !.. j'ai la berlue ! Joris qui ne jurait que par le seau du puits et tendait sa carafe quand pissait la pluie ?.. Voilà qu'il fait sa cour à la femme à la robe de verre!..

(Le baisant au front.) Hypocrite, je t'aime?.. (Le prenant par le bras). Ton bras, mon digne clerc!.. (Il le met sur pied et tente un pas de compagnie avec le cadavre.) Rouillé ton compas, camarade!.. Qu'à cela ne tienne, j'ai bonne échine quoique père Anchise. (Il charge Joris sur son dos.) A ton tour, Enée!...

Titubant et chantant, Mathusalem disparaît avec son fardeau par le fond:

Ivrogne, mon frère,
Jurons de nous aider jusqu'à la tombe.
Qui marche droit porte qui tombe
Et qui survit conduise le cadavre en terre!

SCÈNE XXIII

MAX, RODOLPHE

MAX ET RODOLPHE, ils accourent par la gauche en appelant.

Joris!... Joris!...

MAX, à Joris qu'il présume encore par là.

Que n'as-tu suivi Magnus brandissant son épée?

RODOLPHE, de même.

A présent il parcourt son palais, une torche à la main...

MAX, de même.

Viens, toi seul est capable d'apaiser le forcené!..

RODOLPHE, avisant des taches de sang sur la neige.

Max, ces taches de sang!..

MAX, traversé d'un éclair noir.

Rodolphe, si c'était?

RODOLPHE

Tais-toi !... le mot peut créer le malheur !...

De soudaines lueurs d'incendie rougissent le ciel et le voisinage

MAX, se retournant vers la gauche.

Dieu ! le palais de Magnus flambe !...

MAX ET RODOLPHE, appelant désespérément.

Joris !.. Joris !..

Ils s'ensauvent l'un par le fond, l'autre par la droite, toujours appelant. Les lueurs du palais de Magnus s'accentuent sur toute la Ville. Des femmes et des enfants, arrachés au sommeil, traversent en tous sens le Carrefour, tenue sommaire, effarés et meuglant d'effroi.

Reparaissent le cliquetis de la Marotte et le rhythme du Cortège.

SCÈNE XXIV

MAGNUS, UNE MEUTE D'ÉPOUVANTÉS AUX MASQUES HILARES, DEUX NAINS EN FOUS DE COUR.

Les Épouvantés ont sur eux des têtes de carton au facies hilare.
Magnus arrive en trombe par la gauche, brandissant une torche allumée. Les deux Nains l'attisent de mauvais conseils.

LA MEUTE D'ÉPOUVANTÉS AUX MASQUES HILARES, aboyant à distance après Magnus.

Liez-le !.. Liez-le !..

MAGNUS

Oui, tout est rouge comme des trognes de bouge!..
Dressez vos masses de corail, hautes murailles!..
Oui, tout est rouge, rouge comme un abattoir!..
Et la Ville pétrie par les mains de l'Histoire
N'est plus qu'un ventre ouvert d'où pendent les entrailles!..
Et le ciel archaïque où paissent les moutons mouvants
Que tondent les ciseaux du vent
Doit avoir pour étoiles des caillots de sang!..
Tout est rouge! tout a la couleur de l'enfer!
Et je passe en dansant à la façon de Lucifer!..

LA MEUTE D'ÉPOUVANTÉS AUX MASQUES HILARES,
de même.

Liez-le!.. liez-le!.

PREMIER NAIN, sautant sur une épaule de Magnus et lui parlant à l'oreille droite.

Cours peindre encore avec ta torche
La Cathédrale et l'Université!
Cela fera s'épanouir en la cité
De hauts rosiers et de larges pivoines.

DEUXIÈME NAIN, sautant sur l'autre épaule de Magnus et lui parlant à l'oreille gauche.

Viens! tu verras se fricasser Dame Pensée
Puis rôtir Dieu
Comme dans ton palais déjà rôtissent tes Aïeux!..

MAGNUS, aux Nains.

Vous me jurez tous deux que je verrai ma Belle?

LES DEUX NAINS, dégringolant des épaules de Magnus.

Nos conseils obéis sont étapes vers Elle.

LA MEUTE D'ÉPOUVANTÉS AUX MASQUES HILARES

Liez-le!.. liez-le!..

Entraîné par ses deux Acolytes, Magnus disparaît par la droite, poursuivi par la meute hostile.
Le tocsin redouble. Cris d'épouvante. Fuite en tous sens de gens échevelés.
La Marche du Cortège, qui fait irruption, éclate.

SCÈNE XXV

ELLE EN FOLIE, LA FOISON DE NAINS EN FOUS DE COUR, LE PÊLE-MÊLE BARIOLÉ DU CORTÈGE DE LA FOLIE : LES MÊMES QUE SCÈNE IX AVEC, EN PLUS, LA TRUIE, MATHUSALEM, L'ARC-EN-CIEL DES GILLES, LE LANTERNIER, LES TROIS ROIS MAGES, LES BOURGEOISES EN GOGUETTE, BOURGMESTRE, ÉCHEVINS, GOUVERNEUR ET NOTABLES DE LA VILLE, RECTEUR ET PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ, SEIGNEURS, GRANDES DAMES, PETITES GENS, ÉTUDIANTS, BOURGEOIS, SOLDATS, TRUANDS, TIRE-LAINE, MASQUES DIVERS, ETC... — A la fin MAGNUS.

Derrière la Folie, qui salte au gré de sa marotte : formant le Cortège, fascinée, la Ville entière presque.

Çà et là des masques de césars, d'animaux, etc... pour que, dans ce défilé symbolique, soit en quelque sorte représentée toute la Vie.

Gravissant les degrés du perron en fer forgé d'une maison du fond, la Folie se dresse en souveraine au-dessus de la foule. A son signal tous se ruent éperdument sur un tonneau amené du Cabaret de la Folie par deux Nains. Les brocs s'emplissent, les coupes circulent. En résulte une tragique Orgie où des corsages dégrafés et des jupes retroussées allument çà et là des adieux de chair, Orgie délirante où les râles remplacent les rires, à croire le tonneau empli de larmes : *lacryma Vitæ*.

Alors, des fanfares proches ou lointaines jaillissant de tous les quartiers de la Ville en plaisir, la Folie, sa marotte en guise de bâton, conduit le multiple Orchestre où se

marient les musiques diverses, — et son geste semble faucher. Ici la Foison de Nains apparaît dans l'espace, à croppetons sur les cheminées les uns, les autres à cheval sur les gargouilles grimacières des logis; et ces Nains, à l'aide de trompettes d'argent fantastiques, déversent les phrases du *Dies iræ* sur la ronde extraordinaire à laquelle participent tous les gens du Cortège — cependant que tombe en abondance une neige dont les flocons, éclairés qu'ils sont par l'énorme incendie du Palais de Magnus, semblent des caillots de sang, et que le tocsin des divers clochers de la Ville suggère les formidables coups de marteau frappés par un Titan sur l'Enclume de la Fatalité.

ELLE, du perron.

Tournez, virez, marionnettes et pantins
Dont les ficelles sont aux mains du vieux Destin !..

Elle conduit la ronde avec tant d'acharnement que, dénoués, ses cheveux se hérissent et se tordent en serpents de gorgone, et que tombe son masque... Un reflet de l'incendie voisin la transforme en pieuvre de sang... Elle excite d'*évohés* sonores la macabre ivresse des Danseurs blafards et vrille le Carrefour d'un rire strident chaque fois qu'un d'eux s'effondre roide sur le sol jonché de coupes, de brocs, de corps...

LE PÊLE-MÊLE BARIOLÉ

Tournons, virons, marionnettes et pantins !..

On distingue Magnus, au loin, courant sur des terrasses d'édifices et les deux Nains guidant la torche enflammée qu'il brandit.

MAGNUS, vociférant en écho dans l'espace.

Tournez, virez, marionnettes et pantins !..

Même après le fracas du Palais de Magnus qui s'écroule là-bas crachant ses rouges blasphèmes vers le ciel, continue, frénétique de plus en plus, la bacchanale — et l'on voit, dans l'exaspération finale, La Truie se frapper la poitrine avec une grosse pierre, Mathusalem se fracasser la tête contre les murailles, le Gouverneur de la Ville et le Recteur de l'Université se précipiter d'une fenêtre sur le pavé front en avant, les Femmes se jeter sur le fer brandi par les Soldats, les Vieillards un instant disparus vers l'incendie reparaître échevelés de flammes, les Enfants écrasés par de larges talons ou bien lancés en l'air par des bras forts, et le Roi Mage noir se pendre avec sa ceinture à la lanterne et projeter une langue longue comme un flot de sang...

ELLE, durant ce branle-bas.

Virez, tournez, pantins aux fragiles ressorts
Et vous, pâles marionnettes de l'Humanité!
Dansez votre dernière danse
Avant le grand silence de l'Eternité!
C'est la Kermesse de la Mort!!!

Et la Ville, presque entière, meurt.

HUITIÈME TABLEAU

Le parvis de la Cathédrale.

Au milieu du parvis, exhaussée, une massive Croix de pierre.

SCÈNE I

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES,
puis L'ARCHEVÊQUE,
LE CLERGÉ DE LA CATHÉDRALE, UN HÉRAUT

On est à l'aube du Mercredi des Cendres.
Grandes orgues.
Par la porte monumentale ouverte on découvre au fond de la basilique déserte le maître-autel du sanctuaire constellé de cierges.

LA MAITRISE, à l'intérieur de la basilique.

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris!

Des théories de Villageois arrivent en procession, par la droite, précédées de bannières violettes sur lesquelles des sabliers et des exergues : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas. — Pulvis et cinis ! etc...*

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES, chantant sur le parvis.

Bienheureux ceux qui peinent car ils jouiront!
Bienheureux ceux qui pleurent car ils souriront!

L'Archevêque, en ornements violets, mitre en tête, crosse en main, apparaît au seuil de la Cathédrale, venant de l'intérieur, entouré de son clergé.
Il s'arrête à la plus haute marche du porche.

L'ARCHEVÊQUE, à la Procession aux joues roses.

O roses Villageois dont je suis le Pasteur,
Hommes simples et purs des hameaux d'alentour,
Vos fronts rayonneront d'être venus se tendre
Au sceau trempé dans les aïeux de cendre.

Apostrophant la Ville :

Mais toi qui naguères comblais la vieille Cathédrale
Et couvrais de genoux l'usure de ses dalles,
Cité qui ne crois plus,
Cité d'orgie
Qui dors encore
En les anneaux grossiers d'une nuit dissolue,
Ville aux joues pâles,
Tu seras tourmentée dans le coupable orgueil
Qui détourne ton front du songe de poussière,
Et nulle palme embellira tes planches de cercueil!

Au Héraut qui se tient sur les marches

Au nom du repentir et de l'humilité,
Va sonner la diane aux quatre coins de la cité!

Le Héraut sort par la gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES excepté Le Héraut, MAGNUS

Magnus vient tomber en rafale au milieu de la Procession courroucée; il jette sa torche éteinte aux pieds de l'Archevêque devant lequel il se campe insolemment.

MAGNUS

Or ça,
La Mascarade n'est donc pas finie
Que l'on persiste en oripeaux et falbalas?
Quel boniment leur fais-tu là
Sur ces tréteaux,
Fantoche,
Et qui figures-tu dans cette comédie?

L'ARCHEVÊQUE, le doigt au ciel, solennellement.

Dieu.

MAGNUS

En ce cas,
Charlatan du Temple,

Ton nom d'affiche est Milliard ou bien Zéro,
Car, si le prototype de ton rôle existe d'une part,
De l'autre il apparaît moins qu'un ciron :
Rien par soi, Tout par nous ensemble.

L'ARCHEVÊQUE, le foudroyant du regard.

Vil suppôt de l'enfer à langue de vipère!

MAGNUS

Numéro dont nous sommes les chiffres nombreux,
Qu'est-il en somme
Dieu
Sinon l'expression la plus haute des hommes?

A la Procession :

Haut le front, trop crédule et timoré bétail
Sur qui s'érige absurdement le creux épouvantail !
Dieu c'est toi,
Dieu c'est moi,
Dieu c'est nous tous agglomérés devant le ciel-miroir
En quête de nous voir !
Et la Divinité n'est que l'Humanité
Qui, d'imparfaite et de vilaine,
Se résout sereine en la Synthèse des Beautés.

Dieu c'est enfin le nom de la Science Humaine !

L'ARCHEVÊQUE

Tu n'es que poussière
Et tu retourneras en poussière!

MAGNUS

Fragile multitude,
Sarcle en ton esprit l'ivraie de servitude
Pour qu'y grandisse suzerainement l'orgueil
Qui magnifie l'argile,
Et tu seras dès lors affranchie du cercueil!

L'ARCHEVÊQUE, brandissant sa crosse.

Anathème sur qui blasphème!

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES, menaçante

Anathème!

L'ARCHEVÊQUE

Que soit, ton existence, un chemin sur les ronces!

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES, entourant Magnus.

Anathème!

L'ARCHEVÊQUE

Et que la Mort te fauche
Loin des mains pieuses
Qui closent les yeux!

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES, se ruant sur Magnus.

Anathème!.. anathème!!.. anathème!!!...

Des gars de la Procession ont saisi, garrotté et attaché Magnus à la Croix de pierre au milieu du parvis, — puis on lui jette des pierres jusqu'à ce que gicle le sang.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE HÉRAUT

LE HÉRAUT, accourant, le visage bouleversé.

La Ville est morte!

L'ARCHEVÊQUE, dans la stupeur générale.

La Ville est morte?

LE HÉRAUT

Morte,
Comme si le tonnerre l'avait foudroyée
Ou comme si la mer, en un passage de massacre,
Avait laissé des hécatombes de noyés!..
Rues, places, carrefours sont jonchés de corps morts!..
Notre Ville n'est plus qu'un Multiple Cadavre,
— Et c'est deux fois macabre tous ces morts en costumes folâtres!..

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES

La Ville est morte!

L'ARCHEVÊQUE

La Justice Divine s'est appesantie sur elle cette nuit.

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES

La Ville est morte!

L'ARCHEVÊQUE

Malheur aux peuples en plaisir, car ils seront en peine!

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES

La Ville est morte!

L'ARCHEVÊQUE

Vivants,
Entrons prier pour la Ville sans voix, sans regards et sans gestes!

LA PROCESSION AUX JOUES ROSES, **se précipitant dans la Cathédrale à la suite de l'Archevêque.**

La Ville est morte!

Orgues.

SCÈNE IV

MAGNUS lié à la Croix de pierre, ELLE

MAGNUS, sortant de sa prostration.

Ma langue est un flambeau...

Appelant :

Passant, l'aumône d'un peu d'eau !..

Chevelure dénouée, robe mauve à l'antique retenue par une ceinture, Elle survient, contourne la Croix, puis se couche, cauteleuse et féline, aux pieds de Magnus...

Une fraîcheur de chevelure coule sur mes pieds...
Bon Joris, est-ce toi que mande la Pitié?..

ELLE, aux lèvres de miel.

Tous tes amis s'en sont allés vers la Vallée...
Seule je suis restée.

MAGNUS, reconnaissant la voix.

Bien-aimée... bien-aimée...

ELLE

Ils se sont éloignés dès l'arrivée des pleurs
Les parasites de ta joie;
Celle au contraire qui pleurait loin de tes fleurs
S'approche à l'heure de la croix.

MAGNUS

Charmeuse, je te sens, mais ne te vois..
Daigne effacer le sang qui rouille mes regards...

ELLE, jaillissant en bête fauve et reniflant, — à part.

Du sang!.. du sang!!.. du sang!!!..
L'outre se vide goutte à goutte...
La vie filtre déjà par les lézardes de la mort...

Elle pourlèche avidement le sang qui ruisselle le long de Magnus, dont ensuite elle essuie les yeux et relève les cheveux en broussailles.

MAGNUS, frissonnant.

O ces frissons par tout mon corps!..

ELLE

Mon baiser d'épousée.

MAGNUS

Beauté,
La laideur de mes plaies a peur de t'offenser.

ELLE

Non, tu me plais ainsi dans le haubert brisé de tes épreuves !
Vaincu, tu m'as gagnée : que ma venue t'en soit la preuve !
Tu m'apparais plus beau sous la couronne atroce du martyre.
Elles sont, tes blessures, mes rubis de noces.

Se dressant devant lui.

Admire ton désastre enchâssé dans mes cils.

MAGNUS, épouvanté de s'être regardé dans ses yeux.

Ho...
Cette tête de mort plantée sur mes épaules !..

ELLE, minaudant.

Ce n'est rien... ce n'est rien...
Quelque masque resté de la fête d'hier...

Feignant de lui ôter ledit masque.

N'y songe plus, il est par terre...

Et maintenant souris avec ton vrai visage...

Le détachant de la croix et le débarrassant de ses entraves.

Mais au plus vite abandonne la Ville
Afin que ces énergumènes aux bras durs
Ne rompent la beauté qui m'appartient ;
Ta beauté qui m'est due tout entière.

MAGNUS

Je te baise des lèvres de toutes mes plaies.

VOIX DE LA CATHÉDRALE

Miserere!

Une cavale noire, à l'état sauvage, se présente devant Elle, amenée par le Nain de la SCÈNE VI du Premier Tableau.

ELLE, caressant la cavale noire de la main.

Ma buveuse de brise
Connaît la route aboutissant à mon domaine...

Prenant Magnus par le bras.

Fuis en hâte vers la grille
Où te déposera le coursier qui te mène...

Elle aide Magnus à monter sur la cavale agenouillée.

MAGNUS

Libératrice!..

ELLE

Va devant!.. je te suis!..

Elle donne le signal : la cavale noire part comme un éclair avec Magnus agrippé à ses crins.

SCÈNE V

ELLE, suivant des yeux le galop.

D'un grand coup de ma faulx
J'ai métamorphosé la Ville Vive en Ville Morte..
Eh bien, cette moisson, je la dédaigne,
Et c'est à peine si j'en flaire les cadavres,
Tant me possède le spectacle de ce corps qui saigne
Sur les ronces de mes affres!..
Toi seul importes,
Cavalier qu'emporte la cavale noire de ton agonie
Sur laquelle déjà le Sort sculpte ce groupe :
Magnus aux crins, la Mort en croupe,
— Toi seul importes,
Cavalier qui demain ne seras plus qu'une ironie!..

Glas du bourdon.
Orgues et chœur jusqu'à la fin.

VOIX DE LA CATHÉDRALE

Memento, homo, quia pulvis es!

ELLE, gravissant triomphalement les degrés du porche et criant, vers la Cathédrale ouverte, d'une voix qui domine chants, orgues et bourdon :

Exaltez la poussière et la cendre,
Mortels ennuagés du baiser gris de mon symbole,
Exaltez la poussière et la cendre !
Voici venu, vol de fatales tourterelles
Détachées des pathétiques tourelles,
Voici venu mon jour de fête
Où je lève la tête plus haut que les cieux ahuris de descendre,
Le jour où mon rictus d'invraisemblable idole
Apeure le giron précieux de l'autel
Et défie le Soleil, les Mères et les Dieux !..

Au loin, des taches noires dans le ciel : ce sont des vols de corbeaux en voyage vers la Ville Morte, — et l'on entend aussi des loups hurler à la base des remparts.

ACTE V

INTERMÈDE-PRÉLUDE

LA DERNIÈRE CHEVAUCHÉE

NEUVIÈME TABLEAU

Le Carrefour de la Forêt (1).

Sur le reposoir ne s'érige plus, souriante et coloriée, la statue de Notre-Dame De La Vie, mais celle, ricanante et sombre, de Notre-Dame De La Mort, armée d'une faulx. L'ancienne statue gît, mutilée, dans la bruyère.

SCÈNE I

MAGNUS, LE VIEUX PÈLERIN du Troisième Tableau,

PÈLERINS, les Pèlerins sont à prier Notre-Dame De La Mort à genoux — lorsque passe Magnus au galop de sa cavale noire.

LE VIEUX PÈLERINS, se jetant à la crinière de la cavale noire et l'arrêtant.

Cavalier,
Ne passe pas sans ta prière à Notre-Dame De La Mort!

(1) C'est le Carrefour de la SCÈNE IX du Troisième Tableau.

MAGNUS

Vétéran, je n'ai que faire de la Mort!

LE VIEUX PÈLERIN, le reconnaissant.

Jeune écolier qui traversas ce carrefour
Il y a quelques mois ou bien peut-être quelques jours
Et retournes de vivre,
J'ai grand'peine à te reconnaître sous ta peau blafarde!
Alors — t'en souvient-il? — trônait ici la Statue de la Vie,
Et nos bras se tendaient vers sa très sainte garde.
Mais la Vie n'ayant pu conjurer le trépas,
Nous l'avons remplacée par Notre-Dame De La Mort
Que nous prions de différer le sombre son des glas.

Fais ta prière comme nous du front et des genoux!

MAGNUS

Je n'ai pas comme toi, Vieillard, à redouter la Mort!

LE VIEUX PÈLERIN

Tu mens, téméraire!
Je le vois aux traits altérés de ta face
Plus raturée qu'un palimpseste,
— Ta face où s'inscrivirent tes phases funestes!

MAGNUS

Laisse-moi passer!

LE VIEUX PÈLERIN

Jeune homme qui te cramponnes aux crins de ta cavale
Tel un corps sous la vague aux algues de l'espoir,
Tu me parais plus pitoyable que nous tous ensemble!
Ce carrefour est ton miroir,
Daigne t'y voir!
Chacun de nous n'est qu'un exemple
Des misères qui par le monde traînent;
Toi tu figures toute la Souffrance Humaine.

LA STATUE BRISÉE DE NOTRE-DAME DE LA VIE, avec la voix de Divine.

Magnus, ne va pas plus loin!

LES PÈLERINS

Prends garde, — tu cours à la Mort!

MAGNUS

A la Mort, non pas!
Mais à la Vie, puisque je vais à la Beauté!
Foule qui parles de trépas,
Je cours à l'Immortalité!

Il frappe du poing sa cavale qui part.

INTERMÈDE

A l'orchestre se précipite la Course à la Mort.

Un Rideau représente Magnus galopant éperdument à travers des lances, des traquenards, des instruments de supplice, des monstres, des torrents, des incendies, des ouragans, des abîmes, — tandis que, de toutes parts, des bras amis se tendent désespérément vers le cavalier tragique.

Cela sous un firmament dont les étoiles sont des yeux qui pleurent.

DIXIÈME TABLEAU

Le champ de repos de la Vallée dans un clair de lune.

A gauche un Monument en forme de chapelle, c'est le Caveau des Aïeux de Magnus. Tombes, mausolées, arbres tristes. Au fond, au milieu de la muraille qui enclôt le cimetière, une lourde grille d'entrée.

PRÉLUDE

On aiguise une Faulx dans le Mystère.

SCÈNE I

MAX, RODOLPHE, HANS, GILLES, JEF,
LE PAGE DE MAGNUS.

Ils sanglotent autour des tombes fraiches de Divine, de Joris et du Très Vieil Astrologue, lesquelles occupent le centre du cimetière.

MAX

Tragique retour de la Ville !

HANS

O notre vieux Maître!...

GILLES

O Joris!...

JEF

O Divine!

MAX

Trois épaves de la Vie!...

RODOLPHE

Trois silences sous l'herbe!...

MAX

Au crépuscule
O comme derrière eux gémissait toute la Vallée!..

RODOLPHE

Magnus, voilà ton œuvre!...

MAX

Ne l'accable point, frère, — il est le plus à plaindre !.

LE PAGE

Qu'êtes-vous devenu, beau prince d'harmonie?

MAX

Notre bonheur avec lui s'est enfui
Dieu sait vers quelle nuit!

JEF

Magnus était en nous, et nous en lui,
Et l'on ne faisait qu'un,
Et nous étions parfaits de sa perfection.

MAX

Mais le charme est rompu,
Désagrégeant cette unité
Qui nous valut de la beauté.

HANS

Et nous voici dès lors un chef-d'œuvre en morceaux.

GILLES

Et l'on voit en débris ce qui fut en faisceau.

RODOLPHE

Qui que tu sois,
O Dame en noir qui cassas notre joie,
Sois maudite dans l'ombre où rampe ton pouvoir!

Un coq chante.

HANS ET GILLES

Serait-ce déjà l'aube?

JEF

Un coq a pris pour un peu d'aube un nénuphar de lune...

MAX, regardant au loin par la grille close.

Plus la moindre lumière aux vitres des chaumières...

RODOLPHE

Minuit s'avance à pas de loup.

JEF

Regagnons nos promises emperlées de larmes...

MAX

Nous reviendrons à la prière des oiseaux.

Ils sortent par une petite porte de droite.

A l'orchestre reprend le thème de la Dernière Chevauchée.

Bientôt arrive à fond de train la cavale noire. Elle s'agenouille devant la grille et dépose Magnus. Celui-ci, hâve, chancelant, délabré, rompu, ouvre machinalement la grille et pénètre dans le champ de repos.

La cavale noire a disparu.

Les coteaux échangent de prématurés chants de coq, — comme à cause de la face extrêmement pâle de Magnus.

SCÈNE II

MAGNUS

On dirait, les étoiles, que ce sont des yeux,
Et qu'on me dévisage de par tous les cieux...

Chants de coq.

O ces cris de clarté giclant de tous côtés
Qui m'envahissent par l'oreille
Et m'incendient la joue d'une honte vermeille!...

Ils me rappellent,
Sur un piédestal en des chapelles,
Un homme avec des clefs...

A quel propos évoquez-vous ce corps de pierre,
Et quel est-il, ô coqs,
Et qu'ai-je fait pour qu'il m'advienne en dur reflet?...

Comme ayant reconnu l'Homme-aux-clefs
dans un buisson ardent de cocoricos :

Spectre de reniement, ô saint Pierre, saint Pierre!...

Il se laisse choir sur un marbre.

Comme toi j'ai fait litière du glaive et de la foi!...

Écoutant les bruits épars,

Les choses brassent des reproches
Et le vent brame son long blâme autour de mon opprobre...

Distrait de son affolement par le décor.

En quel lieu, cavale, m'as-tu fourvoyé?...
J'ai, ce me semble, chevauché sur une crête de tempête
Qui jusqu'ici m'a fourvoyé comme un noyé...

Distinguant des croix et des pierres tumulaires.

Un Champ de Repos!...

S'élançant vers la grille.

Poursuivons,
Cavale abusée,
Vers le Domaine où m'attend le baiser!...

N'apercevant plus la cavale noire :

Elle s'en est allée!...

Il redescend et s'arrête, stupéfait, devant le Monument de ses Aïeux.

Le Monument de mes Aïeux!...

Promenant ses regards.

Le cimetière de la Vallée!...

Se prenant la tête entre les mains.

Suis-je parmi ces tombes,
Ou bien, telle des graines dans la courge sèche qu'on secoue,
Ces tombes dansent-elles dans ma tête ronde?..

Descendant vers la droite.

Et, quand vous seriez vrais, sépulchres que je vois,
J'y veux, en attendant que ma Dame survienne,
J'y veux ensevelir la larve de ma peine
Pour baigner dans l'aurore l'aile de ma joie!..

Au clocher de la Vallée sonne minuit.
La grille du fond crie.
Entre une Forme longuement voilée dont on ne distingue que les prunelles très vives.

Voici l'aurore!

La Forme descend quelques pas et attend, immobile.

SCÈNE III

MAGNUS, ELLE

MAGNUS, à la Forme voilée.

Ailes en feuilles d'olivier sur mon déluge,
Salutaire citerne entre les griffes des lions
Accroupis sur ma fièvre en tragiques millions,
Diamant fraternel aux vains charbons de ma démence,
O refuge,
O patrie,
Que ton énigme se détache de ton long silence
Ainsi que d'un ciel tendre une étoile mûrie,
O régénératrice au cœur de vigilance
En qui j'espère une insondable volupté,
Divulgue enfin ton nom
Et, te nommant, définis ta beauté,
Forme immobile et grave dans le clair de lune
Comme un paros d'éternité sur un socle d'absolu !

La Forme rejette violemment ses voiles, et c'est, gigantesque tarentule d'os, LA MORT elle-même, sa faulx à la main. Des fleurs flétries couronnent le crâne; des épaules du squelette animé tombe, en manteau de gala, un suaire d'hermine.

MAGNUS, les yeux hors de la tête.

La Dame à la Faulx!!!..

Il s'effondre sur une pierre tumulaire, claquant des dents, bêlant de tous ses membres, devant l'effroyable apparition, comme un condamné devant la potence.

ELLE, déchaînée en rafale à travers le cimetière.

Je suis l'Impératrice de l'Univers,
Et mon page est le ver de terre!

Tout ce qui rit, tout ce qui vit, j'en fais ripaille
Avec ma langue de métal, — avec ma faulx!
Les sceptres d'ici-bas sont les fétus de paille
Avec quoi je simule un grabat de repos!
L'homme pense : *Elle dort!* quand dans l'ombre j'aiguise;
Et d'aussitôt se tendre aux toisons du Demain :
Stupide qui n'entend que la Mort se déguise
Et qu'un grand trou se creuse au terme du chemin!
Ils ont beau s'élever les remparts de jeunesse,
Ils ont beau se cabrer les dragons des savants,
La Table d'Existence appartient à l'Ogresse,
Inéluctable commensale des Vivants.
Et je ris de les voir se cramponner à l'heure
Ainsi que les damnés au jet d'eau de l'Espoir!
Et je ris de sentir l'ambition qui pleure
Sous mon désir tranchant comme un fer d'abattoir!
Ah ces rois! ah ces fleurs! ah ces champs! ah ces femmes!
Ah ces soleils! ces fruits! ces chênes! ces palmiers!

Je passe, et ces beaux corps sont des carnes infâmes!
Je passe, et tout cela c'est un peu de fumier!
Car vous y venez tous, Césars à fière tête,
Financiers dont les doigts se lavent dans de l'or,
Poëtes, Mendiants, Filles aux seins de fête,
Car vous y venez tous au charnier de la Mort!
Et je survis, Esprit du Mal, aux vaines races
Transmuées en poussière au fond de mes creusets
Tandis que les vautours trônent sur les carcasses
Épargnées par la Stryge qu'on ne tue jamais!

Je suis l'Impératrice de l'Univers,
Et mon page est le ver de terre!

MAGNUS, écrasé.

La Très-Belle c'était la Très-Laide, — la Mort!..

Et c'est pour aboutir à ce rendez-vous là
Que tu m'as d'heure en heure traqué sans relâche?..

ELLE

Je fais grâce une fois et même davantage,
Mais tôt ou tard il faut en venir à *cela*.

MAGNUS, se rebellant.

Non, je puis t'échapper encore!

ELLE, péremptoire.

Tâche.

MAGNUS

Je suis fort.

ELLE

Il n'est rien, quand c'est mon plaisir, qui ne succombe.
Seulement que je souffle, et c'est ta chute dans la tombe.

MAGNUS

J'ai la beauté, ce talisman des dieux.

ELLE

Questionne la prochaine flaque d'eau,
Sa réponse effarera tes yeux.
Ton squelette s'annonce au travers de ta peau.

MAGNUS

Alors, je veux !

ELLE

Fumée !
Magnus n'habite plus que la défroque de sa renommée.

MAGNUS

Ainsi donc, ma force?..

ELLE

Vanité !

MAGNUS

Ma beauté?..

ELLE

Vanité !

MAGNUS

Ma volonté?..

ELLE, dans une attitude du Tableau de la Tour.

Vanité de vanité, maintenant tout n'est que vanité !

MAGNUS, illuminé.

Ah je retrouve en toi la Vieille de la Tour
Par qui je dus connaître ma première crainte,
Spectre dont mes poignets conservent à leur tour
Le sec et formidable bracelet d'étreinte!..

ELLE

Force, vouloir, beauté...
Je t'ai volé toutes ces grâces tour à tour.
Je t'ai vidé comme un vampire jour par jour
Jusqu'à ce que Magnus ne soit plus qu'un lambeau
Facile à culbuter du pied dans le tombeau.
Hun ! cette tâche bien des fois me fit pâlir !
Ton corps c'était la forteresse à démolir,
Et j'ai dû, moi la Mort, m'y prendre pierre à pierre
Pour enfin triompher du pont-levis de tes paupières!..

MAGNUS, anéanti.

Oui, tu vins en espionne au manteau de velours,
Tandis que s'accoudait mon rêve au balcon de mes cils,
Et te glissas à pas de loup dans mon cœur puéril.
Ce pur noyau, tu le gâtas, démon!
De là tu t'épandis dans la superbe de mon corps
Que tu pernicias encore de tes insidies!
Après, ce fut la tête
Où règne le timon qui guide en la tempête;
Et l'esprit qui me reste de l'envoûtement
Est moindre que l'esprit de la dernière bête!

ELLE

Va, j'ai tout mis en œuvre pour l'effondrement!

MAGNUS

O déchéance!
En mes Aïeux j'ai perdu le Passé
Comme en Divine l'Avenir
Et comme en Dieu l'Éternité!..

ELLE, sentencieuse.

Vivre est le prodrome de mourir.

MAGNUS

Personne ne peut donc, fléau, te conquérir?

ELLE

Je tiens en tutelle le Monde,
Aussi la Vie n'est-elle qu'une moribonde
Et chaque geste un geste d'agonie.

Tu vois en moi le Terme des Lumières et des Germes.

MAGNUS

Pourtant de ton chaos émane l'harmonie ?
Ta haine émet des graines dont jaillit l'amour?
Un monde resurgit du monde qui finit?
Ta matrice de nuit a pour enfant le jour?

ELLE

Ce qui renaît à la longue s'épuise,
Et je me plais au jeu de la balance
Où grouillent les sanglots de cette agonie lente...
Un jour
La Vérité sera sans forces pour monter du puits,
Alors j'aurai vaincu l'Espérance du Monde,
Alors je resterai le vis-à-vis de l'Éternel
Acculé dans la nuit,
— Et ce sera le grand duel
Du soleil blanc avec le soleil noir :
Lumière pâle à la merci de l'éteignoir!

MAGNUS, rendu et suppliant.

Puisque mourir est la fatalité des corps,
Puisqu'il faut échouer à l'exode infamant

Et devenir aux vers un aliment,
Eh bien mourons — mais pas encore!

Au nom de mon amour pour ton mensonge,
O Mort,
Au nom de mon bonheur à tes pieds gaspillé,
Permets que se prolonge mon individu,
Permets-moi d'accomplir la tâche qui m'est due!
Dormir après si peu d'effort me fait rougir,
Car je n'ai point vécu : rêver n'est pas agir.
Pour mériter la paix où le devoir nous scelle,
Je n'ai pas fait ma part de l'œuvre universelle.
O Mort, consens à ce léger sursis!
Souffre que je donne mon coup d'épaule à la roue du soleil
Et gagne ainsi mon long salaire de sommeil!
Je te viendrai moi-même dire : me voici!

ELLE

Prince, pourquoi tergiverser?
Je vous désire, c'est assez.
D'ailleurs tu ne serais que la grimace de ton passé fier,
Et les enfants des rues te lanceraient des pierres.

MAGNUS

Même cela!...
Bien plus, je condescends à des peines infâmes.
Tiens, tu m'imposeras la face affreuse d'un lépreux,
Et j'épouvanterai les vieillards et les femmes

Qui m'enverront des aboiements aux jambes
Comme s'ils me croyaient tous les diables ensemble.
Ou, si tu veux, j'inspirerai miséricorde
Aux foules
En fou traînant sa tête
Au bout d'une corde
Par terre,
Et je dormirai sur la glèbe dure,
Et je mangerai des ordures,
Et je crierai des phrases niaises dans le vent,
Et je serai le plus malheureux de la Terre...
N'importe, — je serai vivant!

ELLE, crépitant d'un rire sec.

Ils disent tous la même chose!

MAGNUS

Ne ris pas!... ne ris pas!...
Ne déshonore pas la douleur du trépas!...

Enfin vaut-il pas mieux prendre à ma place un roi,
Un roi fameux, grand de victoires, gras d'impôts,
Un roi que l'orgueil gonfle à lui crever la peau,
Un roi vautré sur des millions d'âmes,
Un roi dont les valets sont des rois vaincus par ses armes?
Oh dis, prends à ma place ce premier des rois!
Son butin t'égaiera cent fois plus que le mien,
Car il est tout — je ne suis rien.

ELLE

Ta modestie m'amuse.
Mais je dois la franchise à qui s'abuse.
Ce roi des rois est moins que rien à tes côtés.
Il est une somme grotesque,
Tu es la synthèse admirable de l'homme.
En te tuant, je crois tuer l'Humanité.

MAGNUS

Alors ils sont heureux les Médiocres !
Ils sont obscurs et la Mort les néglige
Pour faucher le génie lumineux sur sa tige.
C'est pourquoi la Bêtise Humaine existera tant que vivra le Temps,
C'est pourquoi la Beauté n'a jamais que vingt ans.

ELLE

Permanente battue,
La Beauté ce n'est pas toujours moi qui la tue ;
Les peuples bien souvent devancent mon dessein
Et leurs prêtres vendus se font des assassins.

MAGNUS

Que si tu crains mon action future,
Coupe-moi pieds et mains ;
Je serai simplement un être qui respire
En les décors de la Nature

Et voit agir les autres sur la scène des chemins.
L'homme ne songe pas à regarder toujours.
Il se dit : j'ai le temps !
Et remet son coup d'œil au jour suivant...
Mais, quand ce jour se lève, il n'est déjà plus un vivant.

Les mains jointes :

Va, ce n'est pas un siècle, ô Mort, que je demande,
Ni même un lustre, ô Mort, — mais un an seulement!

ELLE

Gourmand !

MAGNUS

Trop?.. c'est trop?.. pardon !.. ma tête s'égare...
Eh bien laisse-moi vivre le printemps qui vient !..

Oh que je voie sous un azur en délivrance
Les prairies arborer leurs drapeaux d'espérance !
Que je voie reflorir l'or vierge des genêts
Et les frêles matines du blond primevère
Et le vagissement de bronze des chênaies!
Que je voie les abeilles transformer en lyre
L'aubépine, et la bruyère en mandoline,
Puis, lestées de pollen comme les dames de parures,
Regagner la douce trésorerie des ruches !
Que je voie la rivière ornée de libellules
Peigner sa chevelure
Aux racines des aulnes au feuillage sombre,

Et les oiseaux se câliner dans les charmilles,
Et les regards des beaux garçons
Tricoter de l'amour
Avecque les regards des belles jeunes filles!..

Est-ce dit, tu m'accordes le printémps prochain?

ELLE, glaciale.

Nenni.

MAGNUS

Un mois alors?

Il est des fleurs que j'ai négligé de cueillir...
Tiens, les brebis qui paissent le gazon,
Jamais je n'ai passé la main dans leur toison...
Près du château je me rappelle une minime source
Qui me hélait de son frais gazouillis,
Je ne l'ai pas encore baisée sur la bouche...
Vraiment il est un tas de choses simples qu'on oublie!..
Un mois?
Un mois pour réparer ma négligence ou mon dédain?..

ELLE

Nenni.

MAGNUS

C'est trop encore?..

Eh bien, — un jour?..
Tu vois, Magnus est moins avide...
Un jour?
Un petit jour d'hiver?
J'enfourcherai un cheval très rapide,
Et je galoperai tout l'univers...

ELLE

Nenni.

Une heure sonne sur la Vallée.

MAGNUS

Qu'entends-je?

ELLE

L'heure qu'un clocher verse aux gens de la Vallée.

MAGNUS

Au moins cette heure-là, dis, laisse-la moi vivre!

Une heure, qu'est-ce une heure?..
Un brin d'abstrait qu'effeuillent les clochers...
Une obole de rêve qu'on ne peut toucher...
Ce n'est pas même un peu de pain...
Ce n'est pas même un peu de vent...
Cela ne marche, ni ne vole, ni ne bouge...
Ce n'est ni blanc, ni noir, ni vert, ni bleu, ni rouge...
C'est un rien!

Mais que ce rien nous aime, et l'on est un vivant!

Oh cède-moi ce rien ! accorde-moi cette heure!

ELLE

Nenni !

Finie ta randonnée, pauvre cerf aux abois !..

MAGNUS

O la Maigre entre toutes les maigres
Dont j'embrasse les pieds semblables à des crabes !..

ELLE, implacable.

Avant l'achèvement de cette heure qui sonne
Tu seras Personne.

MAGNUS, se rongeant les poings.

Avare qui jamais ne donnes, toujours prends!

ELLE

A quoi bon temporiser,
Être hybride qu'on nomme un moribond?..
Tu ramasses déjà les rais de lune te servant de draps.

A son lever Soleil verra tes héritiers détrousser leur parent.

MAGNUS, tourné vers l'orient noir.

Alors, Soleil, roi de l'Obole, ne te lève jamais plus!

ELLE, amusée.

Et les autres, — goulu?

MAGNUS, enfantinement.

La grande orange du Soleil,
Je la voudrais à moi tout seul
Pour lui sucer le suc vermeil
Qui sauve du linceul
En l'épreignant entre mes mains
Selon l'usage des gamins!

ELLE

D'autres que toi la suceront demain la grande orange du Soleil
Qui se balance aux branches bleues du firmament.

MAGNUS, courant à la grille du fond et criant vers la Vallée.

Puisque la Mort, on a beau supplier,
Nul désespoir ne saurait la plier,
O Paysans de la Vallée,
Mes frères,
Jetez à ma misère un grain de sable de vos sabliers!
Un grain chacun, cela ferait peut-être une heure!..
Un grain de sable est pour chacun de vous le superflu...
Il vous en restera toujours assez à vivre
Avant que révolu soit votre lot d'années,
Et vous serez bénis quand je ne serai plus!..

ELLE

En vain tu t'égosilles vers ces égoïstes,
Pauvre condamné :
Les hommes n'aiment pas non plus donner.

On entend passer là-bas, vers la droite, le chant d'un Vagabond.

MAGNUS, l'oreille en sursaut.

Tu te trompes!

LE VAGABOND, invisible.

L'Aurore est la joue de la Vie.

ELLE

Un vagabond qui va, pieds nus, en souriant,
Vers l'orient.

MAGNUS, se dressant sur une tombe et clamant, les mains en porte-voix, par-dessus la muraille.

Hé camarade,
Emporte-moi vers ton aubade!..

LE VAGABOND, maintenant trop loin.

Allons-y mettre des caresses !

MAGNUS, perdant tout espoir.

Tu triomphes!

Bondissant soudain vers la gauche.

Des pas!.. des pas menus comme des pas de damoiselle...
Tout près... sur le chemin qui mène à mes tourelles...

Regardant par la muraille de gauche à la crête de laquelle il s'est péniblement haussé et distinguant tout à coup le passant dans une coulée lunaire.

Mon page!!!

Le hélant:

Ami!.. frère!.. fils!..

Elle se dissimule à droite dans un mausolée.

SCÈNE IV

MAGNUS, ELLE (absente durant la première partie de la scène, — mais on la sent là !), LE PAGE

LE PAGE, surgissant à la crête de la muraille devant Magnus.

Débris d'une harmonie
Que se disputent les doigts verts de l'agonie,
Qui donc es-tu, blême étranger?...

MAGNUS, redescendant.

Suis-je à ce point changé
Que mon page lui-même n'ose me reconnaître?..

LE PAGE, s'élançant du dehors dans le cimetière vers Magnus dont il baise, en chien fidèle, les mains et les genoux.

Maître, mon pâle maître!..

MAGNUS, le relevant.

Je savais bien que tu viendrais à l'heure du danger!

Avidement, après l'avoir attiré vers la gauche, et d'une voix prudente comme afin de ne pas être entendu d'Elle cachée dans le mausolée.

Mignon, j'ai grand besoin d'un entier dévouement.

LE PAGE, s'offrant entièrement.

Me voici tout! prenez ma chair! prenez mon sang!

MAGNUS, exultant.

Ah laisse-moi te respirer comme un bouquet,
Lequel aurait un corps, des mains, des pieds,
Une bouche, des yeux, un cœur et des cheveux!
Laisse-moi respirer ton radieux parfum
Sur cette catastrophe auguste de défunts!..

L'enveloppant de sa détresse suppliante.

Enfant qui n'as que moi qui n'ai que toi,
Dis, oh daigne m'offrir le sacrifice de ton être?

Les yeux dans les yeux du page, et pesant sur les mots.

Je dois mourir, — eh bien meurs au lieu de ton maître!

LE PAGE, belliqueux.

Où le champ de bataille?

MAGNUS

Ici même.

LE PAGE

Contre qui frapperai-je d'estoc et de taille?

MAGNUS

Fol, il s'agit bien de se battre!..
Sache comprendre, o toi qui m'aimes:
La Camarde a besoin d'un cadavre.

LE PAGE, vaguement décontenancé.

Comme cela?.. si simplement?..

MAGNUS

Eh quoi, le dévouement, lui faut-il un décor,
Une salle, un public et des journaux sans nombre?..
S'honore-t-il pas mieux sur une scène d'ombre
Et devant un parterre d'yeux morts?..

LE PAGE, interdit.

Maître...

MAGNUS, lui tirant légèrement l'oreille.

Tu m'éclaires, morveux, — c'est de l'or que tu veux!..

Il se dépouille en idée, cherchant à l'aguicher.

Qu'à cela ne tienne,
Domaines et châteaux, tous mes trésors ils t'appartiennent.
Passe dans mon être et sers-moi de recueil,
Et je deviens le page et tu deviens le maître,
Et tu vas vivre une heure avec moi pour ta chose
A ce magique troc de ton sourire et de mon deuil,
Et des foules en pleurs suivront ton beau cercueil,
Fier reposoir flottant sur une apothéose.

LE PAGE, dolemment.

Complexe et difficile ce mot : la fortune!
Tel a son lot de miel et son lot d'amertume.
Vous êtes riche et pourtant pauvre,

Moi je suis pauvre et pourtant riche
Puisque je vis et puisque vous mourez
Et que si vous avez des trésors nonpareils
Moi je n'ai pour richesse qu'une pièce d'or
Mais qui se nomme le Soleil !

MAGNUS

Cède-moi ton écu de lumière !

LE PAGE, désespéré devant son impouvoir.

La Vie comme la Mort est un avoir particulier.
On peut troquer de l'or contre une autre substance
Et même un vil serpent contre un joli collier,
Mais non pas du trépas contre de l'existence.

MAGNUS, défaillant vers ses genoux.

Ah, par pitié, cède-moi ta santé, ta force, ta jeunesse,
Et je t'offre en échange tous mes droits d'aînesse au sceau
d'éternité !

LE PAGE, éploré.

Hélas,
Ne me déchirez pas à briguer l'Impossible,
Enfant dont le désir prend la lune pour cible !

MAGNUS

Confesse donc que tu chéris avarement le monde,
Égoïste à peine émancipé de la mamelle ronde !

LE PAGE

Ah je voudrais que, ma douleur,
Chacune de ses phrases fût un pleur !
Allez, prince, acceptons la double loi du Sort,
Qu'il nous hausse à la Vie ou nous plonge à la Mort.

Naturellement.

Pour moi, je dois au Temps de vivre mon horloge
Avant d'être gravé sur l'âpre nécrologe.
Battre en retraite au noir pays d'oisiveté,
Sans autre ambition que tenter l'inutile,
Me placerait parmi les gens de lâcheté.

MAGNUS

Mais tu n'es qu'un valet à face de néant!

LE PAGE, levant le front.

Qui vous dit qu'en mon front ne couve pas un Alexandre
Et que la terre entière, penchant d'un côté,
Ne ferait pas à Dieu perdre de sa beauté
Si ce petit corps-là venait à choir en cendre?

MAGNUS

Laisse donc là, marmot, cette faconde de géant!

LE PAGE

Elle n'est qu'un écho des grandes voix de la nature.

Qui sait enfin
Si ce n'est pas une leçon pour moi que votre fin
Et si le désespoir de ta grande âme à la torture
Ne doit point profiter au destin de l'aiglon,
Bel aigle détrôné qui baises mes talons?

MAGNUS, se redressant comme mordu.

Vipère!

Du moins guide-moi par la main
Loin de ces saules
Vers les rosiers des lendemains!
Ou bien encore escamote mon corps
Dans ta poche
En gobelet,
Oui prends-moi dans ta poche
Comme un oiselet,
Car je n'ai plus d'orgueil
Et mon orgueil parti
M'a laissé plus petit
Qu'un petit roitelet.
Oh prends-moi dans ta poche,
Et je pourrai franchir le seuil
Sans que la Faulx lugubre au passage m'accroche,
Oh prends-moi dans ta poche, ta poche aux jouets!...

LE PAGE, inondé de larmes.

Quand vous seriez petit, plus petit que de l'air,
Vous n'échapperiez pas au grand geste de fer.

MAGNUS

Plus bas, misérable, plus bas!...

Il cherche désespérément un appât décisif et final.

Hun, comment te convaincre, maudit page?

Se frappant le front.

Ah j'oubliais!.. la Belle Dame, elle est ici!..
Tu l'aimes, n'est-ce pas, frêle écolier sournois
Que souvent j'ai surpris posant en tapinois
Des oiseaux de caresse en les nids de ses pas?..

Émets un signe, et cette femme — elle est à toi!

ELLE, entrebâille la porte du mausolée où elle se cachait et, sa faulx à la main gauche, miaule vers le page en lui faisant de la main droite un geste d'indécence.

Miaou!

LE PAGE, comme foudroyé.

La Mort!!!

ELLE, s'avançant, électrisée d'une joie lugubre.

Ça, vous autres, tenez-vous les côtes!

Désignant le mausolée dont elle sort.

La fraîche Ursule, vous savez la fleur vermeille
Qui, dans le temps, faisait de chaque homme une abeille,
Devinez ce qui reste de cette femelle?
— Ceci!

Épandant le peu de poussière qu'elle tient dans sa main.

Ce rien de poudre est Ursule la Belle.

Désignant une tombe voisine du mausolée.

Quant à ce capitaine
Aux crocs farouches de croquemitaine
Qui fit trembler les deux tiers de la terre
Et dont l'Histoire a plein la bouche,
— Le voici!

Leur jetant un tibia troué.

Cette flûte à cinq trous
Qui demain sifflera: *Marlborough s'en va-t-en guerre!*

Riez, mais riez donc!

MAGNUS, poussant le page atterré vers Elle.

Prends-la, — je te la donne!

LE PAGE

Gardez, oh gardez-la, je n'en ai plus envie!..
Celle que j'aime a les yeux d'or et se nomme la Vie,
— La Vie que vous chantiez au temps pur des colombes
Et que vous avez mise vous-même à la tombe!

MAGNUS, méchamment.

Insolent qui secoues le sac de mes remords,
Si tu ne peux m'offrir la Vie, eh bien je t'impose la Mort!
Je n'admets point qu'après son maître on puisse vivre.
Il te sied donc, o page, de me suivre
Au pays du Jamais qui n'est qu'un long Toujours

Et d'y servir mes nuits comme autrefois mes jours.
Sois le valet Carcasse du prince Squelette!

LE PAGE, fermement.

J'accomplirai mon règne à la table de Dieu
Qui seul peut me vêtir des haillons de l'adieu.

ELLE, populacièrement.

Kss!...

MAGNUS

Je me refuse à m'isoler, la bouche close,
Au milieu de ma chair tombant en pourriture,
Alors que tu rayonnerais parmi des plats de roses
Et des coupes d'aurore, de brise et d'azur!

LE PAGE, en révolte à la fin.

Je n'ai que faire du linceul!
Allez aux vers de votre choix, allez aux vers tout seul!

MAGNUS

Alors seul je vivrai comme seul tu mourras
Car je saurai m'alimenter de ton trépas!

LE PAGE

Je vous défie
De toutes les puissances de la Vie!

MAGNUS, le poursuivant.

Ton cri d'orgueil réveille mes instincts jaloux,
Et c'est en moi soudain comme un millier de loups
Qui me font une force
Qui te fais brebis,
Et je vais te saigner à la gorge
Et longtemps m'abreuver de son jet de rubis
Pour que le râle fou de ton dernier moment
Se change à mon profit en glorieux vagissement!..

ELLE

Kss!.. kss!..

LE PAGE, fuyant à travers les tombes en répétant les cris autrefois proférés par Magnus.

A moi l'Amour!.. à moi la Gloire!.. à moi le Monde!..

D'une croix à Elle, la Mort tend sa faulx en obstacle horizontal que franchit d'un bond le page éperdu.

ELLE, riant à se décrocher la mâchoire.

L'attraperas!.. l'attraperas pas!..

LE PAGE, trouvant une issue enfin et se lançant en flèche dans la campagne.

A moi la Vie!..

Magnus exténué par l'effort chancelle sur un tertre.

SCÈNE V

ELLE, MAGNUS

ELLE, lui essuyant ironiquement la sueur du front avec un pan de son manteau.

Hé là !.. comme tu te mets en fièvre
A courre un chimérique lièvre...

MAGNUS

Tout m'abandonne !

ELLE

Tout !

MAGNUS, illuminé.

Tout, — non pas !
Vois ce fantôme aux yeux de lendemain
Qui me fait signe de la main...

O toi du moins,
Vierge de sacrifice,
Toi que j'ai méprisée, honnie, martyrisée,
Toi qui bus toute la lie de tous les calices,

Toi qui subis les griffes de tous les supplices,
Toi qui maudis peut-être à jamais ton bourreau,
Divine,
Accours à mon secours !
Divine,
O mon salut,
Ma vie,
Viens verser ton sang rose dans mes veines vides
Et couvrir mon péril de ta puissante égide
Pour que le moribond se relève en héros !

ELLE, pesant sur chaque phrase.

Divine n'entend plus...
Divine ne voit plus...
Divine n'aime plus...

MAGNUS

Autant dire : Divine ne vit plus.

ELLE

Divine entre mes bras a trépassé.

MAGNUS

Morte !!!
Le nom du meurtrier?
Que mes dernières forces soient son châtiment !

ELLE

Quel autre que toi-même, ingrat?

MAGNUS

Tu mens, misérable, tu mens !

ELLE, désignant successivement les trois tombes

Elle gît ici,
Sous cette pierre,
Auprès du Très Vieil Astrologue
— Et Joris à ses pieds.

MAGNUS

Joris aussi ?..

Regardant la tombe de Joris.

Jusque dans le néant Joris tient son serment
Et la garde, couché comme un bon chien fidèle.

ELLE

Tu l'as tué pourtant pour sa tâche auprès d'elle.

MAGNUS

Moi j'ai tué mon frère ?..

ELLE, lui montrant ses mains.

Vois....

MAGNUS, se regardant les mains.

Du sang !..

ELLE

C'est le sang de Joris ! c'est le sang de ton frère !

MAGNUS

Horreur !..

ELLE

Ah tu m'as bien servie !

MAGNUS, se penchant sur la tombe de Joris.

Si ta langue
Se peut encore exonérer du lourd silence,
Ami tendre et débonnaire,
Lance à travers la pierre tumulaire
Un anathème qui te venge et soit ma pénitence !

Il appuie l'oreille contre le marbre de Joris. Une viole d'amour joue en sourdine le lied de Divine.

LA VOIX DE JORIS, redisant les paroles de Divine.

Si jamais, tel un christ d'ivoire,
On te clouait sur l'univers,
Clame à l'azur que tu veux boire
Et je viendrai vers tes revers.
Ils ont, mes yeux de magdeleine,
Des perles douces aux malheurs.
Je veux aussi ma part de peine,
Songe à Divine en tes douleurs.

MAGNUS, secoué de sanglots.

O Divine !..

Si j'épandais toutes mes larmes de remords
Je noierais tous ceux, là, qui dorment dans la mort.

ELLE, lui mettant la main sur l'épaule.

Je veux me montrer bonne fille.
Magnus, désires-tu la voir ?

MAGNUS

La voir ?

ELLE

Miracle en mon pouvoir.

MAGNUS

Oserai-je la regarder...

Avec le manche de sa faulx, Elle pousse le marbre de la tombe de Divine. Le marbre glisse, mettant la tombe à découvert...Sous le geste impérieux de la Mort, le mignon cadavre se soulève lentement, — et l'on voit le buste inerte de Divine, assise, les mains jointes, toute blanche dans le clair de lune, et comme translucide, son dernier sourire figé aux lèvres.

Des harpes séraphiques s'unissent à la viole d'amour.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DIVINE

MAGNUS

O pure, ô blanche, ô belle, ô bonne, ô sainte,
Pitié pour l'assassin,
Pardonne!..

Il se jette face contre terre, tordu par la douleur.
A droite, adossée contre un saule, tibias croisés, poing à la hanche, la Dame à la Faulx les observe, sardonique.

Agenouillé :

O mon épouse au visage de cire,
Que tes petites mains
Et que tes petits pieds,
Que ton joli regard et que ton beau sourire
De poupée mise en croix
Par ma très grande faute
Doivent avoir froid
Dans la lugubre châsse de la fosse!..

N'osant la toucher :

Tout est glacé!... tout est glacé!..
La fièvre de mon souffle a peur de te dissoudre
Et la caresse de mon geste peur de te casser.

Trésor qu'effrite la Prodigue noire,
Permets au moins que je t'abrite
Sous les deux vastes ailes de mon désespoir !..

N'apercevant plus d'yeux par le coin souleve des paupières de Divine.

O ses yeux !.. ô ses yeux ! qu'as-tu fait de ses yeux?...

ELLE

Ils servent de pendants aux creux de mes oreilles.

MAGNUS

Tu disais vrai, Joris : en elle j'ai tué la Vie !..

Divine, ô ma perdue, je me survis par châtiment,
Je suis un mort que meut le serpent du remords.
O Vie,
L'homme ne pèse ta juste valeur
Qu'en la balance irrévocable du Malheur ;
Il faut te perdre pour connaître ton enchantement.

Et l'on devient *ceci !*
Divine — la voici !
Le néant que nous sommes, les hommes !

O Toi passée derrière le mur d'ignorance,
Ce monde a-t-il raison d'honorer l'Espérance?
Libère-moi du doute au seuil de l'Infini,
Dis-moi qu'après le râle tout n'est pas fini !

Dis-moi que les cercueils tragiques d'ici-bas
Deviennent des berceaux par-delà le trépas !
Dis-moi qu'une Patrie règne sur les patries
Dont le Monarque à barbe blanche
Nous vient cueillir entre les planches.
Afin de nous bercer
Et qu'il a, ce Père de nos pères, bonnement placé
Le Papillon de l'Avenir dans la Chenille du Passé !

Dévoré d'anxiété.

Ombre chère, vois-tu Dieu ?

DIVINE, de la voix chantante des anges.

Si pleine est ma mémoire de mon bien-aimé
Que Dieu n'a pu franchir encore mon âme fermée ;
Mais je perçois qu'il me caresse dans la nuit
Et que je suis, moi si petite, un peu de Lui.

MAGNUS, en ravissement.

Ainsi ce n'est pas une fable que l'Éternité ?

DIVINE

C'est une vérité, mais pour les seuls croyants.
Les incrédules sont voués à l'abîme effrayant.
Éternité : pays construit par nos espoirs humains.
Car, vois-tu, la Foi seule fait nos lendemains.

MAGNUS

Ne regrettes-tu pas ce corps qui me fut cher ?

DIVINE

Pourquoi? Déjà les fleurs sollicitent ma chair,
Et je serai des lys chantés par les Amants,
Et je serai la rose en la main des Amantes.
Les jardins ont besoin que nous mourrions, les femmes.
Mais, si le corps s'annule, nous restons une âme,
— Une âme qui ne meurt jamais.

MAGNUS

La Mort, je sens que mes supplices te la font aimer.

DIVINE

Apprends que la souffrance c'est du ciel gagné.

MAGNUS

Ton bourreau, je m'en suis pour toujours éloigné.

DIVINE

J'ai tant et tant souffert que j'ai gagné deux paradis.
Je t'offre la moitié de ma félicité.

MAGNUS

Joris l'a méritée, — non pas l'époux de perfidie.

DIVINE

Tu n'empêcheras point que Divine se venge,
Et se venge, Magnus, avec la dot des anges.

Va, puisque tu ne peux retourner en arrière,
Accepte le sentier qui mène à la poussière.
Viens avec moi parmi l'encens, la myrrhe et l'or de l'Absolu!
Viens avec ceux qui sont vraiment de n'être plus!
Rien ne saurait nous désunir après nos agonies
Car nous fûmes liés par le Dieu d'Harmonie.
Nous n'étions qu'*un* jadis dans le cerveau du Père,
Un que rompit en *deux* notre choc sur la terre.
Mais nous reconquerrons notre unité dans la Céleste Vie,
Et la mésaventure d'ici-bas nous aura bien servis.
Viens! s'il est vrai que tout connaît la sépulture,
Il est une force du moins qui résiste à la Mort
Et fait la Vie Future,
Et cette force impérissable c'est l'Amour!

MAGNUS, transfiguré.

L'Amour!

ELLE, haineusement.

L'Amour!

MAGNUS

Angélique, je viens!

Mais que d'abord j'honore tes reliques!..
Qui t'a couchée, oh qui t'a couchée là,
Comme une étrangère ou comme une servante,
Loin des Aïeux dont tu fus la fervente?
Cette place est non la tienne, mais la mienne.

Evocateur.

Au nom de notre amour ancien, Divine, lève-toi!

Divine se lève, rigide. La Dame à la Faulx observe avec une rage sourde. Magnus la soutenant par le bras, Divine sort de la tombe et se dirige, d'un pas automatique, vers le monument des Aïeux.

ELLE suit d'un œil stupéfait ce prodige, puis tout à coup elle s'écrie dans un ricanement féroce :

Ce n'est pas elle qui marche : ce sont ses vers!

Comme si le charme se rompait à ce cri, Divine tombe toute d'une pièce. Magnus la ressaisit avant qu'elle ne heurte le sol, et il élève le corps roide sur ses bras horizontalement — la longue chevelure d'or ruisselant vivante jusqu'à terre.

MAGNUS, s'agenouillant devant le Monument auquel il tend la dépouille de Divine.

O mes Aïeux, ayant péché contre toute ma race,
Je suis indigne du repos en ce dernier manoir
Où vos vertus sommeillent comme des trésors,
Mais je dépose sur l'autel cette victime expiatoire
Qui lava mes péchés aux larmes de sa grâce
Pour que s'apaise votre peine, ô géants de ma race,
A l'ombre de la harpe de ses cheveux d'or,
Et, quand vous songerez au fils déshérité,
Pour qu'elle pare d'un mensonge ma réalité!

Il entre déposer son cher fardeau sur l'autel du Caveau et reparaît sur le seuil, envoyant un baiser vers l'intérieur.

Les harpes et la viole d'amour ne sont plus qu'un murmure.

SCÈNE VII

ELLE, MAGNUS

ELLE, brutale, se tenant à la tête de la fosse entr'ouverte où fut Divine.

L'heure va finir qu'annonça la cloche.

MAGNUS, se retournant vers la réalité.

L'heure...

ELLE, montrant la fosse.

Voici l'instant, mon prince, de nous mettre au lit.

Les yeux de Magnus tombent, larges, sur la fosse qui l'hypnotise.

Allons... sois raisonnable... approche...

L'appelant comme on appelle la volaille dans les basses-cours :

Petit-petit-petit-petit, — petit !..

MAGNUS, subjugué, fait un pas, un rire stupide aux lèvres, puis s'arrête suffoqué par un râle et battant des bras comme s'il « ramassait les draps ».

Ha !.. j'ai froid !.. j'ai froid !..

ELLE

Petit-petit-petit-petit, — petit!..

Il arrive devant Elle d'un pas de somnambule.
L'étreignant passionnément:

A la bonne heure!

MAGNUS, se dégageant faiblement.

Ah, de me secouer, cela me peuple d'un fracas:
Somme de tous les bruits tragiques d'ici-bas!..

ELLE

Eh ce sont tes aïeux et tes petits-neveux
Qui n'ont pas lieu d'être contents
D'être par toi rayés du Temps!

MAGNUS

O cet ensemble d'existences
Qui désespérément s'accroche à mon âme en partance!..

Comme s'il regardait dans son être.

Oui, je comprends, ma race, elle demande grâce,
Et sa prière est le suprême effort
De son refus à mourir de ma mort.
Je les vois sous ma peau
Tous les visages de mon sang,
Comme à travers un verre grossissant
On voit un univers dans une goutte d'eau.

ELLE

Regarde, ils sont là, tous, ceux-là de ta lignée,
Cramponnés aux hoquets de ton corps résigné.
Regarde, ils sont là, tous, ceux-là de ta nature,
Espoirs de l'avenir et regrets du passé,
Chênes de l'autrefois et germes du futur,
Dans ce vase de chair que ma faulx va casser.

MAGNUS

Il y a des abbés, des preux, des philosophes,
Des femmes, des enfants, des ciseleurs de strophes
Et ceux qui devant être n'auront pas été :
Mélange de vertus, de rêves, de beautés.
Et c'est pourquoi, lorsque ta main secoue
Mon être qui s'échoue,
J'entends en lui se heurter pêle-mêle
Des casques, des rouets, des livres, des épées,
Des cierges, des bijoux, des billes, des poupées.

ELLE

Ton présent : carrefour d'un avenir et d'un passé.
Mais que je le traverse, — et tout ce monde est effacé !..

Comprends donc que je tienne à cette solitude
Où se révèle une semblable multitude !
Parti des genèses du monde,
Magnus eût pu toucher, de fils en fils, au Jugement Dernier
Si je n'avais mis fin à l'orgueilleuse ronde
En jetant ton aurore aux vers de mon charnier.

MAGNUS, comme en réponse aux lamentations de sa famille intérieure.

Trop tard!!!..

ELLE, lui tapotant la joue.

As-tu quelque sornette à dire encore?
Utilise ta langue avant qu'elle ne sèche.

MAGNUS, entre des râles, à l'Humanité:

O mes frères en humanité,
N'émoussez pas vos heures brèves
Au Désert du Rêve,
Ne hantez pas ce monde en trépassés,
Vivez, c'est-à-dire agissez!
L'Action paralyse la Mort
Et rajeunit le sang des vieux siècles du sort.
Allez, mes frères en humanité,
Travailler votre part de la tâche commune
Aux Vignes de la Vie
Dont la noble fortune attend sous le ciel bleu.

Les Hommes sont les gestes visibles de Dieu.

ELLE a écouté, avec un courroux croissant, les dernières paroles de Magnus et en dressant peu à peu derrière lui sa Faulx menaçante; poussée à bout, elle se cabre, et l'abat d'un vigoureux coup de Faulx qui lui détache l'âme du corps:

Han!!!

Magnus s'effondre sur le rebord de la fosse.

Elle, se cambre avec triomphe, renifle sa proie, puis, s'appuyant sur sa Faulx comme une sentinelle sur son arme, dit, un pied sur le cadavre :

La Camarde te garde !

L'heure nouvelle sourit d'un clocher sur la Vallée, tandis que, d'une cime lointaine, parvient, à peine distincte, la voix du Vagabond :

L'Aurore est la joue de la Vie,
Allons y mettre des caresses !

FIN

Poitiers. — Imprimerie Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

Romans, Nouvelles, Poèmes, Littérature
Philosophie, Critique, Traductions, Théâtre, Musique
Portraits, Dessins et Vignettes originaux.

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Sciences : Albert Prieur.
Méthodes : Valéry.
Voyages, Archéologie : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Pierre de Bréville.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'Art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique du Midi : Jean Carrère.
Chronique de Bruxelles : Georges Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zùccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguerow
Lettres néerlandaises : Pauw.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Rowalski.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO :

France : 2 fr. » — Étranger : 2 fr. 25

ABONNEMENT

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	20 fr.	Un an	24 fr
Six mois	11 »	Six mois	13 »
Trois mois	6 »	Trois mois	7 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.

